

Il ne prescrivait jamais de remèdes, ou plutôt un seul: la prière. Ses paroles d'encouragement faisaient du bien, la foi faisait le reste. Au lendemain de ces visites, plusieurs se déclaraient guéris.

Quand des femmes accouchaient et que survenaient des complications, les maris se précipitaient au presbytère. Le curé Lachapelle ne se déplaçait pas mais il réitérait ses célèbres paroles d'encouragement. Aussitôt, l'état des femmes s'améliorait. La légende populaire prétend qu'il a sauvé la vie de plusieurs mères et de leur bébé.

Voici quelques témoignages choisis, mais presque toutes les familles de Béarn pourraient raconter leur(s) miracle(s).

- *Une femme souffrait du goitre. Un jour, elle donne naissance à un enfant mort-né. Les yeux exorbités, la femme étouffe. La famille pense qu'elle va mourir. On appelle d'urgence le docteur Morin de Ville-Marie. Sur place, celui-ci prétend qu'il est trop tard et qu'il ne peut plus rien faire. Il somme la famille d'aller chercher le prêtre pour les derniers sacrements. Le mari s'exécute et va quérir le curé Lachapelle. Dès son arrivée, la femme recommence à respirer librement et elle s'en tire. Le docteur Morin n'y comprend rien. D'une certaine manière, il venait de recevoir une belle leçon.*

- *Un jour, un enfant est terrassé par une méningite. Une complication fait apparaître une tumeur importante derrière l'oreille. La tumeur grossit et l'enfant souffre le martyr. Ses parents consultent le curé Lachapelle qui leur remet une médaille de son patron: Saint-Joseph. Il leur conseille de tremper la médaille dans l'eau pour boire et l'eau du bain de l'enfant. Suite à ces traitements, l'enfant cesse de souffrir. Les parents consultent ensuite un médecin pour la tumeur, mais sans amener l'enfant, car ils ont confiance au "remède" du curé Lachapelle. Le docteur est scandalisé et il recommande l'opération immédiate car, selon lui, la tumeur va perforer à l'intérieur du cerveau. Les parents refusent l'opération et font con-*

*fiance au curé Lachapelle. Effectivement, peu de temps après, la tumeur crève, mais le pus s'écoule à l'extérieur par l'oreille. L'enfant est sauvé.*

Le curé Lachapelle soulageait aussi les maux de dents et il "arrêtait" également le feu. En d'autres termes, quand une personne s'infligeait une brûlure sérieuse, le curé parvenait à couper la douleur. De nombreux cas nous furent rapportés. Plusieurs enfants se sont sérieusement ébouillantés durant leur jeunesse. Aussitôt le prêtre consulté, les enfants cessaient de souffrir et les cicatrices disparaissaient presque au complet peu de temps après.

Puisqu'il est question de feu, le "miracle" le plus célèbre et le plus connu est celui survenu à la suite de l'incendie du garage de M. Wilfrid (Albertino) Ferron.

- *Au cours des années 1950, quelques jours avant la fête de Noël, le feu prend naissance dans le grand garage de M. Ferron. Le bâtiment est complètement en flammes lorsque l'on constate l'incendie. Le feu menace aussi la résidence, ainsi qu'une petite cabane abritant les tourtières et les pâtisseries de la famille. À peine deux mètres séparent le garage enflammé d'un hangar de bois pour portes et fenêtres, propriété de M. Eddy Gaudet, menuisier. Quand les pompiers volontaires arrivent, le brasier menace déjà les autres bâtisses. On appelle le curé Lachapelle à la rescousse. Celui-ci s'empresse de faire le tour des édifices menacés en les aspergeant d'eau bénite. Voyant que des bénévoles arrosent les bâtisses voisines et qu'on a déjà commencé à sortir les meubles des bâtiments, il déclare que c'est inutile puisqu'ils ne brûleront pas. Puis le curé Lachapelle tourne le dos au brasier comme si rien ne se passait. Récitait-il intérieurement des prières? Effectivement, le feu n'a pas franchi la limite imaginaire tracée par le curé Lachapelle. Le feu a léché le papier brique des édifices voisins, les murs extérieurs étaient grillés, mais ils n'ont pas brûlé et les vitres ont résisté. Quant au gros garage, il ne fut plus bientôt*

qu'un amas de cendres.

- Quand le feu s'est déclaré au moulin à scie au bas de la côte du village, les paroissiens ont craint pour leur bois empli dans la cour tout près de l'usine. Pendant que le moulin flambait, le curé Lachapelle s'est promené entre les rangées de bois. L'usine fut détruite, mais le bois n'a pas brûlé.

Tout le monde recherche la protection du curé Lachapelle. Pas une maison neuve ne se construit dans la paroisse sans que les propriétaires ne demandent au curé de la bénir. Pour eux, c'est une sorte d'assurance contre l'incendie et les autres malheurs du genre, puisqu'elle vient directement du ciel. Au jour de l'An, plusieurs familles jugent indispensables la bénédiction du curé Lachapelle. Même les gens de l'extérieur viennent le consulter.

Pour leur part, les cultivateurs exigent que le curé Lachapelle bénisse leurs semences. Certains se rendent directement au presbytère avec leurs sacs de graines, mais la plupart tiennent à ce qu'il vienne, en personne, sur leur ferme pour qu'il y apporte la chance et le succès. Si le curé tarde, on prêtre retarder les semences, quitte à sacrifier une semaine de beau temps. À chaque saison, il est continuellement sollicité: il doit aussi bénir les cultures, les récoltes et les labours.

- Une certaine année, une nuée de sauterelles s'abat sur le Témiscamingue et sur les champs de Béarn, évidemment. Les insectes sautent partout et s'infiltrent même à l'intérieur des vêtements des paysans. Elles dévorent toutes les cultures. Les fermiers ne savent plus où donner de la tête et les récoltes sont gravement menacées. Plus perspicace que d'autres, un cultivateur s'empresse d'aller demander l'aide du curé Lachapelle. Celui-ci accepte de se rendre sur la terre de l'infortuné. Il marche le long d'un bout de l'autre, son crucifix à la main. Incroyablement, les sauterelles s'arrêtent à la lisière du passage du curé Lachapelle. Le fermier parvient ainsi à sauver une bonne partie de sa récolte, de même que celles des autres fermiers situés plus loin dans le rang.

- À un certain moment, une dame de Béarn se meurt d'un cancer. Des spécialistes de Montréal ne lui donnent plus que quelques mois à vivre. Désespérée, celle-ci va se confier au curé Lachapelle. Il lui dit qu'elle devrait visiter l'Oratoire Saint-Joseph plutôt que les spécialistes de Montréal. Elle s'y rend et elle prolonge sa vie de plusieurs années.

Peut-être moins spectaculaire et surtout moins publicisé, le curé Lachapelle suscite à Béarn la même vénération que le frère André à Montréal. Comme lui, il s'est acquis la réputation de faire des miracles. Plusieurs personnes sont convaincues qu'il est un saint. Même s'il est aujourd'hui décédé, plusieurs paroissiens continuent de l'implorer et de lui demander une foule de services.

- Un couple raconte qu'un de leurs enfants souffrait d'eczéma depuis la naissance. Aucun produit et aucun remède ne donnaient de résultats. Les parents devaient envelopper les mains de l'enfant pour ne pas qu'il se gratte. La famille consulte le curé Lachapelle au temps fort des crises. Il répond: "Je n'ai jamais vu un cas aussi pire que celui-là. J'espère que ça va passer, si je peux faire quelque chose, je le ferai." Rien ne changea.

À la mort du curé Lachapelle, la mère conserve toujours sa confiance en lui. Elle a amené son fils prier auprès de la dépouille mortelle. Elle lui a fait toucher au corps du prêtre, puis elle a demandé au curé Lachapelle de permettre à son enfant de vivre une vie normale. Trois semaines plus tard, l'eczéma pernicieux était complètement disparu et son fils n'a plus jamais eu à souffrir de ce problème.

Quand un saint meurt, les fidèles veulent conserver ses reliques. Au décès du curé Lachapelle, les paroissiens se sont accaparés les soutanes de ce dernier. Ces vêtements furent découpés au ciseau et les retailles furent partagées entre les paroissiens. Plusieurs familles les possèdent encore aujourd'hui et il arrive que les parents les divisent en parties plus petites afin de les transmettre à leurs enfants.

*Les édifices sont comme les humains, ils s'usent, certains plus vite que d'autres. La première église de Béarn a fait son temps. Elle est recouverte de tôles à l'extérieur.*

Collection: Marie-France Saint-Onge.



*Construite en 1906, agrandie en 1920, la première église est démolie en 1948.*

Collection: Marie-Paule Gaudet.



## UNE DEUXIÈME ÉGLISE POUR REMPLACER LA PREMIÈRE

La première église a été construite en 1906, pour répondre aux besoins de la colonie naissante. Elle n'a rien d'un palais. Comme la population augmente sans cesse, l'église se montre bientôt trop petite.

En 1920, la fabrique procède à des travaux d'agrandissement. On y ajoute deux jubés. Les travaux sont confiés à M. Alphonse Lachapelle, frère du curé et menuisier de son métier. Malheureusement, le 17 décembre, une hémorragie cérébrale terrasse M. Lachapelle. Il n'y survit pas.

Les édifices sont comme les humains, ils s'usent, certains plus vite que d'autres. Le 18 juillet 1948, à la requête des paroissiens, l'évêque, Mgr. Louis Rhéaume o.m.i., émet l'avis qu'il faut procéder à la construction d'une église plus moderne et plus vaste. Le curé Lachapelle se laisse convaincre.

La facture se monte à 52 000,00\$. Avec l'aide des marguilliers, le curé Lachapelle réussit à recueillir la somme nécessaire. En novembre de la même année, la nouvelle église est terminée... et payée en totalité.

De style moderne, celle-ci mesure 37 mètres de longueur sur 15 de largeur. Cinq groupes de trois fenêtres percent chacun des deux côtés. Un imposant clocher d'une hauteur de 27 mètres la surmonte. Les murs extérieurs sont recouverts de "stucco" blanc, découpé de gris perle. La toiture reçoit du bardeau d'asphalte vert.

Les murs intérieurs sont de plâtre et la voûte en bois est recouverte de laine isolante de dix centimètres d'épaisseur à l'épreuve du feu. Côté chauffage, on accorde 4 500,00\$ pour l'achat de deux gros poêles, chez De Serres, à Montréal.

Plus tard, les paroissiens amassent les sommes nécessaires pour la décoration intérieure. Un chemin de croix, en plâtre colorié, remplace les images du début. Deux bénitiers sont placés à l'entrée principale. Deux anges adorateurs, portant chacun douze torches, encadrent l'autel. Les fonts baptismaux sont installés dans la sacristie. Des consoles reçoivent les statues de Sainte-Anne, de Saint-Joseph et de Sainte-Jeanne-d'Arc. Deux autels latéraux sont consacrés au Sacré-Coeur et à la Vierge-Marie.

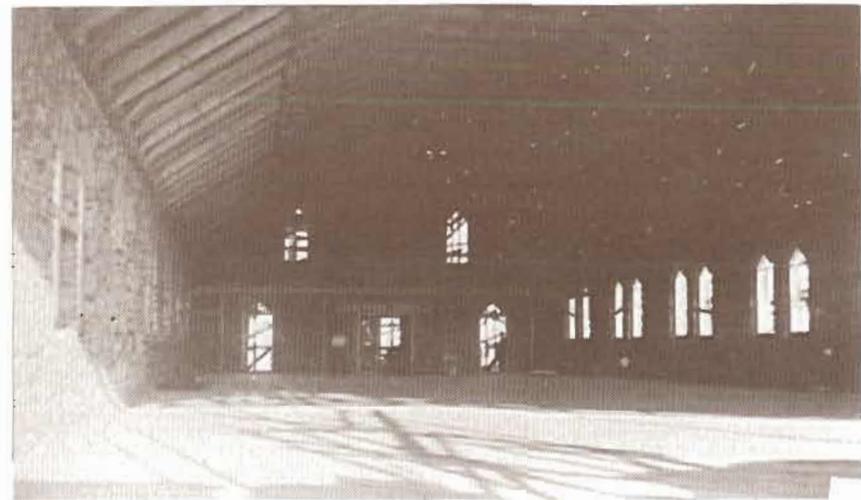
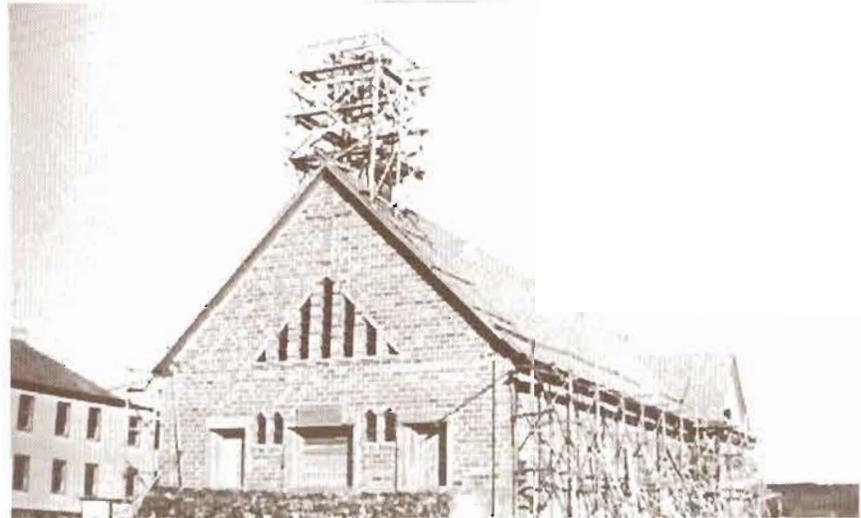
La première messe est célébrée à minuit, à Noël 1948, comme ce fut le cas dans la première église, quarante-deux ans plus tôt.

Dans la première église, le dernier baptisé fut Laurier Gaudet, fils d'Adalbert, le 11 décembre 1948. Le dernier service funèbre fut célébré pour M. Élie Gaudet, pionnier arrivé en 1900. Ainsi, cette "vieille" église a fait son temps. Sur ses bancs usés, les flancs portent pourtant l'inscription des noms qui ont fait cette paroisse: Bellehumeur, Gaudet, Savard, Laperrière, Bernard, Mayer, Perreault, Morin, Carpentier, Beauregard... Ces vieux bancs de famille constituent un héritage. Avec la destruction de la première église, c'est une partie de l'histoire de Béarn qui s'efface. Deux seuls bancs subsistent de la première église. Ils sont conservés par la Société d'Histoire du Témiscamingue.

La paroisse a fourni son lot de religieux et de religieuses au clergé catholique. De ce nombre, l'église de Béarn a été témoin de deux ordinations au cours de son histoire. La première a eu lieu le dimanche, 24 juin 1956. Guy Morrisette, fils de M. et Mme Omer Morissette, est ordonné prêtre par Mgr. Tessier. Le père Morrisette adhère à la congrégation de Sainte-Croix. Le 3 février 1963, Jean-Paul Morin, fils de M. et Mme William Morin, embrasse la prêtrise à son tour. Il se joint aux Oblats de Marie-Immaculée.

*Construction de l'église actuelle, en 1948.*

Collection: Marie-Paule Gaudet.



*Intérieur de la deuxième église, en construction.*

Collection: Rosaire Dozaine.

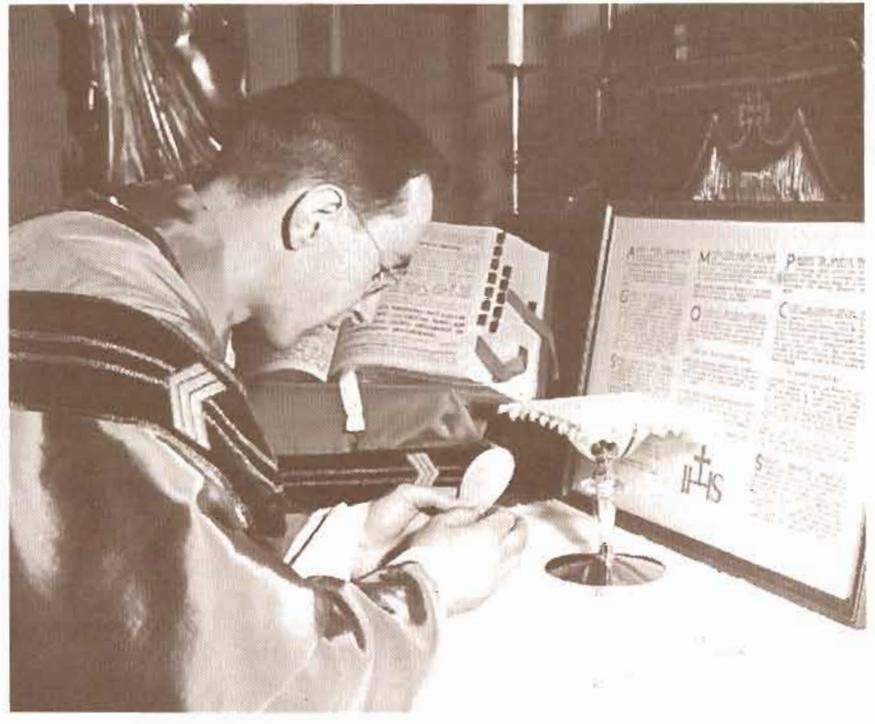
*Première messe célébrée par le père Jean-Paul Morin o.m.i., en 1963. Son neveu, Laurent Douaire, officiait comme servant de messe.*

Collection: Éloi Mayer.



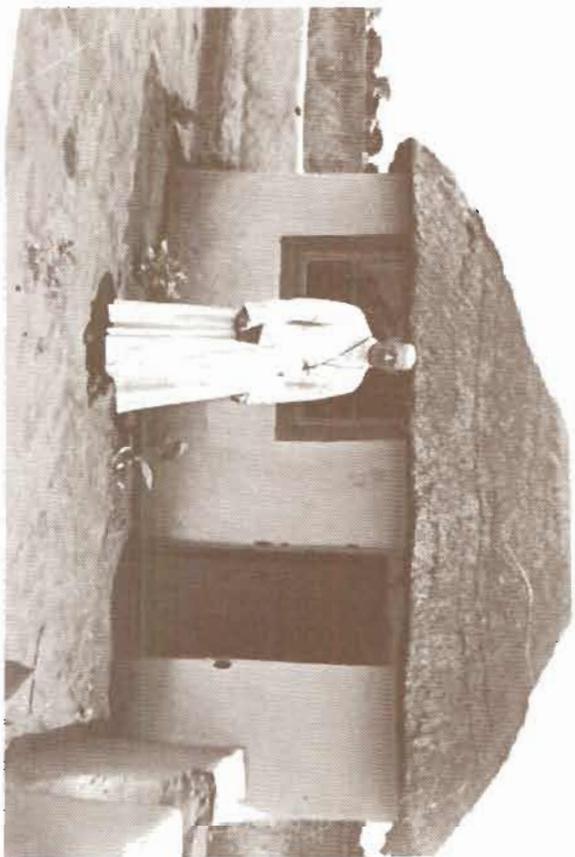
*Première messe célébrée par le père Paul Hurtubise o.m.i., né à Béarn.*

Collection: Famille Hurtubise.



*Le père Paul Hurthaise o.m.i.,  
missionnaire en Afrique, devant une hutte,  
en 1961.*

Collection: Famille Hurthaise.



*En 1967, douze enfants des cinq continents  
ont été choisis pour représenter les douze  
apôtres, lors de la messe du Jeudi-Saint au  
Vatican, à Rome. Jean Gaudet (9 ans), fils*

*de Jean-Louis et de Monique Bourrette,  
figure sur la photo.*

Collection: Rose-Marie Gaudet.



## SUR LES TRACES DE JOSEPH LACHAPELLE: LE CURÉ J.- ADRIEN PLEYER

Nulle autre localité témiscamiennne ne peut se vanter d'avoir gardé le même curé durant cinquante ans. Le chanoine Lachapelle a consacré sa vie aux habitants de Saint-Placide. Au terme du cinquantenaire de sa prêtrise, il s'est décidé à prendre une retraite bien méritée, puisqu'il était âgé de 82 ans.

Même s'il abandonne sa cure, le chanoine Lachapelle a bien l'intention de finir ses jours dans "sa" paroisse. Pour les dernières années de sa vie, il se retire dans l'ancienne maison d'Ambroise Bellehumeur (aujourd'hui Alphonse Morin), emportant du presbytère les meubles qu'il avait payés de sa poche.

C'est donc d'un presbytère vide que prend possession J.-Adrien Pleyer, le 1er août 1959. Le nouveau curé arrive à Béarn sans tambour ni trompette, puisque les paroissiens n'attendent pas sa venue. Tous sont surpris. Bien sûr, on savait que quelqu'un devait prendre la succession du chanoine Lachapelle, mais personne ne savait qui ni quand.

Le curé Pleyer est de souche allemande. Il est né en 1915, dans un milieu anglophone des Cantons de l'Est. Par la suite, il a grandi à Cobalt, dans le Temiscaming ontarien. Il a suivi des cours afin d'apprendre la langue française qu'il maîtrise très bien. Après son ordination, il a été curé de chantiers, particulièrement au Lac Granet, dans le Parc La Vérendrye. Ensuite, il a occupé le poste de vicaire dans des paroisses de Rouyn et de Timmins.

À son arrivée à Béarn, en 1959, il est âgé de 44 ans. Cette paroisse devient ainsi sa première cure personnelle. L'installation du curé Pleyer s'avère quelque peu difficile au début. Il doit



d'abord faire du camping dans un presbytère vide, puis se faire équiper par la fabrique. Comme on n'a apporté pratiquement aucune rénovation au presbytère en quarante années, le curé Pleyer décide d'effectuer quelques modifications. Il demande à M. Lucien Arpin d'entreprendre des travaux de réparation: peinture, armoires, douche... Le 15 août de la même année, Colette Morrissette entre à son service comme ménagère.

D'autre part, la paroisse a été marquée par l'oeuvre du chanoine Lachapelle et on ne peut pas effacer, du revers de la main, l'influence cinquantenaire de ce personnage légendaire, d'autant plus qu'il vit toujours à Béarn. Même après l'arrivée du curé Pleyer, plusieurs paroissiens continuent de consulter régulièrement le chanoine Lachapelle.

Humble de nature, l'abbé Pleyer, tout comme son prédécesseur, ne veut pas brusquer les paroissiens; il ne cherche pas à s'imposer. En conséquence, pour quelques années encore, le chanoine Lachapelle continue de dire sa messe à l'église. Jusqu'à la fin de sa vie, il assiste à toutes les messes de minuit et il en profite pour réveillonner au presbytère, avec le curé Pleyer.

Le 25 août 1966, Joseph Lachapelle s'éteint à l'hôpital d'Youville de Noranda, après une courte maladie, à l'âge de 89 ans. Dès lors, les paroissiens de Béarn doivent faire confiance au curé Pleyer.

Le mandat du curé Pleyer correspond au renouveau liturgique qui a gagné la chrétienté du monde entier. Il est arrivé avec tous les changements de l'Église. En un sens, le chanoine Lachapelle était un curé colonisateur, un disciple de l'ancienne liturgie. Pour sa part, le curé Pleyer se veut un prêtre de la nouvelle école. Le chanoine Lachapelle a toujours dit la messe en latin, dos aux fidèles; le curé Pleyer instaure la messe en français et il fait construire un autel et une chaire face au peuple. Il a implanté les confessions communautaires et il a

aboli une forme de sexisme en acceptant des filles au poste de servantes de messe. Au début, ces changements liturgiques sont mal accueillis par les paroissiens les plus âgés mais, comme ils s'inscrivent dans le courant du renouveau chrétien émanant du Vatican, les Béarnais ont su s'adapter.

J.-Adrien Pleyer possède quelques traits de caractère similaires au curé Lachapelle. Par contre, au contraire de ce dernier, il possède une solide instruction et c'est un intellectuel. Il conduit aussi son auto au contraire du premier. Le curé Pleyer possède une soif insatiable d'apprendre. Il étudie beaucoup et il se passionne pour toutes les formes de la technologie moderne. On dit de lui que c'est une couche-tard car il poursuit, jusqu'à tard dans la nuit, ses travaux et ses recherches.

Peu après son arrivée, il s'amuse à réparer des équipements de radio et de télévision. Puis, il s'intéresse à l'électronique en général. Il installe tout un système de hauts-parleurs avec microphones à l'intérieur de l'église.

Il se passionne aussi pour la photographie. Constatant qu'aucun photographe professionnel n'opère au Témiscamingue, à l'époque, il s'équipe d'appareils sophistiqués. En haut du presbytère, il installe un studio de photos dont il cède la propriété à Colette Morrissette-Bernard qui travaille avec lui. Ensemble, ils offrent un service professionnel pour les photographies de mariages, de baptêmes, de cérémonies diverses... Ce studio opère durant cinq années. Il était entièrement équipé pour la finition des photographies en couleur.

Quand il découvre un nouveau "gadget" électronique, le curé Pleyer étudie le sujet à fond. Il veut tout connaître. Lorsqu'il n'a plus rien à apprendre sur le sujet, il s'en désintéresse. C'est le cas pour la photographie.

Depuis quelques années, l'ordinateur représente sa nouvelle passion et son nouveau passe-temps. Comme l'informatique

*Confirmation de Dina Robichaud et de Réjean Pétrin.*

Collection: Rose Boucher.



*Confirmation des sœurs Beaurgard: Rachel, Elizabeth et Yvonne, filles de Gérard Beaurgard et de Mélanie Caudet, vers 1948.*

Collection: Marie-France Saint-Onge.



évolue continuellement, il n'a pas fini d'étudier dans ce domaine et il s'y intéresse toujours. Il a construit lui-même son premier ordinateur. Grâce à l'informatique, il enregistre et traite sur ordinateur toutes les informations et registres de la paroisse. Il y tient également toute la comptabilité de la fabrique. Au moyen de cette technologie, le curé Pleyer s'affirme être un administrateur beaucoup plus efficace que son prédécesseur. Avec le curé Pleyer, les finances de la paroisse sont entre bonnes mains.

Les paroissiens de Béarn réalisent que leur curé est le prêtre le plus scientifique du diocèse. Le curé Pleyer ne s'assoit pas sur ses connaissances, il cherche à les partager avec les intéressés. Que se soit pour la photographie ou pour l'informatique, à l'occasion, il donne des cours à ceux qui veulent se perfectionner. Dernièrement, il a organisé le système informatique de l'évêché de Rouyn-Noranda et il a initié d'autres curés de paroisse à cette discipline.

De nature humble et timide, le curé Pleyer se mêle peu aux activités paroissiales. Au contraire du curé Lachapelle, il refuse d'être fêté. Il ne cherche pas les honneurs. Par contre, il est très attentif à son prochain. A toutes les semaines, il se rend à l'école pour les cours de catéchisme.

Le curé Pleyer correspond à l'image des prêtres des années 1980. À une époque où il n'est plus de mode que le curé soit le pilier de la paroisse, il a su s'y faire. Pourtant, il est toujours disponible pour tous les services du culte.

L'histoire religieuse de Béarn se veut particulière. Deux seuls curés résidents s'y sont succédés: le chanoine Joseph Lachapelle y a consacré cinquante années et le curé Pleyer près de trente ans. Ce dernier est toujours actif à Béarn en 1987 et il marche dans les traces du chanoine Lachapelle. Pourtant, un demi-siècle d'apostolat avec le même curé, ça marque une paroisse.

*Reposoir chez Ambroise Bellhumeur.*  
Collection: Marie-Françoise Saint-Onge.



Même s'il est mort depuis vingt ans, en 1987, le souvenir du curé Lachapelle plane toujours sur Béarn.

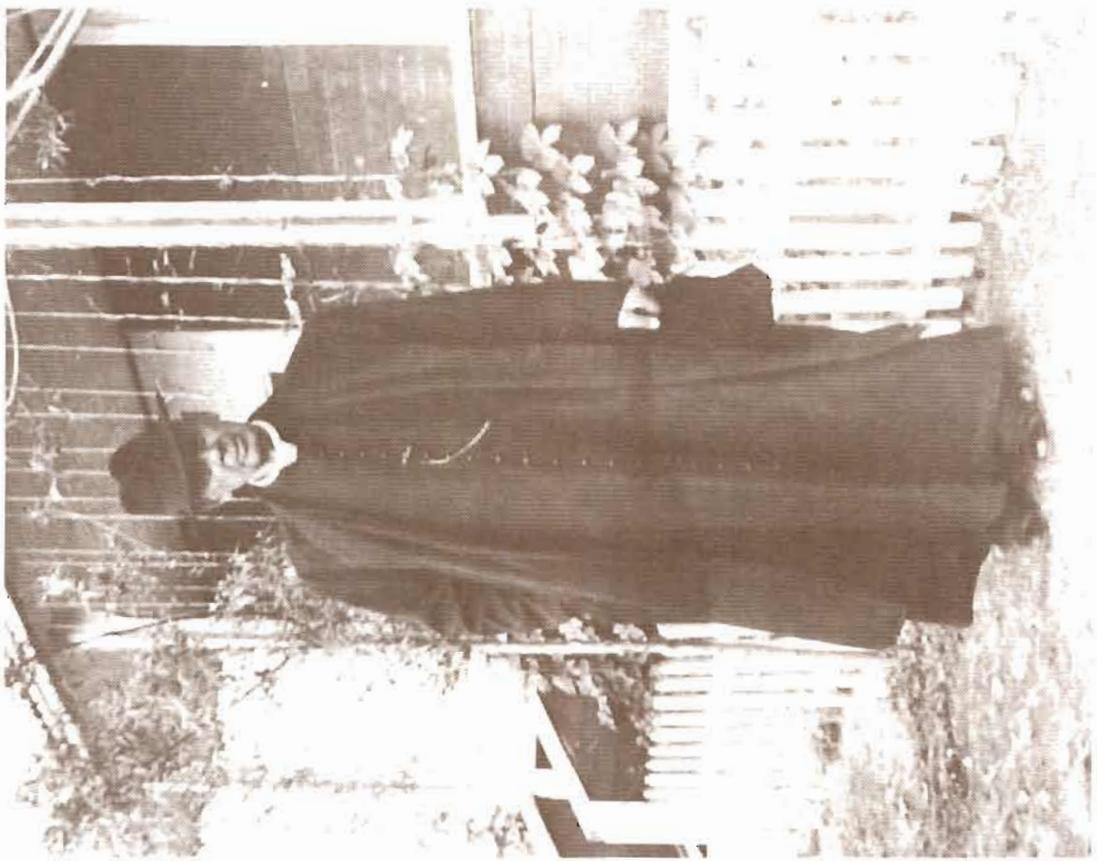


*Reposoir et arrivée de la procession chez Odilon Gaudet, aujourd'hui Damien Gaudet. Remarquez les anges vivants, en*

*haut.*  
Collection: Jeannine Gaudet-Frauli.

*Le souvenir du curé Lachapelle plante  
toujours sur Béarn.*

Collection: Jeanne-d'Arc Pétrin.



Les cheminots Alcide Mansseau et Lionel  
Cesari sur la ligne du CPR.

Collection: Camille Garabédé



*“Imaginez la joie  
des gens de Béarn  
de pouvoir se  
déplacer par train  
durant l’hiver,  
alors que les  
chemins étaient  
fermés. Fini le  
temps où il fallait  
aller chercher les  
marchandises au  
quai de Ville-  
Marie, souvent  
avec des  
chevaux!!!”*

Florent Gaudet

# LE CHEMIN DE FER DU CANADIEN PACIFIQUE AU PAYS DU FORT-À-MÉLASSE

## ENFIN UN CHEMIN DE FER AU TÉMISCAMINGUE... AVEC BÉARN SUR LE TRAJET

La Scierie Béarn a profondément modifié la vie de la localité au cours des années 1980, mais le Canadien Pacifique en a fait tout autant pour le développement économique et social de la municipalité, à partir de 1922. En effet, le prolongement de la ligne ferroviaire du lac Kipawa jusqu'à Angliers va bouleverser tout le système des transports et des communications du Témiscamingue en général et de Béarn en particulier.

Entre 1885 et 1920, Béarn figurait plutôt comme une colonie perdue à l'intérieur du Témiscamingue. Les distances à couvrir pour atteindre les autres paroisses étaient longues à cause de la mauvaise qualité des routes et de la lenteur du moyen de transport du temps: le cheval. Si Béarn était isolé dans sa propre région, la localité était carrément hors du monde par rapport au reste du Québec.

Il faut avoir vécu cette époque pour comprendre l'isolement de la communauté. Pour s'approvisionner, les Béarnais n'avaient pas d'autres choix que de se rendre à Ville-Marie, la porte d'entrée du Témiscamingue de l'époque. Toutes les communications avec l'extérieur passaient inévitablement par le lac Témiscamingue puisque tout arrivait par bateau.

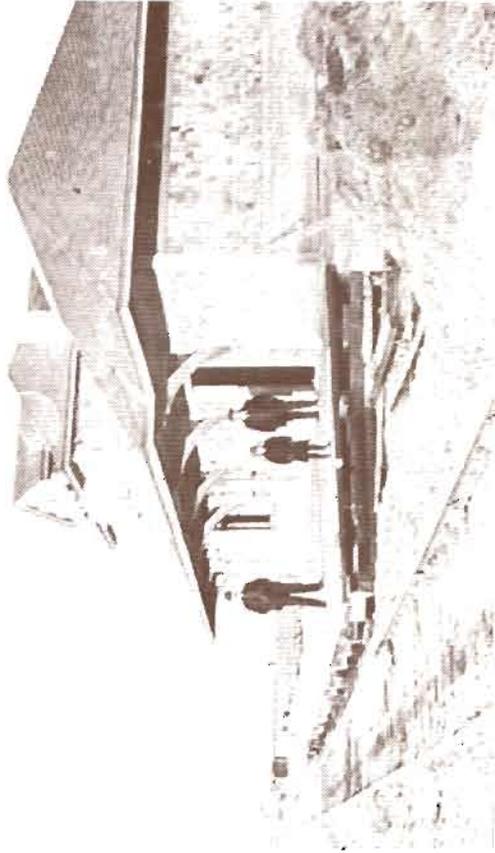
Après plus de vingt-cinq années de démarches, la population du comté voit enfin le Canadien Pacifique étendre son réseau au Témiscamingue. En 1922, pour répondre aux besoins des compagnies forestières, la compagnie ferroviaire décide de prolonger sa voie ferrée du lac Kipawa jusqu'à Angliers en passant par Béarn plutôt que par Ville-Marie.

En 1922, le Canadien Pacifique reprend la construction du

chemin de fer à partir de Kipawa jusqu'à Dozois dans le canton Mercier. De là, la ligne s'allonge dans les cantons Tabaret et Mazenod, donnant naissance à la petite communauté de Laniel. En 1923, la voie ferrée dépasse les limites de Fabre (Fabre-Station) et rejoint Béarn. L'année suivante, la ligne atteint finalement Angliers. L'arrivée du train au Témiscamingue va révolutionner le monde des transports et des communications. Assurant un transport plus rapide et un service à l'intérieur des terres, le Canadien Pacifique va donner le coup de grâce à la navigation sur le lac Témiscamingue.

Ignorée jusque là, Béarn se retrouve maintenant bien positionnée sur le nouveau circuit ferroviaire, alors que Ville-Marie se situe dans l'arrière pays puisque le tracé principal ne passe pas par le chef-lieu. Afin de pallier à cette lacune, un embranchement secondaire est mis en place à partir du relais 50, à la limite Nord de la municipalité de Béarn, pour atteindre Ville-Marie à reculs. À son tour, par le biais de la voie ferrée, Béarn devient alors la porte d'entrée pour Ville-Marie.

Pour Béarn, le chemin de fer devient vite un actif important. D'abord, il brise l'isolement de la communauté, il rapproche la paroisse du reste du monde, il procure de nombreux emplois pour la localité et il assure en bonne partie la prospérité du village.



## BÉARN-STATION

Avec la venue du chemin de fer, Béarn a aussi eu droit à sa gare, érigée au Sud de la paroisse, en 1924, près du chemin menant à Scierie Béarn aujourd'hui.

Il faut attendre quelques années avant que le CPR ne se décide à nommer un chef de gare permanent à Béarn-Station. Au début, c'est le chef de gare de Ville-Marie qui supervise aussi Béarn. De plus, la compagnie confie la surveillance de la gare à Jos Brault et lui accorde la permission d'y demeurer. Son rôle se limite à transmettre la marchandise aux clients.

George Eaton devient le premier agent de gare résidant à Béarn. En 1929, Connie Dwyer prend la relève et, plus tard, Delphis Guindon lui succède. En 1940, Charles Fortier prend la relève puis, à son tour, Oscar Bourgeau, Mack Kelly, Jean-Louis Geseron, Yvon Lafrenière et Ghislain Lessard occuperont le poste d'agent de station.

Avant 1950, il n'existait pas de station radiophonique au Témiscamingue. Pourtant, les Béarnais se tenaient au courant de l'actualité grâce au chef de gare qui était en communication constante avec l'extérieur par le biais du téléphone et du télégraphe du CPR.

Pendant de nombreuses années, l'arrivée du train servait d'attraction principale pour la localité. Les habitants du village se rendaient souvent à la gare pour voir qui débarquait du train.

Parmi toutes les gares du nouveau circuit, celle de Béarn est vite devenue la plus achalandée. Plusieurs voyageurs à destination de Lorrainville et de Laverlochère préféraient descendre à Béarn afin de s'éviter l'ennuyant et long détour par Ville-Marie.

Ceux qui ont voyagé sur la ligne ferroviaire du Témiscamingue se souviennent des locomotives 436 et 305, les plus couramment utilisées sur le tronçon Témiscaming-Angliers. Les trains étaient mixtes, c'est-à-dire qu'ils transportaient et de la marchandise et des passagers.

Le train révolutionne le mode de transport. Il fournit une souplesse, une facilité et une rapidité pour les déplacements, choses inconnues jusque-là. Imaginez un peu la satisfaction des gens de Béarn qui peuvent se déplacer beaucoup plus vite du Nord au Sud du Témiscamingue sans compter qu'ils peuvent sortir beaucoup plus facilement de la région.

Les longs voyages en train étaient particulièrement appréciés l'hiver. Auparavant, durant les saisons froides, les habitants de la région se retrouvaient emprisonnés dans leur comté. La neige obligeait souvent la fermeture des routes et la glace paralysait la circulation des bateaux sur le lac Témiscamingue. Par contre, le train parvenait à se frayer un chemin beau temps, mauvais temps, douze mois par année.

Le chemin de fer était la façon la plus commode de descendre "en bas" à Montréal. À Béarn, à chaque jour, on pouvait embarquer à bord du train de 15h00 à destination de Montréal. Le trajet durait dix-sept heures et les voyageurs arrivaient donc dans la métropole le lendemain matin à 8h00. Au cours des années 1930 et 1940, le CPR organisait des excursions à 1¢ du mille, deux fois par année. C'était une grosse aubaine et bien du monde en profitait. Pour la modique somme de 25 cents, les Béarnais pouvaient sauter dans le train à leur gare et se rendre à Ville-Marie pour y faire leurs commissions. Combien de couples ont ainsi pris le train en route vers le voyage de noces rêvé!

Les wagons des passagers étaient éclairés par des lampes au carbure et chauffés par des poêles à charbon.

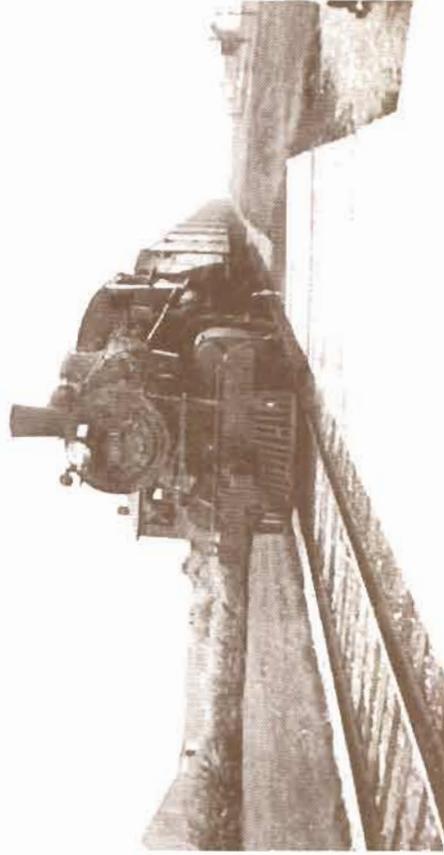


En attente à la gare: Léo Brault, Charles Fortier, le chef de la gare, et Eugène Laliberté.

Collection: Florent Gaudet.

*Le train entre en gare à Béarn. À gauche, la grange de M. Philippe Léger; à droite, la maison de M. Cadotie.*

Collection: Émery Gaudet.



*En attendant le train pour le voyage de noces! Le couple Jules Saint-Onge et Jeanne Bellehumier entouré des membres de la*

*famille.*

Collection: Lucette Gaudet-Ferron.

C'est par train que les jeunes de Béarn allaient poursuivre leurs études supérieures à Rigaud ou au Collège Sacré-Coeur de Sudbury. Plusieurs conservent en mémoire les souvenirs des longues randonnées du temps des fêtes. Pour ces périodes, les trains étaient bondés en majeure partie d'étudiants et plusieurs passagers se résignaient à faire le trajet debout dans les wagons à bagages.

Évidemment, l'atmosphère était à la fête. Dans le groupe, on parvenait presque toujours à dénicher des joueurs de musique à bouche et même des "gigueux" comme Édouard Héroux qui pouvait se démenier des heures durant sans se fatiguer. Le "party" durait aussi longtemps que le train roulait, au grand désespoir des employés de chemin de fer.

Même le Père Noël, paraît-il, renonçait à son traîneau tiré par des rennes pour faire sa tournée en train. Il s'embarquait au Pôlé Nord... situé pas très loin, à l'"Arnouche".

Et puis, il y avait les trains spéciaux du dimanche commandités par M. Simon Benoît de Témiscaming. Ces voyages organisés permettaient à l'équipe de hockey de Témiscaming de venir affronter celle de Ville-Marie. Tous ceux qui le désiraient pouvaient monter à bord aux frais de M. Benoît, le long du parcours.

## LÉ CPR: GAGNE-PAIN DES BÉARNAIS

Pour Béarn, la venue du chemin de fer signifie bien plus qu'un meilleur moyen de transport. En effet, le CPR va procurer des emplois, donc des salaires, à bon nombre d'hommes de la paroisse. C'est un gros actif pour l'économie de la municipalité. L'une des plus pauvres du comté, puisque, à ce moment-là, il n'existait aucune industrie à Béarn et que les fermes n'étaient pas aussi prospères qu'à Saint-Eugène, par exemple. Au temps de la crise ou de la guerre, ces employés se trouvaient privilégiés à cause de la sécurité du revenu.

Plus d'une centaine de Béarnais ont travaillé pour le CPR au cours de l'histoire du chemin de fer au Témiscamingue. Pour une certaine période, pas moins de quatre vingts hommes de la paroisse étaient à l'emploi de la compagnie en même temps. Aucune autre paroisse du Témiscamingue n'a fourni autant de personnel pour la voie ferrée.

La légende veut que la compagnie embauchait surtout des hommes de Béarn parce qu'ils avaient la réputation d'être plus robustes qu'ailleurs et plus durs avec leur corps. Ils consommaient, paraît-il, beaucoup de mélasses ce qui leur procurait une santé de "fer". Cependant, l'influence d'hommes comme Camille Gaudet, natif de Béarn et contremaître aux ponts et chaussées pendant trente-cinq années, a certainement contribué à l'embauche de ses concitoyens.

Quelques Béarnais ont été au service du CPR pour de très longues périodes. Plusieurs y ont fait carrière. (Grand) Louis Gaudet était considéré comme le doyen des employés de chemin de fer à Béarn. Embauché presque en même temps que Léo Brault, Omer Brault, Rosario Pétrin et d'autres, ces chemi-

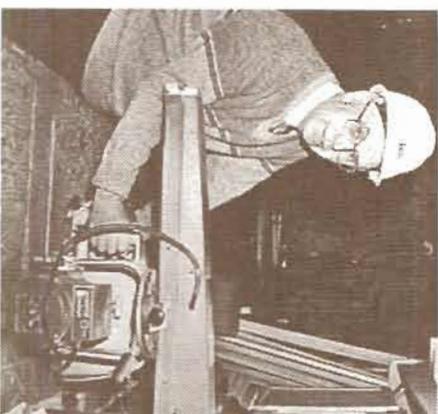
*Les cheminots partent au travail sur la voie ferrée.*

Collection: Camille Gaudet.



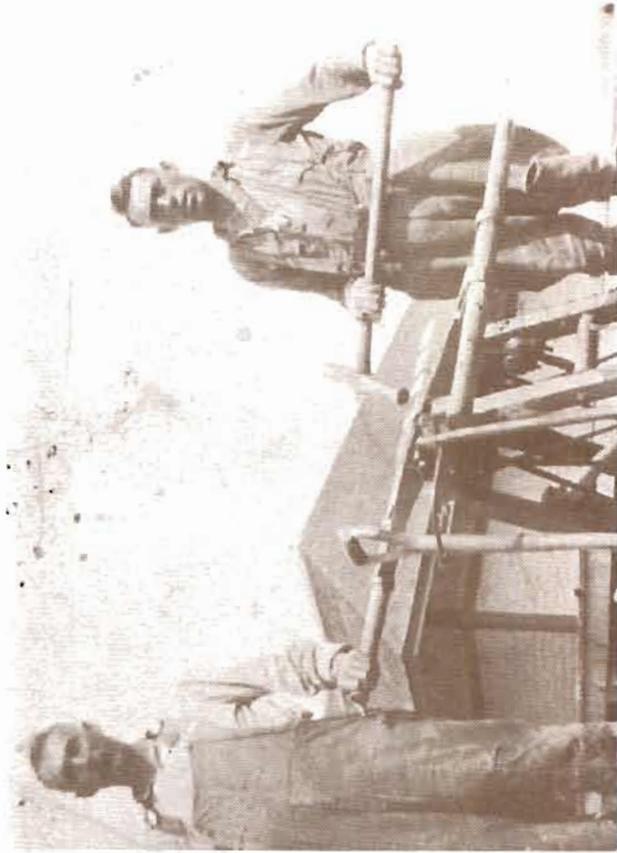
*Camille Gaudet a été au service du CPR durant 42 années et il a certes collaboré à l'embauchage de ses concitoyens.*

Collection: Camille Gaudet.



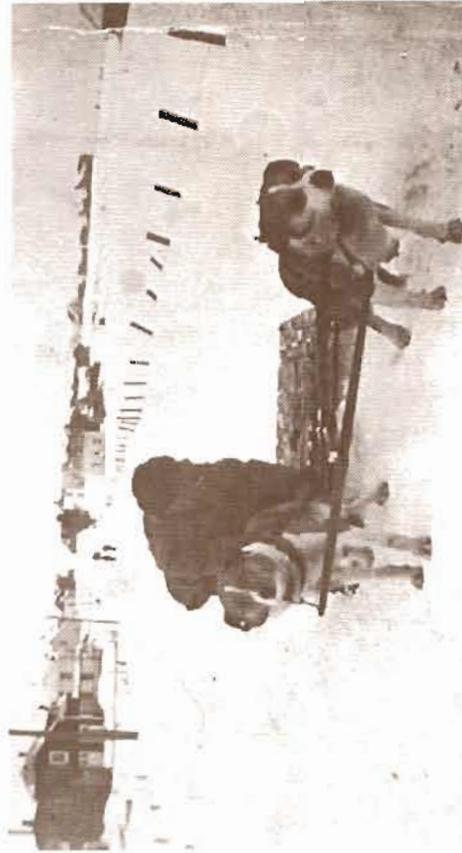
Deux des premiers employés du CPR à Béarn: (Grand) Louis Gaudet et Omer Brault.

Collection: Aïma Gaudet.



nots touchaient un salaire d'un dollar par jour à leur début. Ils travaillaient six jours sur sept, dix heures par jour. Par la suite, le salaire est passé à 2,50\$, soit 25 cents l'heure, un revenu quand même supérieur au dollar par jour versé aux journaliers ou aux hommes de chantiers. En 1956, les cheminots recevaient un dollar l'heure.

Pour Louis Gaudet, le métier de cheminot consistait surtout à l'entretien de la voie et il devait manoeuvrer des petites voitures sur la ligne: des "péteux" ou des "hand-cars à bras". Pour faire avancer ces machines sur la voie ferrée, les hommes poumpaient une manivelle sur la plate-forme. Le travail n'était pas facile et les hommes devaient redoubler d'ardeur pour parvenir à monter les pentes. Lâissés sans abris sur ces engins, les cheminots subissaient toutes les rigueurs climatiques: ils prenaient froid l'hiver, se faisaient dévorer par les mouches noires au printemps, suaient à grosses gouttes l'été et se retrouvaient tout trempés au cours des journées pluvieuses de l'automne.



M. Rosario Pétrin, l'un des premiers employés du CPR à Béarn, se rend au travail avec un attelage de chiens. On le

voit ici à la sortie Sud du village avec "Rex" et "Piton".  
Collection: Thérèse Pétrin-Mansseau.

Après trente-trois années de service, Louis Gaudet a finalement pris sa retraite. Pour sa part, Eugène Laliberté s'est retiré à 65 ans après trente-deux ans de métier comme préposé aux pompes pour les locomotives à vapeur. Camille Gaudet a servi la compagnie durant 42 ans. Les membres des familles Laliberté, Beaudoin et Odilon (Chico) Gaudet ont presque tous travaillé pour le CPR. La famille Brault a aussi fourni de bons bras. L'un deux, Maurice, est toujours à l'emploi de cette compagnie depuis 29 ans.

Photo du haut:  
Marcel Rochelandt et Alvide Mansseau,  
cheminots, un métier pas toujours facile.

Collection: Camille Gaudet.



Photo du bas:  
Les hommes de la famille Laliberté ont  
presque tous travaillé pour le CPR. Ici, on  
voit Eugène Laliberté avec son épouse  
Armandine LePage et le bébé Donat; en  
avant: Imelda et Prudentienne.

Collection: Aline Carpentier.



M. Jean-Baptiste Laurinault, de  
Webwood, Ontario, premier contremaître  
du CPR à Béarn. Il a occupé ce poste durant  
onze années.

Collection: Jeannine Gaudet-Brault.

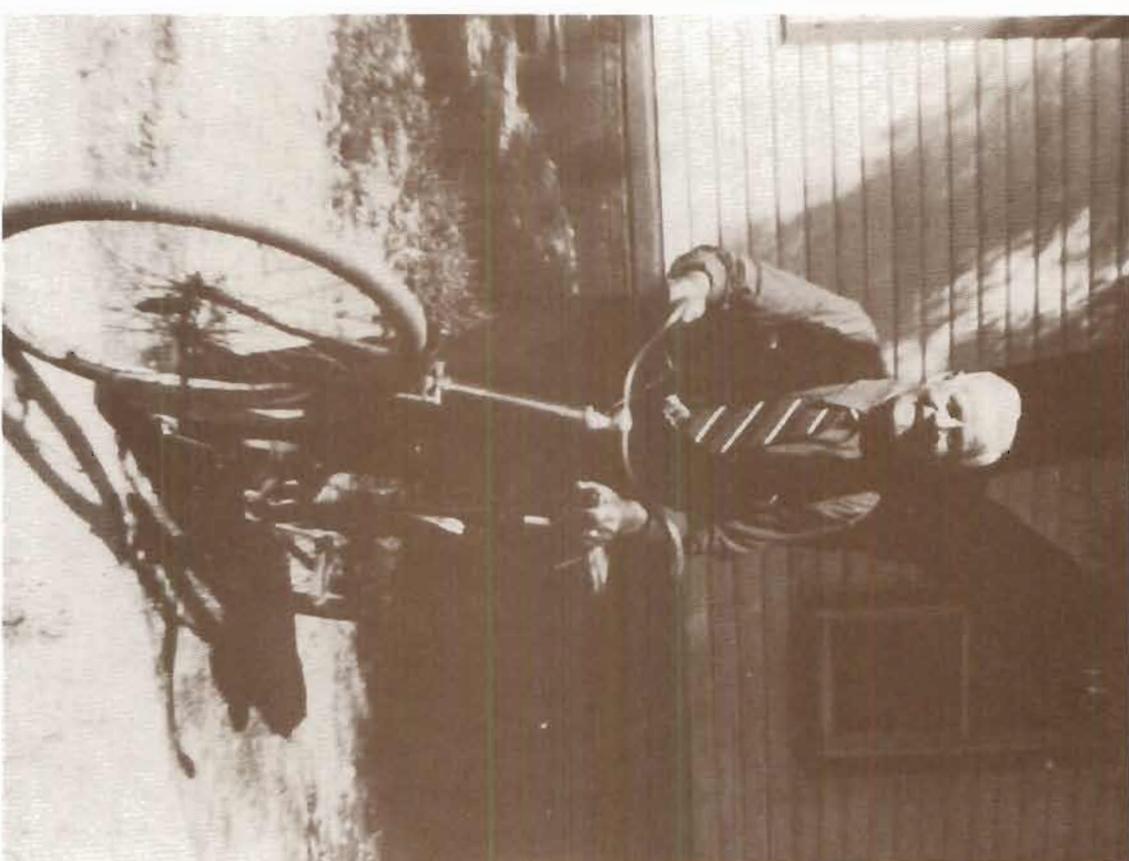


TABLEAU 9: LES EMPLOYÉS DU CPR À BÉARN

Voici la liste, peut-être incomplète, des hommes de Béarn qui ont travaillé pour le CPR:

Audet, Réjean	Bellehumeur, Roger	Forget, Josaphat	Héroux, Édouard	Mathieu, Gaétan
Audet, Gaston	Boucher, Alexis	Forget, Ovide	Laliberté, Eugène	Mathieu, Jean-Claude
Audet, Jean-Claude	Boucher, Noël	Gaudet, Camille	Laliberté, Donat	Morin, Alphonse
Arpin, Albert	Boucher, Olier	Gaudet, Odilon	Laliberté, Paul	Morin, Normand
Arpin, Marcel	Brault, Léo	Gaudet, Damien	Laliberté, Raynald	Morin, Gilles
Beauchamp, Wilbrod	Brault, Omer	Gaudet, Noël	Laliberté, Joseph	Pétrin, Rosario
Beauchamp, Maurice	Brault, Maurice	Gaudet, Roger	Laperrière, Roger	Pétrin, Joseph
Beauchamp, Réal	Brault, Mario	Gaudet, Florent	Léger, Paul	Pétrin, Georges
Beauchamp, Marcel	Brault, John	Gaudet, Réjean	Léger, Étienne	Pétrin, Placide
Beaudoin, Ferdinand	Brault, Jacques	Gaudet, René	Léger, Sylvia	Rheault, Armand
Beaudoin, Armand	Brisson, Albert	Gaudet, Louis (Père)	Lepage, Hermas	St-Onge, Jules
Beaudoin, Clément	Brisson, Alfred	Gaudet, Louis-Georges	Lepage, Léo	St-Onge, François
Beaudoin, Antonio	Brisson, Jules	Gaudet, François	Lepage, Adrien	Trudel, Henri
Beaudoin, Fernand	Brisson, Louis-Albert	Gaudet, Ovila	Lessard, Placide	Trudel, Omer
Bélanger, Joseph	Brisson, Marcel	Gaudet, Henri	Lessard, Ghislain	Trudel, Léo
Bélanger, Hector	Brisson, David	Gaudet, Étienne	Manseau, Antoine	Trudel, Adalbert
Bélanger, Adrien	Carpentier, Anicet	Gaudet, Patrick	Manseau, Alcide	Trudel, Michel
Bélanger, Donald	Carpentier, Florian	Gaudet, Philippe	Manseau, Édouard	Trudel, Marcel
Bellehumeur, Georges	Descôteaux, Marcel	Gaudet, Denis	Manseau, Téléphore	Trudel, Octave
Bellehumeur,	Douaire, Fernand	Gaudet, Ludovic	Manseau, Vincent	Trudel, Paul
Alphonse	Douaire, Jean-Marie	Gaudet, Dominique	Manseau, Armand	Trudel, Jean
Bellehumeur,	Daoust, René	Gervais, Aristide		
Bertrand		Gervais, Albert		
Bellehumeur, Henri-		Gervais, Azelus		
Paul		Gervais, Jean-Marie		
		Gervais, Mathilda		
		Gervais, Donald		

M. Ovilla Demers, contremaître sur la ligne, avec son équipe.

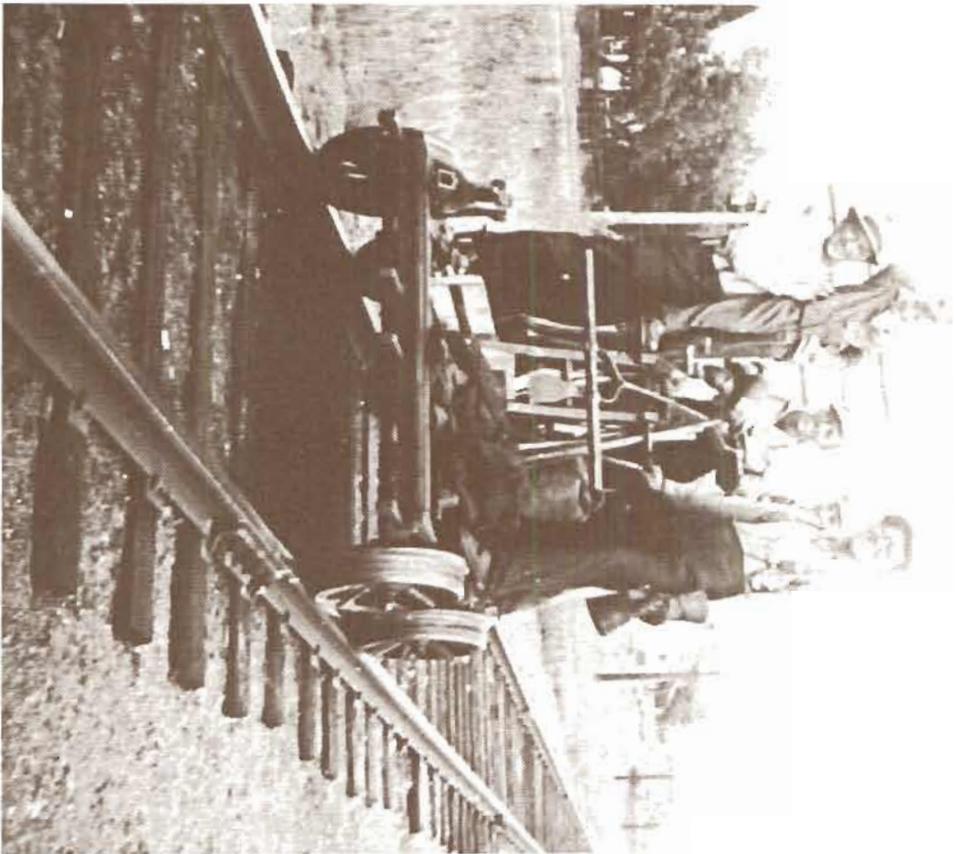
Collection: Denise Massicotte.

Après la construction de la ligne, Jean-Baptiste Lauriault a dirigé les cheminots pendant près d'une dizaine d'années. Après son départ, se succéderont comme contremaîtres:

Ovila Demers  
Eddy Matte  
Tom Sawyer  
Monsieur McCarthy  
Henry Bean  
Alcide Martel  
Ferdinand Beaudoin  
Antoine Manseau  
Alphonse Morin  
Clément Beaudoin

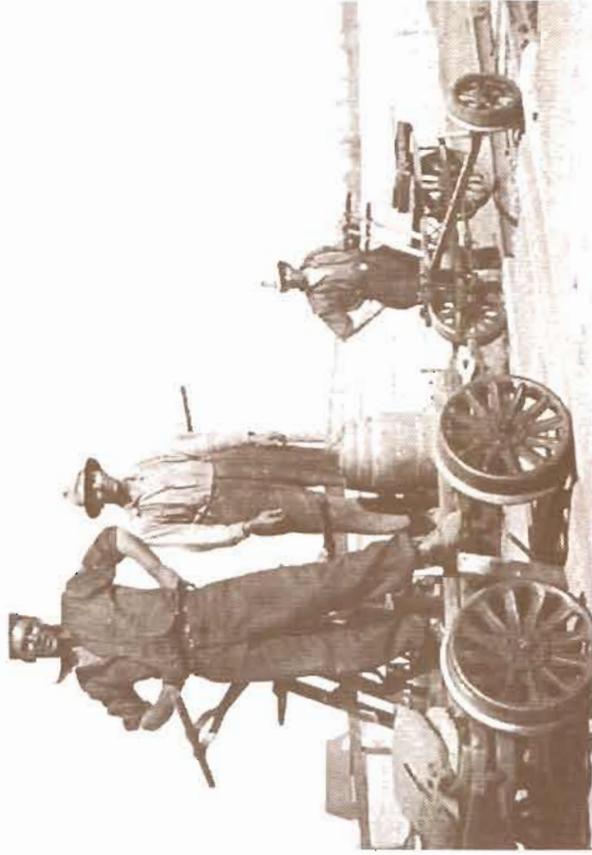
La venue de contremaîtres et de chefs de gare de l'extérieur, surtout de l'Ontario, modifiera la mentalité du village. Les Lauriault et les anglophones transmettront leur mentalité franco-ontarienne et canadienne-anglaise aux Béarnais jusqu'à repliés sur un mode de vie identique, dû à la parenté et à la même origine des familles de la localité.

Aujourd'hui, les belles années de travail pour le CPR sont révolues. Il ne reste plus que quatre employés réguliers de la compagnie à Béarn en 1987: Clément Beaudoin, Maurice Brault, Alphonse Morin et Paul Laliberté.



Henry Bean, contremaître avec Louis Gaudet et Irénée Lapointe.

Collection: Camille Gaudet.



M. Ferdinand Beaudoin, un autre contremaître, avec son épouse Claudia et deux de ses enfants: Armand et Fernand. Un autre de ses fils, Clément, sera le dernier contremaître du CPR sur la ligne.

Collection: Camille Gaudet.



Le réservoir à l'eau pour alimenter la locomotive à vapeur.

Collection: Paul Léger.



## LE CPR: POUR S'APPROVISIONNER DE L'EXTÉRIEUR

Avec le CPR, fini le temps des longs déplacements à cheval pour aller chercher les provisions au quai de Ville-Marie. Grâce au train, toutes les marchandises convoitées étaient livrées directement à la gare de Béarn: ciment, fer, pétrole...

Une foule illimitée de produits parvenaient directement au village. De pleins wagons d'engrais chimiques s'arrêtaient dans la localité. Ces fertilisants étaient livrés un peu partout pour les terres de tout le comté. Il en était de même pour les chevaux en provenance de l'Ouest canadien. Même la "boisson" parvenait discrètement par train dans cette paroisse où régnait la sévère prohibition. Et puis, il y avait d'importants déchargements de mélasse, raconte-t-on...

Le chemin de fer favorisait aussi les achats par catalogues sur une plus grande échelle. Bien assises chez elles, les familles commandaient leurs vêtements, leurs meubles, leurs machineries... chez Eaton, Simpson et Dupuis & Frères. Plus d'une fois, les paquets de ces magasins ont rempli à craquer l'entrepôt de la gare.

D'autre part, le train permettait également d'acheminer à Béarn des produits de luxe jusque-là inaccessibles. Par exemple, la maison de pension d'Albert et Élizabeth Gaudet commandait sa crème glacée directement de North Bay et la faisait livrer par train. Durant l'été, elle était conservée à l'intérieur de gros blocs de glace qui fondaient lentement chemin faisant. Lors des canicules, la crème glacée arrivait quand même à destination... un peu plus molle qu'à l'ordinaire.

## LE CPR: POUR VENDRE À L'EXTÉRIEUR

Les Béarnais apprennent vite à tirer profit du passage du train chez eux. Grâce au CPR, ils peuvent acheminer une bonne partie de leurs productions vers les marchés extérieurs: matières premières, bétail, foin, bois de pulpe... Toutes ces expéditions fournissent des revenus supplémentaires aux fermiers, chose impossible sans la présence du chemin de fer.

Mine de rien, grâce au train, les familles de Béarn vont survivre durant la crise économique en vendant du bois de pulpe aux compagnies papetières. Les cultivateurs vont acheminer le bois de leur lot au moulin de Témiscaming, à Cornwall, à Thorold et même à North Tonawanda, État de New-York. Pendant plusieurs années, il était fréquent de voir des "montagnes de pitounes" encombrer la cour de la gare de Béarn. On se disputait les wagons. Cinq cents wagons par année étaient nécessaires pour ce type de transport et il n'était pas rare de voir partir deux trains de marchandise la même journée. Ce transport a nécessité la mise en place d'une voie d'évitement.

Les cultivateurs ont également vendu de grosses quantités de foin grâce au CPR. Entre autres, un M. Fafard de Saint-Hyacinthe achetait le foin de qualité de Béarn pour le revendre comme nourriture de chevaux de course dans le Sud des États-Unis et aux Bermudes.

Enfin, les fermiers tiraient aussi profit du chemin de fer pour l'expédition des animaux aux abattoirs de Montréal et de Toronto et pour la livraison de la crème à Renfrew et Cobden, Ontario.

*Marie-Anna Désalliers, lors d'une cueilte de bleuets dans le rang 9.*

Collection: Cyrille Bellehumeur.



## LE COMMERCE DE LA MANNE BLEUE

Par ailleurs, le chemin de fer fut directement responsable du développement d'une nouvelle production commerciale: les bleuets. Auparavant, les familles ramassaient les petits fruits pour leur usage personnel. Avec la facilité et la rapidité du transport par train, les Béarnais ont réalisé qu'ils pouvaient commercialiser ce produit.

Au cours de la crise économique, la mode est aux bleuets. La vente des paniers de bleuets procure des revenus intéressants que peu de familles peuvent se passer en ces temps durs. Comme les enfants peuvent participer à cette corvée, tout le monde gagne les collines avoisinantes en saison. A cause du feu qui a rasé le rang 9 durant les années 1910, ce rang et le "Grand brûlé" derrière sont reconnus comme le paradis des bleuets.

Les habitants portent leurs cueillettes aux magasins généraux d'Augustin Carpentier et d'Ambroise Bellehumeur. Chez ces marchands, on transvide les bleuets dans des paniers et on place des couverts dessus. En général, les marchands accordent cinquante sous du panier aux cueilleurs.

Au cours des meilleures saisons, on a expédié de 500 à 1000 paniers par train vers les marchés de Toronto. Les marchands ne tiraient pas de gros profits de ce commerce puisqu'ils recevaient entre 35 et 70 cents du panier, dépendamment de la demande. Ils s'en contentaient, toutefois, puisque c'était une manière de venir en aide, en ce temps de crise, aux pauvres familles qui étaient des clients réguliers du magasin.

## LE FORT-À-MÉLASSE

Certaines paroisses du Témiscamingue ont reçu des surnoms dont on ne connaît pas toujours l'origine. C'est le cas de "La Bidoune" pour Laverlochère et du nom de "Fort-à-Mélasse" qui a longtemps "collé" à Béarn.

Quelques-uns en sont humiliés, voire insultés, d'autres en rient. Quelques personnes ont même déclaré que le "Fort-à-Mélasse" ce n'était pas à Béarn mais plutôt du côté de l'"Arnouche" ou de Fabre-Station. À mes yeux, ce sobriquet possède plutôt un cachet poétique. Les forts comme la mélasse sont des symboles de force, de protection, de vitalité et de santé. Pourquoi s'en offusquer?

Quand vient le temps de préciser l'origine du nom, personne ne s'en souvient vraiment. Il semble que, autrefois, les familles de Béarn consommaient beaucoup de mélasse, plus qu'ailleurs. C'était probablement partout pareil dans les autres paroisses du Témiscamingue mais les Béarnais se sont acquis la réputation d'en être de grands consommateurs. Entre 1900 et 1945, la mélasse représentait le dessert favori d'hiver pour la plupart des familles de la paroisse, puisque les fruits n'étaient pas disponibles en cette saison. C'était un produit très nutritif et bon marché.

S'il est vrai que les Béarnais étaient de grands consommateurs de mélasse, pourquoi en mangeaient-ils plus qu'ailleurs? Puisque la plupart des pionniers étaient parents entre eux, se peut-il que l'usage de la mélasse se soit répandu comme une tradition culinaire familiale? Une chose est claire toutefois. Le nom de "Fort-à-Mélasse" s'est propagé non pas parce qu'on voyait les Béarnais manger beaucoup de mélasse mais bien parce qu'on les voyait en acheter beaucoup. Au tout début de la colonie, les résidants de Béarn allaient chercher leurs provisions au quai de Ville-Marie. À l'époque, tous les produits se

vendaient en gros et la mélasse était achetée au tonneau qu'on recyclait par la suite comme récipient pour l'eau. Évidemment, quand un colon de Béarn se rendait à Ville-Marie, il rapportait les arrivages pour tout le monde. Or, à lui seul, le commissionnaire s'appropriait d'une grande quantité de tonneaux de mélasse arrivés par bateau. Ne sachant pas que l'homme approvisionnait la paroisse, les résidants de l'endroit se montraient intrigués par de tels achats.

Un peu plus tard, les Béarnais allèrent s'approvisionner à Lorrainville. Durant l'hiver, la plupart des hommes travaillaient aux chantiers. Jean-Louis Gaudet, lui, n'y allait pas et comme il possédait un cheval et une voiture, il se rendait occasionnellement à Lorrainville. Laissées seules, plusieurs femmes en profitaient pour lui confier leurs commissions. À Lorrainville, Jean-Louis Gaudet achetait donc de la mélasse pour tout le monde: une dizaine de cruches et de tonneaux à chaque fois. Ça représentait une quantité énorme pour un seul homme! Si on avait su qu'il approvisionnait toute la paroisse!!!

Avec l'arrivée du chemin de fer à Béarn, le nom de "Fort-à-Mélasse" va être définitivement consacré. Désormais, les habitants de la paroisse n'ont plus à se déplacer à Ville-Marie ou à Lorrainville pour obtenir leur dessert favori. La mélasse arrivait sur place à Béarn et en grande quantité. À chacune des livraisons, les employés de la gare déchargeaient plusieurs tonneaux de ce produit. L'entassement des tonneaux formant une barricade, les employés s'amusaient à désigner ce coin du nom de "Fort-à-Mélasse". Le surnom est resté. Évidemment, quelques Béarnais se défendent en disant que cette mélasse était aussi destinée à Lorrainville et Laverlochère d'où la quantité... mais le train se rendait aussi dans ces paroisses...! La mélasse arrivait aussi par camion. Au magasin Léo Brault, par exemple, on accumulait à l'arrière quatre à cinq tonnes de barils de 95 gallons de mélasse, la provision nécessaire pour passer l'hiver. Le printemps venu toute la marchandise était écoulée.

*L'équipe du CPR dégage la voie ferrée  
après la grosse tempête de neige de 1949.*

Collection: Camille Gaudet.



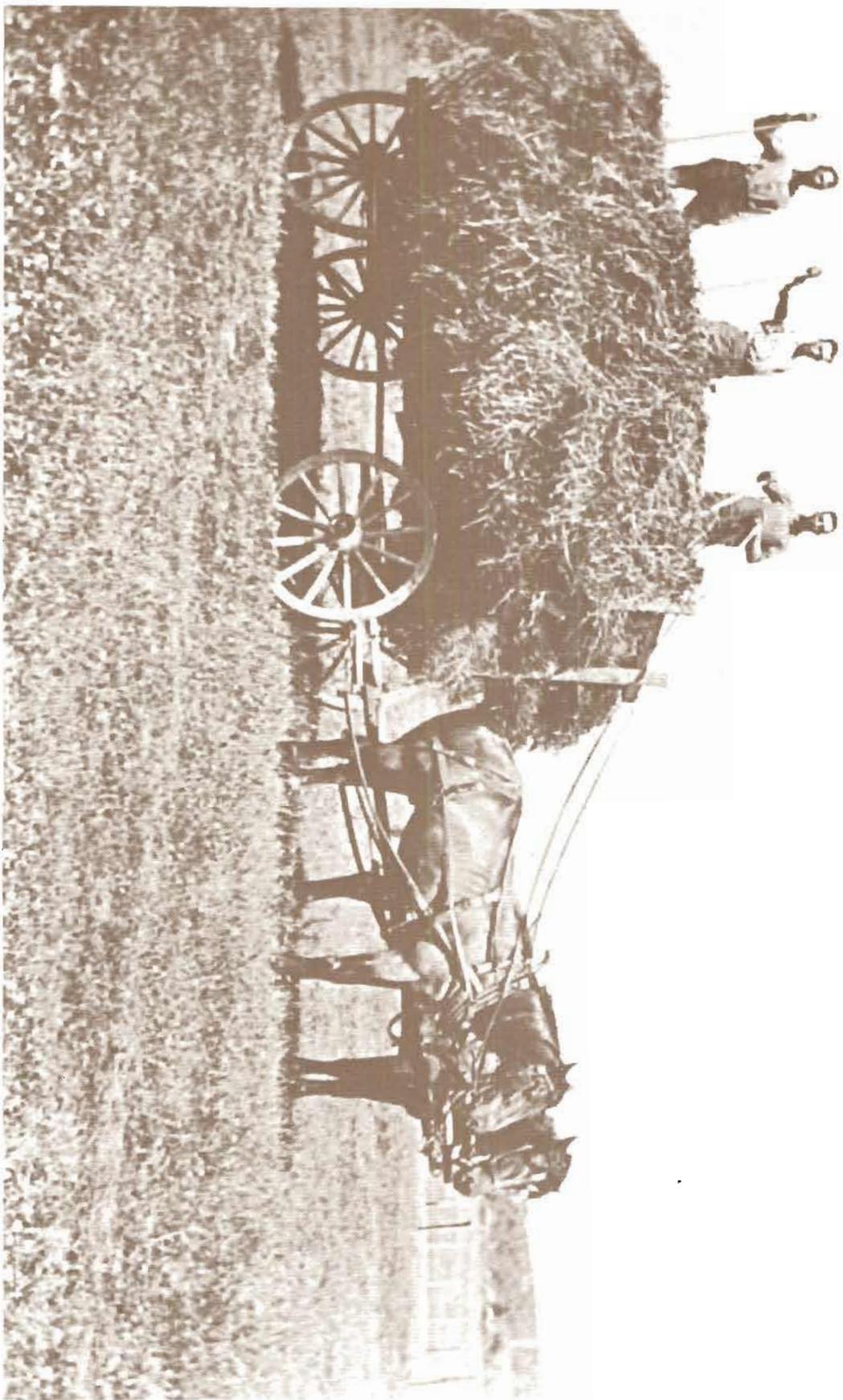
## LA FIN D'UNE ÉPOQUE

Au début des années 1920, le chemin de fer supplante le transport par bateaux. Pour presque un demi-siècle, le train assurera la prospérité de Béarn. Ce sera le seul moyen de transport possible pour l'entrée et la sortie des marchandises dans la localité. Avec les années 1960, l'amélioration du réseau routier témiscamien et la fabrication de gros camions-remorques vont amener une nouvelle concurrence pour le transport lourd. À partir de cette période, le train ne vient plus à Béarn qu'aux deux jours. Le service passager est bientôt abandonné.

Aujourd'hui, les camions-remorques ont pris la place du chemin de fer et se sont accaparé tout le transport lourd, y compris celui du bois. L'aurait-on cru en 1930? D'autre part, la voie ferrée s'est peu à peu détériorée. À cause de la baisse de la demande et accumulant des déficits année après année, le CPR ne veut pas investir car il en coûterait trop cher pour la restaurer. Récemment, le CPR abandonnait sa ligne ferroviaire du Témiscamingue. Le train passait à l'histoire, à l'aube peut-être du transport aérien.

*Visteur Belhumeur (au centre) fait les foins.*

Collection: Cyrille Belhumeur.



*“Un pays  
barbare...  
Une contrée de  
misère!”*

Dorilda Plante-Laliberté

# **BÉARN, C’EST AUSSI LA PETITTE-PRAIRIE ET PIE VILLE**

## BÉARN, C'EST AUSSI LA PETITE-PRAIRIE ET PIE VILLE

En 1912, Saint-Placide de Béarn existe comme paroisse et comme municipalité. Le village s'organise et se développe, plusieurs rangs sont occupés. Pourtant, la colonisation de Béarn ne s'arrête pas là.

À partir de 1917, d'autres habitants s'implantent dans le rang 3 du canton Laverlochère qu'ils intègrent ainsi à la localité. Durant la crise économique des années trente, un nouveau mouvement de peuplement gagne l'Est de la paroisse et ces valeureux colons fondent Pie Ville. Ainsi, de 1915 à 1940, la municipalité poursuit sa croissance.

La famille de Téléphore Carpentier et de Marie Savard, le premier résidant du rang 3, dans le secteur de la "Petite Prairie".

Collection: Collette Bernard.



## DERRIÈRE LE RANG 2... C'EST LE RANG 3

Au début du siècle, immédiatement après le rang 1 du canton Laverlochère, le rang 2 s'est ouvert lui aussi. À mesure qu'arrivent les nouveaux colons, que les premiers rangs s'emplantent et que les fils des habitants cherchent à s'établir à leur tour, il faut trouver d'autres lots inoccupés dans la paroisse.

À Béarn, en 1915, les cantons Duhamel et Fabre sont largement peuplés. Dans le canton Laverlochère, les rangs 1 et 2 sont déjà occupés. Ceux qui veulent s'établir dans cette paroisse doivent donc chercher plus loin, du côté des rangs 3 et 4. Or pour la plupart, les lots de ces rangs se situent sur un terrain sablonneux, parfois dans un désert quand ce n'est pas carrément en pays de montagnes et de collines.

Pour cette raison, les lots du rang 4 n'intéressent personne à l'époque. Dans le 3, seules les terres des deux extrémités du rang peuvent peut-être attirer quelques courageux défricheurs.

Téléphore Carpentier devient le premier brave à occuper le rang 3. En 1911, il fait l'acquisition des lots 3, 4 et 5. Il doit se résigner à y vivre presque en solitaire puisque les terres voisines, sur les rangs 2 et 3, se révèlent plutôt désertiques. L'endroit est connu sous le nom suave de "Petite-Prairie", en bordure du chemin de pénétration aujourd'hui. Plus tard, Donat Gaudet succède à Téléphore Carpentier.

Plus près du village, en 1914, Henri Francoeur obtient deux lots sur le rang 2, de chaque côté de l'actuel chemin de pénétration. Armand Duquette et puis Henri-Paul Bellehumeur prennent la relève. Guy Saint-Arnaud y demeure aujourd'hui.

Aujourd'hui, la "Petite-Prairie" n'est plus qu'un lieu de passage pour se rendre au ski de fond "Skipie", aux lacs Saint-

Amant, aux camps de chasse, à Hunter's Point ou encore aux principaux lieux d'abattage de Scierie Béarn. Michel Gaudet, un résidant du village, détient maintenant la propriété de certaines terres. Il les a exploitées pour le foin mais la végétation semble vouloir reprendre ses droits naturels en 1987.

À l'autre bout du rang 3, au Nord, David et Jean-Baptiste Brisson s'installent sur des terres dès 1917. Un des pionniers de la paroisse, Israël Gaudet, les rejoint au cours de la même année. Dans ce secteur, seuls les lots 18 à 24 sont convoités.

D'autres suivent. Ils ont pour noms Joseph Dumais, Julien I. Gaudet, Albert Arpin, Hervé Morin, Henri Lepage, Adalbert Perreault, Roger Lessard, Lionel Perreault... et j'en passe sûrement. Chacun de ces cultivateurs y vit le temps d'élever la famille.

Comme les enfants ne se montrent pas intéressés à prendre la relève, peu à peu la plupart des lots du Nord du rang 3 passent aux mains des habitants du rang 2 qui agrandissent ainsi leurs fermes. Après cinquante années de vie active, le rang 3 se vide complètement. Depuis une dizaine d'années, presque plus personne n'habite ce secteur, sauf Jean-Paul Girard et sa famille qui y demeurent pour rappeler que le rang 3 c'est aussi un coin de Béarn.

*La famille de David Brisson et de Marie-Louise Charbonneau, première installée dans le rang 3 Nord. Photo prise en 1904.*

Collection: Alfred Brisson.



*Deux couples du rang 3: les Brisson et les Dumais, au mariage d'Albert Bellehumeur. À l'avant: David Brisson et son épouse Marie-Louise Charbonneau. En*

*arrière: M. et Mme Joseph Dumais, Albert Bellehumeur et Rose son épouse, Ernestine Martel et Ambroise Bellehumeur.*

Albert Arpin et son épouse Yvette  
Beilohumeur, habitants du rang 3.  
M. Arpin fut le premier enfant de Béarn  
baptisé par le curé Lachapelle en 1910.

Collection: Yvette Arpin.



La famille d'Albert et Yvette Arpin. En  
avant: Suzette, Idèle, Yvette la mère,  
André, Gilles, Albert le père, Suzanne. À  
l'arrière: Agathe, Carmelle, Gisèle,  
Brigitte, Huguette, Marcel.

Collection: Yvette Arpin.



Julien I. Gaudet et son épouse Blanche  
Beauregard, installés dans le rang 3.

Collection: Julien I. Gaudet.



*Aline Bibeau et son mari Roger Lessard du  
rang 3.*

*Collection: Marguerite Roy.*



*L'école du rang 3. De gauche à droite:  
Françoise Gaudet, Marie-Claude et Roméo  
Lepage, François et Donald Gaudet, Jean-  
Guy Lepage et Yves Gaudet.*

*Collection: Cécile Gaudet.*



## PIE VILLE À L'ORIGINE

Tout comme pour le "Fort-à-Mélasse", Pie Ville est un nom qui colle à l'histoire de Béarn. Aujourd'hui, il ne reste rien de Pie Ville. Pour plusieurs Pie Ville c'est une éclaircie sur le chemin de pénétration; Pie Ville c'est un terrain en friche au coeur de la forêt; Pie Ville ce n'est même plus un village fantôme; Pie Ville c'est un souvenir d'un temps révolu, de gens qui y ont vécu puis qui y sont repartis... on ne sait plus très bien pourquoi.

La grande période du développement de Pie Ville correspond à la décennie de 1930. Pourtant, avant cela, certains Béarnais fréquentaient le secteur à l'occasion. Encore une fois, les Bellehumeur sont les premiers à explorer ce territoire.

À partir de 1910, Lactance Bellehumeur en fait un territoire de chasse. C'est lui qui trace le premier chemin, ou plutôt le premier sentier, pour s'y rendre à partir du rang 9. Il y construit la première bâtisse, un petit camp de chasse, qui sera visité par d'autres amis trappeurs comme Alfred Brisson. On raconte que ce camp était particulièrement fréquenté en temps de guerre puisqu'il servait de cache pour les hommes de Béarn qui refusaient d'aller se battre en Europe.

Ambroise Bellehumeur chasse aussi dans le secteur à l'époque où il exploite les terres du "Grand brûlé" voisin.

Au cours des années 1920, quelques familles de Béarn prennent l'habitude de s'y rendre au début de l'été pour la cueillette des fraises. Elles montent en tombereau par le rang 9. Bientôt, le chemin se montre franchement impraticable et la voiture menace régulièrement de verser lorsqu'elle frappe les roches nombreuses sur le terrain. Souvent, il faut abandonner le tombereau en chemin et poursuivre la route à pied. La cueillette des fraises ne récompense pas toujours suffisamment les

efforts fournis.

D'où vient le nom de Pie Ville? Personne ne semble le savoir exactement. Quelqu'un prétend qu'il y avait un nombre incroyable de pies à cet endroit au début du siècle. Bien sûr, il y avait un nombre considérable d'oiseaux qui gazouillaient dans les arbres de ces lieux, mais étaient-ce des pies? Peu probable.

Une autre version est racontée plus souvent. Une jeune fille de Béarn (dont je tairai le nom par discrétion) était particulièrement bavarde. Au village, on la surnommait "la pie". Quand son mari est allé s'installer dans la nouvelle colonie, les gens de la paroisse s'amuserent à dire que la pie du village était déménagée... à Pie Ville.

## PIE VILLE, AU TEMPS DE LA CRISE

En 1929, une nouvelle crise économique frappe le monde entier. C'est la grande misère à la grandeur du Québec. Encore une fois, le clergé catholique cherche de nouvelles terres pour y expédier les chômeurs des villes.

De 1930 à 1935, le gouvernement encourage la colonisation en accordant des primes de défrichement et de premiers labours. Une bonne partie de l'Abitibi se développe massivement durant cette période. Pour le Témiscamingue, le curé Louis-Zéphirin Moreau se voit confier la tâche de missionnaire-colonisateur. Il doit assurer le recrutement et l'établissement des familles dans de nouvelles colonies. Quelques localités s'ouvrent à la suite de cette poussée de peuplement du temps de la crise: Moffet, Roulier, Rémigny... et Pie Ville.

Au début des années trente, le curé Moreau prévoit ouvrir un nouveau territoire à la colonisation dans les rangs 6 et 7 du canton Laverlochère, à une douzaine de kilomètres à l'Est de Béarn. La plupart des colons qui s'y installent proviennent du Témiscamingue et surtout de Béarn: de nouveaux chefs de famille qui n'ont pas de terre pour s'établir dans la paroisse ou encore des hommes sans emploi à cause de la crise économique.

Les temps sont durs et il faut survivre. Plusieurs se laissent convaincre par les belles promesses du Département de la colonisation et du curé Moreau. On leur raconte que les terres des nouvelles colonies sont belles, que ça va pousser facilement, qu'ils n'ont qu'à aller voir...

Quelques familles pauvres et sans travail croient en cette propagande. Elles choisissent des lots à Pie Ville, d'autant plus que ça ne leur coûte rien pour s'établir. On leur promet même des

octrois pour le défrichement. Pour plusieurs c'est un avantage car à Béarn même ils devraient payer pour l'achat de lots patentés.

En peu de temps, une petite colonie florissante s'organise à Pie Ville. Le hameau compte bientôt une vingtaine de familles: - Sinaï Plante, un pionnier arrivé à Béarn en 1903 - Sa fille Dorilda et son mari Désiré Laliberté - Son frère, Gaspard Plante, arrivé lui aussi en 1903 - Viateur Bellehumeur, fils de Lactance - Eugène Côté et ses fils Wilfrid, Jogues et Charles - Donat Montreuil, originaire de Lorrainville - Magella Blais - Azarie Desalliers - Joseph Levert - Aurèle Savard - Joseph Goulet - Un Ferron, frère de Wilfrid du village - Un Drolet - Une grosse famille Delorme - Des résidants de Béarn vont également cultiver les terres vacantes.

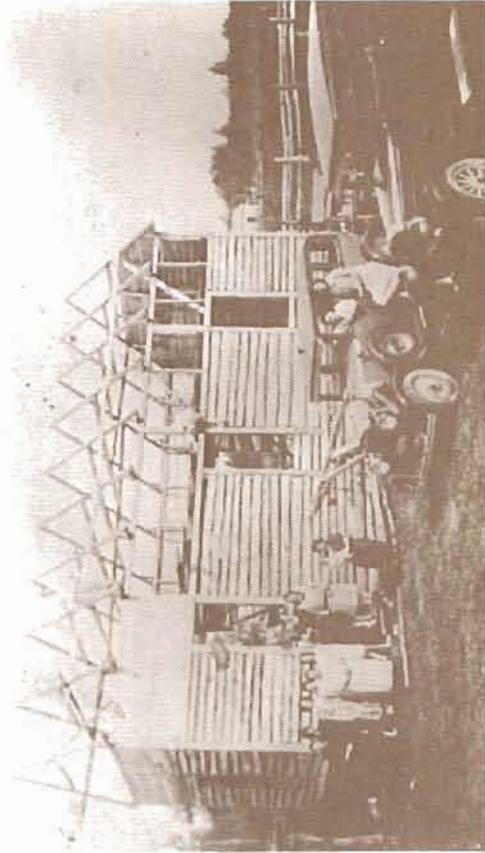
Le paradis promis n'en est pas un. Pie Ville se montre bientôt sous son vrai jour: un pays barbare où les terres sont pauvres et sablonneuses, une contrée de misère.

Dès le début, pourtant, les colons s'empressent de "faire la terre". Plusieurs ne possèdent pas de connaissances suffisantes en agriculture et ils sont peu outillés pour la plupart. Les lots sont petits et ils rendent mal. Les premières récoltes sont bien pauvres. Seul le sarrasin pousse facilement et les jardins produisent relativement bien.

D'autre part, les octrois promis tardent à être versés. Pour survivre, les hommes n'ont d'autres choix, l'hiver venu, que d'aller couper du bois pour les compagnies forestières. Ces bûcherons touchent un dollar par jour en salaire. Après huit mois de ce pénible travail, plusieurs reviennent à Pie Ville avec tout juste 80,00\$ en poche.

*Corrée pour la construction de la maison de  
Sinai Plante à Pte Ville en 1932.*

Collection: Marie-Anna Fortin.



*La corrée pour la construction de la maison  
de Sinai Plante.*

Collection: Jeannine Gaudet-Brault.



*Le repas bien mérité après la corrée chez  
Sinai Plante. À l'avant, au bout de la  
table: Léo Brault. À gauche: Liboire  
Boucher...*

Collection: Marie-Anna Frappier.



## LA VIE À PIE VILLE

Malgré tous ces déboires, les colons de Pie Ville tentent quand même de s'organiser de leur mieux. Même si elles se sentent éloignées, toutes les familles se font un devoir d'assister à la messe de 9 h 30 à Béarn, à chaque dimanche.

Pour arriver à l'heure, il faut partir quand il fait encore nuit. Chaque voiture emporte au moins deux familles. Les colons passent toute la journée à Béarn. Puisqu'il faut aller à la messe, aussi bien en profiter pour visiter la parenté, y dîner, puis faire les commissions au magasin général de M. David Gaudet. Pour se rendre à Béarn, le trajet est plutôt compliqué. Il faut d'abord gagner le "Grand brûlé" distant de deux kilomètres. De là, on descend tout le rang 9 puis on remonte vers le village. Seuls les boeufs parviennent à se frayer un chemin dans les sentiers de roches.

En passant par le rang 9, les habitants de Pie Ville font un grand détour. Dans le but de raccourcir la distance, les colons conviennent alors de tracer une route plus directe. Collectivement, bénévolement et sans subsides, les résidents Pie Ville se mettent en frais de construire une route de travers les reliant à Béarn. Cet effort collectif fournit le premier tronçon du chemin de pénétration bien connu aujourd'hui.

À Pie Ville, tout le monde vit péniblement leur retrait du reste du monde. On souffre en silence de l'absence de commerces, de médecins et du curé. Cette situation amène les habitants à se serrer les coudes et à s'entraider. Là peut-être plus qu'ailleurs, les femmes assistent au maximum les maris sur la terre. Les enfants vaquent activement aux travaux de la ferme et de la maison.

Par tous les moyens, les gens de Pie Ville essaient de briser leur isolement. Ils parlent régulièrement de structurer leur

*Dorilda Plante, l'institutrice de Pie Ville,  
photographiée avec son mari Désiré  
Laliberté.*

Collection: Georgette Jofette.



Béatrice Hurlubise, mariée à Eugène Savaud, photographiée avec ses enfants. Ire rangée: Génard, Simone, Aurèle. À l'arrière: Lucien et sa mère.

Collection: Mme Aimé Audet.



propre village. On pense à ouvrir un bureau de poste, à établir des commerces, à bâtir une église. On choisit des emplacements. Tous ces projets tant caressés engendrent de l'espoir mais le temps passe et aucun de ces beaux rêves ne se concrétise.

La plupart des familles installés comptent plusieurs enfants. Même s'ils résident à Pie Ville, ceux-ci doivent bénéficier d'une instruction de qualité. Une des résidentes, Dorilda Plante-Laliberté, détient un brevet d'enseignement élémentaire. Mariée et mère de trois enfants, elle est embauchée par le Département de la colonisation pour enseigner à Pie Ville. Mais comme le hameau ne relève d'aucune commission scolaire locale et qu'on n'y trouve pas d'école, les résidents doivent encore une fois se débrouiller.

Pour dispenser l'enseignement, le couple Désiré Laliberté se bâtit une maison suffisamment grande pour loger la famille... et aussi pour contenir les classes. Dorilda Laliberté enseigne donc dans sa cuisine à une quinzaine d'élèves de la première à la cinquième année. Pour son travail, la "maitresse" touche un salaire de 32,50\$ par mois mais elle doit fournir le dîner aux élèves.

De leur côté, les familles fabriquent les pupitres nécessaires pour leurs enfants. La classe se meuble ainsi de pupitres de toutes les grandeurs et de modèles variés. Pour le chauffage, les colons fournissent leur part respective de cordes de bois.

Madame Laliberté organise elle-même son enseignement. Durant les cinq années de son mandat, elle n'a jamais reçu la visite de l'inspecteur d'école. Seul le curé Lachapelle se fait un devoir, deux ou trois fois par an, de venir encourager l'institutrice et ses élèves. À Pie Ville, l'enseignement ne dure que le temps de la colonie. Deux institutrices seulement y ont fait la classe, Madame Joseph Goulet succédant à Dorilda Plante-Laliberté.

## QUAND LES MALHEURS S'AJOUTENT À LA MISÈRE...

Une année, un violent feu de forêt se déclare aux limites de Pie Ville. Peu à peu les flammes encerclent le hameau. Les larves de feu montent très haut dans les airs et le crépitement assourdissant du bois qui se consume annonce presque la fin du monde. Pour les résidants, c'est la panique.

Heureusement, un nombre appréciable de volontaires de Béarn se précipitent sur les lieux de la tragédie. Grâce à ce renfort, les gens de Pie Ville parviennent à surmonter leur frayeur. Une infinité de sacs d'eau circulent ainsi sur le dos des hommes et de main en main jusqu'aux foyers d'incendie. Ce lent manège parvient finalement à mater le brasier. Tout Pie Ville a craint un instant mais les résidants s'en tirent quand même à bon compte.

En 1935, un autre cataclysme frappe sans avertissement. Un tremblement de terre remue les entrailles du Témiscamingue. A Pie Ville toutefois, cette catastrophe se vit plus intensivement puisque la population se sent déjà hors du monde.

La terrible secousse se fait sentir le 1er novembre, jour de la Toussaint. Tout vibre. Les maisons sont construites en pièces de bois et les poutres équarries menacent de se disloquer. Les tuyaux de poêle s'effondrent répandant partout une poussière de suite.

L'événement passé, l'angoisse persiste. D'autres tremblements de terre de moindre intensité reprennent à tous les jours jusqu'au 25 novembre. Une dame Ferron de la place accouche durant cette période et ne survit pas. L'angoisse probablement plus que les complications de l'accouchement l'ont emportée.

*Un groupe d'hommes tente de construire une route de Pie Ville à Bellefleur. Ce ne fut qu'un rêve.*



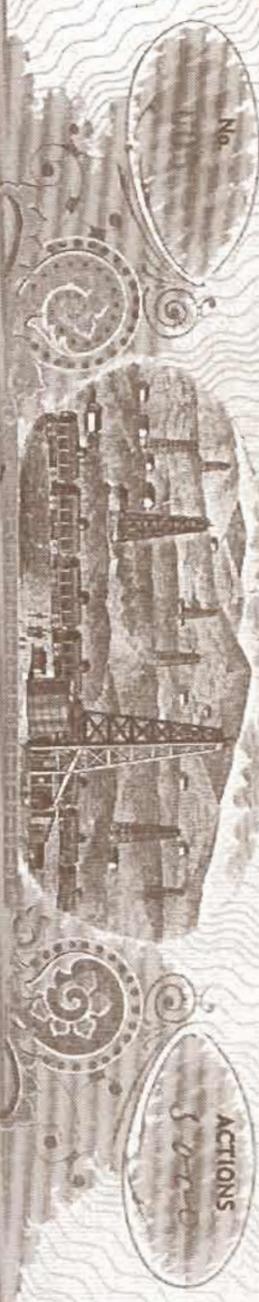
Tous ces drames ajoutés à la misère minent le moral des habitants. Cinq années après l'ouverture de la colonie, quelques familles commencent à désertir. L'isolement, la pauvreté du sol, le danger des bêtes sauvages, le besoin de poursuivre l'instruction des enfants, la misère surtout, sont venus à bout du "beau rêve" de Pie Ville.

Pourtant, quelques années plus tôt, une vingtaine de familles avaient eu le courage d'échapper à la crise et de tenter l'expérience. Elles avaient cru en la propagande du Département de la colonisation et du curé Moreau. L'échec de Pie Ville est difficile à avaler pour ceux qui y ont misé leur avenir. La plupart des colons ont perdu leurs investissements puisqu'ils ne sont pas capables de vendre leur lot au moment de leur départ.

Après tant d'énergies consacrées au défrichage des lots, à l'implantation des familles, à la culture d'un sol ingrat, après tant de sueurs versées et tant d'années de jeunesse perdues, les colons de Pie Ville sont repartis en laissant leur bâtiments pourrir sur place et la forêt reprendre ses droits sur les lots si péniblement défrichés. L'histoire de Pie Ville représente à mes yeux le pire drame social de toute l'histoire de Béarn.

Avec le temps, les terrains de Pie Ville sont retournés au gouvernement. En 1987, seuls Rosario Côté et un M. Brideau vivent encore à Pie Ville.

Compagnie des Mines d'Or de la Vallée de la Grande Rivière, Société par Actions, Québec, Québec



ACTIONS

5000

# LES MINES D'OR BELLEHUMEUR LTÉE

CAPITAL ACTIONS AUTORISÉ

DIVISÉ EN 4,000,000 D'ACTIONS ORDINAIRES D'UN DOLLAR (\$1.00) CHACUNE

*Préside*

Ce Certificat Atteste que

est le détenteur enregistré de

*5000* actions de la

entièrement libérées du Capital Actions de  
**LES MINES D'OR BELLEHUMEUR LTÉE**

et transférables seulement dans les livres de la Compagnie par le détenteur d'icelui, personnellement ou par son fondé de procuration, dûment autorisé sur remise de ce certificat régulièrement endossé.

EN FOI DE QUOI les officiers compétents de LES MINES D'OR BELLEHUMEUR LTÉE (Libre de Res-  
ponsabilité) ont apposé leur signature et le sceau de la dite Compagnie sur ce certificat.

Daté à Beauport le *16* Mars 19*14*

*Amphibole*  
Président

*J. Segel*  
Secrétaire

5000

© 1914

*"Mon autre mine  
d'or, c'est ma  
femme".*

Ambroise Bellehumeur

**UN AUTRE  
BEAU RÊVE:  
LES MINES D'OR  
BELLEHUMEUR**

## UN AUTRE BEAU RÊVE: LES MINES D'OR BELLEHUMEUR

Contrairement à l'Abitibi, le Témiscamingue québécois ne possède pas la réputation d'être une région minière. Pourtant, c'est au Témiscamingue que fut découverte la toute première mine au Canada: la mine d'argent de Guigues. Deux autres localités ont vécu quelques belles années d'épopée minière: Latulipe avec la mine Lorraine, mais surtout la ville de Belleterre. En 1987, toutefois, il n'existe plus de mines en exploitation dans la région témiscamienne.

À Béarn, tout le monde est habitué aux paysages agricole et forestier. Mais dans les années 1920, personne ne s'attendait à voir en surplus des installations minières. Néanmoins, le rêve de tout prospecteur se matérialise aussi à Béarn. On y découvre un gisement minier. La rumeur se répand partout, dans la paroisse, dans le comté et beaucoup plus loin, d'autant plus que le minerai découvert est le plus précieux, le plus noble et le plus convoité qui soit: de l'or.

*Repas de noces de Marie Bellehumeur et Omer Légaré en septembre 1931. À gauche: Ambroise Bellehumeur et Mme Octave Trudel. À droite: M. et Mme Isidore Légaré*

*et M. et Mme Anthime Gaudet.*

Collection: Marie-France Saint-Onge.





## AMBROISE BELLEHUMEUR: TRAPPEUR ET FERMIER

Il revient à un des pionniers fondateurs de la paroisse de découvrir le filon d'or. Ambroise Bellehumeur est arrivé à Béarn à l'âge de douze ans à la fin de 1887, avec son père Dieu-donné Bellehumeur, sa mère, ses frères et ses sœurs. Il s'est établi sur trois lots boisés au cœur du village actuel, s'étendant du sommet de la côte jusqu'à la terre de son frère Lactance (aujourd'hui Viateur Mathieu). Célibataire à cette époque-là, il se met bientôt à la recherche d'une femme à marier. C'est du côté de Fabre qu'il découvre l'épouse souhaitée.

Ernestine Martel réside à la Pointe Martel, au Sud de la paroisse de Fabre. Ses parents y tenaient un "stopping placé", une sorte de maison de pension-relais près du lac, pour les voyageurs de tous ordres: trappeurs, bûcherons, colons arrivant au Témiscamingue ou en route pour le Long-Sault (Témiscaming). Ernestine fait partie d'une grosse famille. Alors qu'elle est encore petite fille, son père décède d'une crise d'appendicite. Sa mère, née Filteau, meurt à son tour peu de temps après. Orpheline, Ernestine est placée au couvent de la Baie-des-Pères (Ville-Marie), qui se trouve à l'intérieur de l'hôpital de l'endroit. Son frère prend la succession de la maison de pension.

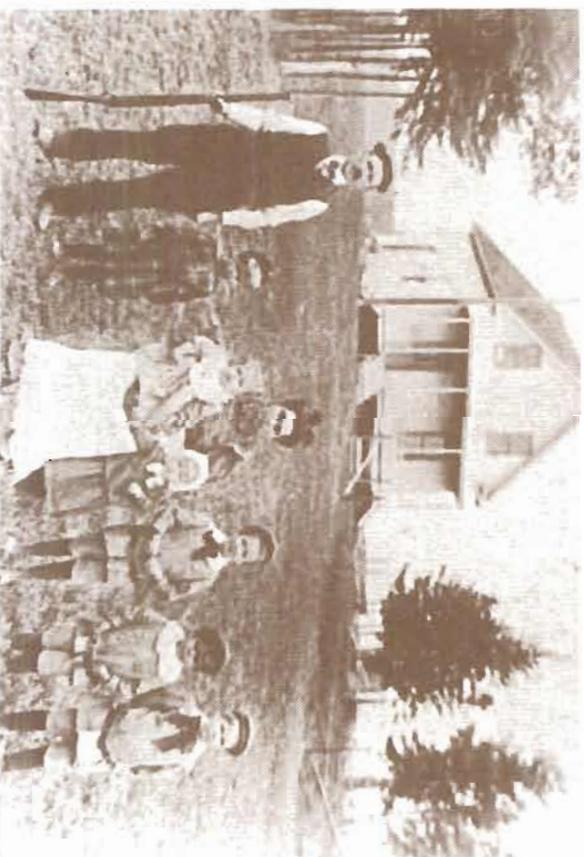
À l'âge de 23 ans, après les fréquentations d'usage, Ambroise Bellehumeur unit sa vie à celle d'Ernestine Martel (21 ans), dans l'église de Ville-Marie, le 23 juin 1898. Le couple s'installe à Béarn. De cette union naîtront seize enfants. Comme c'est souvent le cas à l'époque, un certain nombre d'entre eux ne survivent pas. Une de leurs filles meurt au bout de trois jours à peine; un autre bébé vit tout juste un mois. Lors de l'épidémie de diphtérie, le cinquième enfant de la famille est emporté. Enfin, beaucoup plus tard, Ambroise et Ernestine perdent un autre fils, mort noyé celui-là à l'âge de 21 ans. Ambroise Bellehumeur est un homme petit de stature, ce qui ne l'empê-

che pas d'être un travailleur acharné. Au moment de son mariage, il n'a qu'une seule vache en sa possession. Il met beaucoup d'énergie à défricher ses lots mais, comme son père et ses frères, il est avant tout un trappeur dans l'âme. La famille ne souffre pas de la faim. La table des Bellehumeur offre toujours du poisson et de la viande fraîche de gibier en quantité. Pour leur part, les peaux des animaux sauvages sont échangées à la Compagnie de la Baie d'Hudson. Cette pratique procure un revenu supplémentaire à Ambroise Bellehumeur et lui permet de vivre plus à l'aise que les autres colons de la localité.

En 1907, Ambroise Bellehumeur vend deux de ses terres du village à M. Ludger Héroux. Il ne conserve qu'un seul lot qu'il continue d'exploiter. Désireux de poursuivre son métier de trappeur, vers 1915, il fait l'acquisition d'un vaste terrain dans le "Grand brûlé" au bout du rang 9, à douze kilomètres du village. Le feu des années 1910 qui a dévasté une bonne partie du Sud de la paroisse est responsable de ce "Grand brûlé". À chaque printemps, il laisse sa terre du village et déménage toute sa famille au "Grand brûlé". Les animaux trapés aident à nourrir la maisonnée. Les cuisses de grenouille figurent également au menu. Les enfants se rendent sur les bords des étangs environnants et, grâce à un morceau de viande rouge piqué sur une épingle attachée à une ficelle, ils pêchent aisément les ouaouarons. Les cuisses grillées sur le feu constituent un grand régal.

Avec l'aide de ses fils Rémi, Jules et d'hommes engagés, Ambroise Bellehumeur défriche cent cinquante acres de terre du "Grand brûlé" en quelques années. Il s'y construit une deuxième résidence, une grange et une étable en bois rond. La route pour s'y rendre est mauvaise et souvent impraticable. À toutes les semaines, la famille descend au village le samedi pour assister à la messe du dimanche. Quand les chevaux sont incapables de passer par la route, seuls les hommes font à pied le trajet de douze kilomètres. À la fin de l'automne, la famille regagne la maison du village.

*Ambroise Bellehumeur avec une partie de sa famille devant sa résidence de Beauport. De gauche à droite: Ambroise, Adolphe, Jules bébé, Ernestine Martel, Rose-Martel.*



*Lorenzo, Henri et Rémi.*

*Collection: Marie-Paule Caudet.*



*Ambroise Bellehumeur et son fils Rémi, deux chasseurs, en 1922.*

*Collection: Jean-Marie Laperrrière.*

*Le magasin général d'Ambroise Bellehumeur. On y voit le jeune Jacques Saint-Onge.*

Collection: Jean-Marie Laperrière.



## AMBROISE BELLEHUMEUR: PROSPECTEUR ET HOMME D'AFFAIRES

En 1917, Ambroise Bellehumeur entreprend à pied une de ses excursions familiales en forêt qui doit le mener de ses terres du "Grand brûlé" jusque chez David Brisson nouvellement installé dans le rang 3. En cours de route, il explore le terrain rocailleux du rang 4, canton Laverlochère. Quelques pierres attirent son attention et il s'empresse de les faire analyser. Les résultats se montrent positifs. Les analyses révèlent la présence de plomb et de zinc.

Ainsi, une simple course dans la forêt témiscamiennne a permis la découverte de minerai. À l'époque, cependant, Ambroise Bellehumeur ne soupçonne pas encore la présence d'or sur les lieux. Il piquette quand même le terrain et il se porte acquéreur des lots 14 à 19 du rang 4, canton Laverlochère, soit un domaine d'environ six cents acres. Par cette acquisition, il vise à s'approprier les droits de propriété au cas où une mine puisse y voir le jour. Malheureusement, durant ces années-là, le

plomb et le zinc ne valent pas grand chose et le prix octroyé pour ces métaux ne peut tout simplement pas rencontrer les frais d'exploitation d'une mine. M. Bellehumeur convient d'attendre le bon moment. Sa découverte, toutefois, le pousse vers le monde des affaires.

Lors de son mariage, Ambroise Bellehumeur ne savait à peu près ni lire ni écrire. Ernestine Martel, son épouse, étant instruite, lui enseigne la lecture et l'écriture mais il la dépasse largement en mathématiques. Il se débrouille en arithmétique comme pas un et il fait ses calculs par cœur sans papier. Les deux époux sont également bilingues. Ayant le sens des affaires, Ambroise Bellehumeur décide d'ouvrir un magasin général au village... en attendant d'ouvrir sa mine. Le couple va opérer ce commerce durant de nombreuses années avant de le transmettre à son gendre, M. Jules St-Onge. Durant sa vie active, M. Bellehumeur fera occasionnellement le commerce du bois de pulpe, tiendra un comptoir de traite de fourrures à même son magasin et il émettra des permis de chasse et de pêche.

C'est un norvégien travaillant sur les bateaux de flottage de bois pour la compagnie ICO qui informe M. Bellehumeur qu'il y a aussi de l'or sur son terrain. Le métal précieux se trouve en retrait, en contrebas d'environ cent cinquante pieds, des concentrations de plomb. Jusque là, Ambroise Bellehumeur n'en avait pas noté la présence. L'or est concentré par pépites dans la pierre et se trouve en surface. Ambroise Bellehumeur récolte trois poches de pierres contenant de l'or qu'il vend 73,00\$ à New-Liskeard. On prétend que les sacs ont rapporté 20 000,00\$ à l'acheteur.

Cette nouvelle découverte attire de "nouveaux amis". Grâce à sa réputation de propriétaire d'une mine, Ambroise Bellehumeur se fait courtiser par une foule de personnes: des notables de Ville-Marie, des gens instruits, des anglophones aussi. Rapidement et pour longtemps, sa maison va être fréquentée par tous ces nouveaux amis.

## LES PREMIÈRES EXTRACTIONS

En 1924, M. Vézina de Guigues lui présente un acheteur intéressé: un anglophone du nom de Jack Monroe. Ce dernier se montre disposé à bâcler rapidement l'affaire. Il règle l'entente pour 5 000,00\$. Pour Ambroise Bellehumeur, c'est une belle somme puisqu'il n'a pas les moyens d'opérer lui-même la mine. Fin renard, Monroe ne vise pas à faire de l'exploitation coûteuse. Il se contente de recueillir les pierres précieuses au ras du sol qu'il vend par poches. En peu de temps, Jack Monroe aurait fait un bénéfice de 100 000,00\$ à 200 000,00\$. Satisfait de son coup d'argent et ne cherchant pas à investir, Jack Monroe laisse tomber l'affaire peu de temps après. Ses droits passent aux mains d'un certain M. Houde. Celui-ci élève un moulin sur le site et il effectue quelques forages grâce à un compresseur à vapeur de vingt-cinq forces.

Mais les véritables travaux d'excavation débutent en 1927 avec la "United Gold Exploration Ltd". Cette compagnie creuse un premier puits au Nord-Est du lot 19, dans le rang 4. À l'époque, elle s'intéresse uniquement à l'or qui peut se vendre de 20,00\$ à 32,00\$ l'once sur le marché. Ce n'est pas tellement rentable puisque la compagnie ne réussit pas à sortir suffisamment d'or pour compenser les coûts d'exploitation. Le problème provient du fait que des recherches se font en profondeur, ce qui ne donne pas de bons résultats puisque le métal précieux se concentre près de la surface du sol et dans des affleurements rocheux.

*Débout, M. Ambroise Bellehumeur  
prononce un discours sur sa mine d'or.*

Collection: Marie-France Saint-Onge.



Durant trois années, les activités fonctionnent au ralenti. En 1931, l'exploitation minière reprend de plus belle. M. Wood de Toronto contrôle la compagnie et il finance l'opération. M. Culbert est nommé gérant. L'affaire étouffe de nouveau presque aussitôt puisqu'il n'y a pas de résultats encourageants en profondeur. Deux années d'inactivité font suite. En mai 1934, les travaux reprennent. Sept hommes s'activent en surface. Puis la "United Gold Exploration Ltd" se retire en 1936 quand ses droits miniers prennent fin.

Ambroise Bellehumeur, prospecteur et homme d'affaires, propriétaire des Mines d'Or Bellehumeur au cours des années 1940.

Collection: Lucette Gaudet-Ferron.

## LES MINES D'OR BELLEHUMEUR LIMITÉE

Après bien des troubles et des déboires, à l'automne de 1937, Ambroise Bellehumeur récupère la propriété du gouvernement, ainsi que les lots 20-21-22, du rang 4. Il constitue une compagnie: "Les Mines d'Or Bellehumeur Ltée", enregistrée le 13 janvier 1938. C'est une compagnie à capital-actions de 4 000 000 de parts à un dollar chacune. Ambroise Bellehumeur est désigné président de la compagnie. Nil E. Larivière et Théo Nadon de Rouyn, ainsi qu'Euclide et Paul Goulet de Fabre complètent le conseil d'administration.

En janvier 1938, huit cent livres de minerai sont envoyées au "Témiskaming Testing Laboratories" de Cobalt afin d'en connaître la valeur. Les résultats s'avèrent intéressants:

- 50 livres à très haut % d'or: 708,42 onces/tonne  
Valeur: 24 794,70\$
- 150 livres à bon % d'or: 29,73 onces/tonne  
Valeur: 1 040,55\$
- 600 livres à faible % d'or: 0,41 onces/tonne  
Valeur: 14,35\$

Encouragée, la jeune compagnie témiscamiennne s'empresse de pomper l'eau du puits inondé par la "United Gold Exploration Ltd". On continue de ramasser l'or en surface qui est mis en sacs puis expédié à Ottawa. Mais voilà, pour exploiter la mine il faut du capital! "Les Mines d'Or Bellehumeur Limitée" offrent donc en vente des parts à un dollar l'unité. Ces parts sont écoulées à la banque de Lorrainville. Elles sont difficiles à vendre car les Témiscamiens ne sont pas fortunés et plusieurs préfèrent attendre que la mine soit en production et qu'elle prouve sa rentabilité.



La nouvelle compagnie ne parvient pas à écouler suffisamment de parts pour garantir la production. Afin d'accroître le capital, Ambroise Bellehumeur et son gérant Jules Laperrrière montent à Rouyn pour mettre en circulation les parts de la compagnie minière. Avec l'aide des courtiers miniers du secteur, ils recueillent 50 000,00\$ en une semaine.

Les activités minières s'effectuent principalement sur les lots 18 et 19. La compagnie embauche de sept à dix hommes à deux dollars par jour. Sur le site, on a construit deux camps (bunk houses), une boutique de forge, une poudrière, une étable, une cuisine (cookerie, qui servira plus tard d'abri pour le club d'auto-neige). L'office et un dortoir pour douze hommes se situent à l'avant. Au cours de la même année, en 1938, le député Larivière réussit à faire libérer les subsides nécessaires devant servir à construire une route de quelques kilomètres pour relier la mine Bellehumeur au rang 3. Une cinquantaine d'hommes y travaillent.

L'épouse d'Ambroise, Ernestine Martel, n'apprécie guère que son mari se lance en affaires dans le domaine minier. Elle s'inquiète pour sa santé autant physique que mentale parce qu'il a dépassé la soixantaine et qu'il est d'un tempérament nerveux. Elle aurait préféré que son mari continue de gagner sa vie de ses bras, par la trappe et sur ses terres.

Mme Bellehumeur craint que cet argent trop vite gagné occasionne bientôt des problèmes. Elle confie ses craintes au curé Lachapelle et elle prie fort pour que la mine ferme avant qu'il ne soit trop tard. Pour sa part, Ambroise Bellehumeur espère devenir riche avec "sa mine". Plaisantant au sujet des propos alarmistes de sa femme, il lui rétorque qu'elle est "son autre mine d'or".

A peu près tous les fils de la famille Bellehumeur ont travaillé à la mine à un moment ou l'autre de l'histoire de l'entreprise. Aux meilleurs jours, vingt-cinq hommes seront à l'emploi de

la mine sur deux quarts de travail.

Ainsi en 1938, "Les Mines d'Or Bellehumeur Limitée" recommencent les travaux d'exploration et d'excavation, à la recherche du minerai jaune. M. Ross est le géologue attiré par le Département des mines du gouvernement du Québec. La compagnie accorde un contrat de forage à la "Continental Diamond Drilling Co." de Rouyn. John Travers agira comme ingénieur.

Malheureusement, en 1940, les travaux cessent une nouvelle fois par manque de fonds puisque toutes les parts n'ont pas réussi à être vendues. Au cours des années suivantes, la mine est louée à diverses compagnies avec option d'achat: R. A. Couter, Freeport Sulphur Company, Mc Waters Gold Mines. Elles se retirent toutes sans signer le contrat définitif.

## LES DERNIERS SOUBRESAITS DE LA MINE

En 1949, la Stadacona Mines achète enfin la propriété "Les Mines d'Or Bellehumeur Limitée". C'est la fin de l'aventure minière d'Ambroise Bellehumeur. Son beau rêve prend fin mais avec sa mine, il se sera fait une renommée à la grandeur du Témiscamingue.

Le 16 février 1946, un cancer emporte Ernestine Martel, à l'âge de 69 ans. Ambroise Bellehumeur perd ainsi "son autre mine d'or", celle qui fut sa compagne de vie durant presque cinquante ans.

Plus tard, Ambroise se remarie avec Marie-Anne Fournier de Fabre-Station. Et puis, le 11 février 1956, Ambroise Bellehumeur, le pionnier, le défricheur, le trappeur, le prospecteur, l'homme d'affaires de Béarn s'éteint à sa demeure à l'âge de quatre-vingts ans. De nombreux descendants vivent encore au Témiscamingue et nous le rappellent.

La "Stadacona Mines" est donc le propriétaire de la mine de Béarn au début des années 1950. Il ne semble pas que cette compagnie ait opéré l'entreprise. L'ancienne "Mine d'Or Bellehumeur" connaît un nouveau regain d'énergie en 1958 lorsque la "Montclair Mining Corporation" s'en porte acquéreur.

Trois hommes fondent cette nouvelle compagnie: Lucien Renaud, son frère et leur beau-frère. Ce groupe a l'intention arrêtée d'exploiter la mine à fond. La "Montclair" construit un atelier d'usinage de quarante pieds de longueur sur le site. Cet atelier doit servir au concassage de la pierre et à la séparation du minerai.

L'expérience prometteuse de la Montclair se termine par une faillite avant la fin de la première année d'opération. Les frères

Renaud ont témoigné d'une grande volonté de faire fructifier la mine mais ils ne disposaient pas d'un capital suffisant pour supporter une si lourde entreprise.

En 1974, un nouveau groupe effectue quelques fouilles dans l'espoir de relancer l'affaire. Les recherches n'aboutissent pas.

Ainsi prend fin cet autre beau rêve, caressé d'abord par Ambroise Bellehumeur, d'opérer une mine d'or prospère à Béarn. Durant une soixantaine d'années, plusieurs individus ou compagnies ont cherché à faire fortune avec ce "filon". On a bien réussi à sortir de l'or en surface mais tous les espoirs ont été déçus. Le rêve minier de Béarn s'est finalement dissipé en fumée... à moins que le sous-sol de la paroisse n'ait pas encore livré tous ses secrets!!!

Quelques gamins du village: Henri Saint-Onge, Laurent Douaire, Claude Gaudet, François Saint-Onge, Marcel Bestumneur, Rock Gaudet, Paul Carpentier, Paul Léger et Jacques Saint-Onge.

Collection: Jeannine Gaudet-Brault.



*“Vous êtes  
bienvenus, on vous  
invite comme des  
parents, des amis!”*  
Jeanine Gaudet-Brault

*“Le passe-temps  
le plus populaire  
qu’il y a eu à  
Béarn, c’était le  
sport bien  
entendu. Tout le  
monde faisait du  
sport... J’ai fait du  
sport à en manger,  
en été comme en  
hiver”.*  
Roger Brisson

# UN VILLAGE PAS COMME LES AUTRES

## UN VILLAGE PAS COMME LES AUTRES

Béarn possède une mentalité qui lui est propre et on dit parfois que les gens de cette paroisse se ressemblent. C'est bien possible à cause des nombreux liens de parenté qui unissent les familles. En fait, les Béarnais forment un tissu social uniforme et ils se soutiennent mutuellement comme les mailles d'un même tricot.

En outre, ils sont fiers et ils savent faire preuve d'une grande solidarité quand de grandes occasions se présentent. Serait-ce la même origine des pionniers, ou bien l'incroyable parenté des familles, ou encore l'influence cinquantenaire du curé Lachapelle qui ont contribué à façonner cette solidarité?

Certains événements ont connu un impact plus grand à Béarn qu'ailleurs au Témiscamingue. C'est le cas pour la prohibition mais aussi du mouvement lacordaire qui en a résulté. Durant une longue période, le Cercle Lacordaire a servi de moteur

pour l'organisation sociale de la paroisse. Il y a eu aussi d'autres grands moments comme la tenue de trois Saint-Jean-Baptiste, les plus belles du comté, dit-on! Quoiqu'il en soit, il faut admettre qu'il existe un bon fond de patriotisme à Béarn.

Et puis les Béarnais aiment bien s'amuser et rire. Même s'ils ne disposent pas des équipements sportifs des grands centres, pour des sports bien définis, ils forment des équipes puissantes, véritables bêtes noires pour les autres clubs lors des tournois. Joueurs et spectateurs manifestent une grande "partisanerie", souvent de l'arrogance, mais c'est sans malice...

Il y aurait beaucoup à dire sur la vie sociale de Béarn mais nous terminerons cette partie en rappelant qu'un groupe a connu ses heures de gloire au Témiscamingue: l'orchestre "Les Nobles".

*On peut bien s'amuser malgré la prohibition. De gauche à droite: un inconnu, Jérémie Gaudet, David Gaudet et Arthur Robichaud.*

Collection: Aline Carpentier.



## LA PROHIBITION

Durant des dizaines d'années, le Témiscamingue vit sous un régime d'abstinence des boissons alcoolisées. C'est le 13 juin 1917 que le Conseil de comté de Témiscamingue adopte le règlement 21: la loi de la tempérance, interdisant la vente des liqueurs enivrantes et l'émission de permis à cet effet. En conséquence, cette loi s'applique à toutes les municipalités du Témiscamingue, y compris Saint-Placide de Béarn. C'est la prohibition.

Bien sûr, cette loi n'empêche pas la consommation d'alcool. Toutefois, en interdisant la vente et l'émission des permis, elle vise à limiter considérablement la consommation puisqu'il n'y aura plus d'endroits légaux pour se procurer des boissons alcoolisées. On espère ainsi établir "le régime sec". Cette loi reste en

vigueur très longtemps et il reviendra à chacune des municipalités de l'abolir le temps venu. Comme toujours quand une loi se veut trop coercitive, plusieurs personnes trouvent le moyen de la contourner. Les gens apprennent à faire leur propre boisson avec du son et de la levure, grâce à des alambics que l'on cache au fond des caves ou des garages. Ces alambics distillent de l'alcool pur souvent très fort. Les gens se font aussi du vin et de la bière. Des Béarnais vont également faire "leurs provisions" en Ontario ou s'en font livrer par le train.

Dans tous les villages, des résidents se font contrebandiers et ils organisent des réseaux clandestins. Ces "bootleggers" approuvent illégalement leurs concitoyens en quête d'alcool et ils font ainsi de l'argent vite fait. À Béarn comme ailleurs, les habitants peuvent se procurer de la boisson enivrante en cachette. Tout le monde sait où l'acheter. Des perquisitions sont effectuées régulièrement chez les "bootleggers" mais les contrebandiers parviennent presque toujours à faire disparaître toutes les traces de leur "commerce" à l'arrivée des inspecteurs. En conséquence, malgré la prohibition, l'alcool coule facilement à Béarn pour trente autres années.

Le curé Lachapelle condamne ouvertement l'enivrement et l'ivrognerie. En chaire, plusieurs de ses sermons portent sur les méfaits de l'alcool mais ses prêches ne lui apportent pas les résultats souhaités. Il constate que la consommation d'alcool se poursuit et il voit donc d'un mauvais oeil ses paroissiens s'enivrer malgré la prohibition. Plusieurs familles sont dénuées à cause de ce problème car on ne boit pas, on se saoule. Pourtant le curé Lachapelle ne sait rien de la contrebande puisque la distillation et la vente illégale se pratiquaient de nuit. Le curé Lachapelle considère aussi la danse comme un péché. Au cours de quatre décennies, il l'interdit carrément. S'il apprend que des paroissiens se sont permis de danser lors d'une soirée, il fait toute une sortie verbale en chaire le dimanche suivant. Le curé Lachapelle veille ainsi sur la moralité de ses fidèles!!!

## LES CERCLES LACORDAIRE ET SAINTE-JEANNE-D'ARC

Un beau jour de 1946, deux hommes ivres se présentent au presbytère. Ils avouent au curé Lachapelle vouloir partir un Cercle Lacordaire à Béarn. Ce mouvement antialcoolique fut fondé aux États-Unis en 1911 et il a vu le jour en région en 1946, à Saint-Agnès de Bellecombe. Connaissant bien les deux hommes et habitués aux promesses sans lendemain, le curé Lachapelle se montre plutôt incrédule.

En dépit de cela, les deux hommes sont déterminés. Avec l'aide d'un M. Morrissette du groupe de Bellecombe, ils structurent les Cercles Lacordaire et Sainte-Jeanne-d'Arc de Béarn. Le 29 décembre 1946, le groupe tient une première réunion d'information sur le mouvement Lacordaire, à l'intérieur de la vieille église. À la fin de cette assemblée mémorable, au-delà de quatre-vingts personnes signent leur carte d'adhésion. Le mouvement est ouvert aux alcooliques, aux buveurs et à tous les individus qui ne boivent pas. Ces personnes doivent s'abstenir en tout temps de consommer des boissons alcoolisées. C'est la règle d'or. Les Lacordaires qui regroupent les hommes, et les Jeanne-d'Arc les femmes, ont comme devises: "Dieu, premier servi".

Le mouvement organise la première initiation le 15 mai 1947, jour de l'Ascension. Quatre-vingt-treize membres sont initiés ce jour là lors de cérémonies spectaculaires. En avant-midi, le curé Lachapelle célèbre la messe et donne la communion aux aspirants. En après-midi, les quatre-vingt-treize membres font leur "promesse solennelle": ne plus toucher à une goutte d'alcool, ne pas en avoir à la maison, ne pas en acheter, ne pas en offrir, ne pas en transporter. Sous la grande bannière du mouvement, on remet à chacun le bouton bleu symbolique qui souligne leur appartenance au Cercle Lacordaire ou Sainte-Jeanne-d'Arc. Le groupe de Béarn est le deuxième fondé dans le

*Les fondateurs du mouvement Lacordaire à Béarn: Albert Boucher, premier président; Jules Brisson, vice-président; un inconnu; M. Aldéric Morrissette du cercle de Bellecombe.*

Collection: Francine Bellehumeur.



Une réunion des Lacordaires dans les  
années 1950. Au centre: le premier  
président: Albert Boucher.

Collection: Rose Boucher.



diocèse de Timmins et la localité devient ainsi le berceau du mouvement au Témiscamingue.

En soirée, le groupe assiste à une grosse veillée récréative dans la salle paroissiale, sans alcool bien sûr. Lors des élections au conseil d'administration, l'assistance désigne M. Albert Boucher président, M. Jules Brisson vice-président, M. Emery Caudet secrétaire, M. Napoléon Audet, trésorier. Mme Léo Brault présidente, Mme Augustin Carpentier vice-présidente, Claire Carpentier secrétaire, Mme Napoléon Audet trésorière, forment le conseil des Jeanne-d'Arc.

Les Cercles Lacordaire et Jeanne-d'Arc vont prendre une place énorme dans la vie sociale de Saint-Placide de Béarn jusqu'en 1970. Dès sa fondation, le mouvement Lacordaire devient un des organismes les plus importants dans la municipalité à cause du nombre imposant de ses membres: 225 au moins en 1959. Ceux qui manquent aux promesses signent une nouvelle carte et recommencent une nouvelle période d'abstinence.

Deux ou trois soirs par semaine, les membres se rencontrent dans les veillées sociales du Cercle Lacordaire. Il y a des discours de motivation, des témoignages sur les méfaits de la boisson, d'autres sur le succès des ménages suite à la tempérance, des bons mots d'encouragement. Quelques enfants récitent des déclamations. On joue aux cartes, on chante et on fait de la musique. Entre autres, l'assistance prend plaisir à écouter les chansons de Placide Lessard accompagnée au piano par Hélène Gaudet. Ces soirées, qui se tiennent dans la salle paroissiale, dans la salle de l'école, dans le sous-sol de l'église et ailleurs, se terminent vers 23 heures. À l'occasion, on organise des fêtes plus grosses où les cercles des paroisses voisines sont invités. Binsgo, pêche à la ligne, roue de fortune, petits chevaux trotteurs, lancement de petits sacs de sable divertissent tout le monde.

Pendant vingt ans, les soirées Lacordaire occupent une grande place dans la vie sociale de la paroisse. Presque tout le monde y

participe, c'est le meilleur rendez-vous de la paroisse puisqu'il existe peu d'autres rencontres sociales sauf les parties de balle l'été. Plusieurs parents encouragent leurs enfants à adhérer au mouvement. Ainsi, les adolescents ont un endroit pour se rencontrer et se divertir... sous la surveillance des parents. À la fin de la soirée, les non-membres sont invités à adhérer au mouvement mais ils restent libres de le faire.

En 1957, le Cercles Lacordaires et Saint-Jeanne-d'Arc célèbrent leur 10e anniversaire. Pour la circonstance, une grande fête est organisée avec Marcel Raymond comme maître de cérémonie. Soixante-huit membres reçoivent une décoration pour leurs dix années d'abstinence. Au 15e anniversaire, en 1962, des certificats de mérite sont remis à quarante-trois membres qui comptent quinze ans d'abstinence totale et à cinquante-quatre autres qui sont sobres depuis au moins dix ans. Cette année-là, M. Arcade Plante est le président diocésain de tous les cercles.

En 1967, on souligne le 20e anniversaire de fondation sous la présidence de M. Léonel Perreault. Pendant vingt années, les Cercle Lacordaire et Sainte-Jeanne-d'Arc ont été au cœur de la vie sociale de Béarn. Le mouvement est si fort que personne ne peut croire qu'un jour il tombera. En 1972, on célèbre le 25e anniversaire.

Pourtant, le début des années 1970 marque le déclin du Cercle Lacordaire qui avait été une institution à Béarn.

Aussi surprenant que cela puisse paraître, c'est la force même du mouvement Lacordaire qui va précipiter sa perte. Entre 1948 et 1970, le mouvement est si puissant que ceux qui ne sont pas membres se retrouvent minoritaires. Devant ce fanatisme, pour ne pas être pointés du doigt, certains citoyens deviennent membres même s'ils continuent de consommer de l'alcool. Dans les familles, on se querelle sur le sujet. Le mouvement éclate.

*Le dixième anniversaire du Cercle  
Lacordaire de Béarn, en 1957.*

Collection: Céline Lepage.



## LA FIN DE LA PROHIBITION PAR RÉFÉRENDUMS

La prohibition s'est maintenue aussi longtemps à Béarn que le mouvement Lacordaire. Dans les autres localités témiscamiennes, les conseils municipaux avaient peu à peu aboli cette loi. En 1970, la prohibition est toujours en vigueur à Béarn. Il est donc interdit aux commerces de vendre des boissons alcoolisées et aucun hôtel n'opère dans les limites de la municipalité.

En 1969, une trentaine de propriétaires trouvent que la chose a assez duré. Ils présentent une requête au conseil municipal pour faire lever la prohibition. Le conseil endosse la demande et adopte le règlement 108 abolissant la prohibition. Cette décision soulève un tollé général de protestations.

Face à cette vive opposition, le conseil municipal invite les citoyens à se prononcer par vote sur le maintien ou l'abolition de la prohibition. Le référendum se déroule le 29 avril 1969. La population bat à plate couture la décision du conseil. En conséquence, la prohibition est maintenue. Malgré cette défaite cui-

sante, les abolitionnistes reviennent à la charge en 1970. Un nouveau référendum leur permet cette fois de l'emporter par à peine soixante voix de majorité. Par le règlement 114, le conseil municipal révoque le règlement de prohibition en vigueur à Béarn. La vente d'alcool est désormais permise. Toutefois, les permis doivent être obtenus à la Régie des Alcools. Ils se limitent aux épiceries, pour les banquets et, occasionnellement, pour les danses et les soirées paroissiales.

Un troisième référendum est appelé le 5 mai 1973 pour faire tomber les restrictions sur l'émission des permis de boisson. C'est gagné. À partir de cette date, des hôtels licenciés, des brasseries et des tavernes peuvent dorénavant opérer légalement à Béarn.

Le curé Lachapelle avait été le gardien de la tempérance. En chaire, il répétait souvent que jamais un hôtel ne survivrait à Béarn. Les Béarnais ont attendu après sa mort pour mettre à l'épreuve sa prophétie. Un bar et une brasserie sont ouverts au public en 1987.

## À PROPOS DES SAINT-JEAN-BAPTISTE

Les Béarnais sont fiers de leurs origines, c'est bien connu. Plus que tous les autres villages du Témiscamingue, Béarn a toujours démontré un fort sentiment nationaliste et patriotique. On y ressent le respect des pionniers et un attachement exemplaire pour le village et la paroisse.

Mais les Béarnais n'entendent pas pour autant vivre repliés sur eux-mêmes. Ils affirment bien haut leur appartenance à la communauté témiscamiennne, à la nation québécoise et au peuple canadien-français. Béarn, c'est un bastion de la Société Nationale des Québécois et la Société d'Histoire du Témiscamingue y compte un nombre important de membres. Depuis plusieurs années, M. Gaston Carpentier occupe le poste de maire de la municipalité... mais aussi celui de préfet de comté de Témiscamingue. Ce n'est pas une coïncidence!

On prétend que Béarn a toujours organisé les plus belles fêtes de la Saint-Jean du Témiscamingue. Or, derrière toute rumeur se cache un fond de vérité et il faut croire que l'accent a été mis sur la qualité plutôt que sur la quantité puisque seulement trois fêtes nationales à caractère régional ont été célébrées à Béarn au cours du présent siècle.

Au Témiscamingue, la première Saint-Jean-Baptiste a eu lieu au Vieux-Fort en 1886. Pour sa part, la localité de Béarn a été l'hôte de ce grand rassemblement, pour la première fois, le dimanche 28 juin 1908. Le choix de la date pour la tenue de cette fête surprend au premier abord si l'on ne sait pas que les Béarnais étaient trop occupés avec les travaux des champs les jours précédents et le 24 juin particulièrement. On veut bien s'amuser mais le travail passe avant tout.

Le mérite de cette première Saint-Jean-Baptiste dans la

*M. Joseph Larivière, organisateur de la première Saint-Jean-Baptiste de Béarn en 1908, en compagnie de son épouse, l'une des premières institutrices de la paroisse.*

Collection: Émery Gaudet.



paroisse revient en partie au père Pelletier, le missionnaire desservant de l'époque. Dès le printemps, celui-ci suggère aux habitants de Béarn de damer le pion aux autres paroisses en organisant chez eux la grande fête patriotique et il en confie la responsabilité à M. Joseph Larivière. Le défi est grand puisque, à l'époque, peu d'habitants ne résident au village et que les déplacements prennent beaucoup de temps pour sortir des rangs. Qu'à cela ne tienne! La Saint-Jean-Baptiste aura bel et bien lieu avec le support d'un tout petit noyau de bénévoles.

La Saint-Jean de 1908 est passée à l'histoire comme une belle et grande fête des colons et les gens des paroisses environnantes se sont déplacés en grand nombre. Comme le voulait la tradition, les festivités ont débuté par une messe solennelle suivie d'un "banquet" préparé par M. et Mme Léon Gaudet. Pour la circonstance, la Société Saint-Jean-Baptiste & Colonisation de Saint-Placide a voulu témoigner sa reconnaissance au citoyen s'étant le plus dévoué pour le développement de la paroisse. Lactance Bellehumeur, Jean-Louis Gaudet, Léon Gaudet, Louis Savard et Arsène Brisson ont été mis en nomination mais Lactance Bellehumeur a reçu cet honneur à cause de son ancienneté et de son implication.

L'après-midi s'est déroulé sous le signe de la réjouissance grâce aux nombreux amusements, aux kiosques, aux concours de souque à la corde et à la procession des chars allégoriques dans laquelle figurait Ovide Arpin en petit Saint-Jean-Baptiste. Plusieurs cadeaux furent tirés au sort parmi l'assistance. Même la fanfare de Ville-Marie, sous la direction de M. Bruneau, est venue rehausser la fête et elle a offert tout un concert.

En soirée, quelques paroissiens regroupés dans le "Cercle Dramatique" ont présenté une séance dans laquelle ils ont joué "L'Expiation" et une comédie: "L'auberge no 3", pour la modique somme de cinq sous par personne. Léon, David, Odilon, Donat, Joseph, Côme et Alphonse Gaudet ainsi que Joseph Brisson et Joseph Héroux se sont partagé les rôles d'acteurs. La

fête s'est terminée par un magnifique feu d'artifice précédé des discours nationalistes d'usage.

Pour les années qui suivent, la Saint-Jean-Baptiste est célébrée occasionnellement au Témiscamingue et il faut attendre l'année 1946 avant que cette fête ne devienne annuelle. Comme elle exige beaucoup d'organisation pour un petit village, on a vite pris l'habitude de déplacer le lieu de la célébration à chaque année, ce qui permet à la paroisse hôtesse de se reposer ensuite pour une dizaine d'années.

La Société Saint-Jean-Baptiste de Saint-Placide a vu le jour pour la fête de 1908 mais le mouvement n'a pas connu de suite. En 1947, quelques personnes tentent de faire renaître l'organisme et, le 18 mai, on tient une journée de fondation regroupant cinquante-quatre membres intéressés. En réalité, c'est le Comité d'organisation sociale de Béarn qui organise la rencontre. Jusque-là, cet organisme s'est occupé de l'organisation des loisirs pour les jeunes de la paroisse, dont un club de balle faisant partie de la ligne régionale. Ainsi, en 1947, le mouvement accepte de changer son nom pour celui de Société Saint-Jean-Baptiste de Béarn mais il compte bien poursuivre ses objectifs d'organisation des loisirs en plus de ceux proposés par le nouvel organisme. Athur Dubé est nommé président, Lucien Gaudet vice-président, Jules Gaudet secrétaire, Léo Brault, Augustin Carpentier, Rosario Pétrin, Albert Brisson, Louis A. Savard et Jules Bellehumeur directeurs.

Dès sa fondation, en peu de temps, la Société Saint-Jean-Baptiste de Béarn regroupe au-delà de deux cents membres. En 1949, l'organisme propose de célébrer la Saint-Jean dans la paroisse mais le projet avorte avant sa réalisation. À sa réunion du 7 décembre 1958, la Société Saint-Jean-Baptiste de Béarn revient à la charge et elle compte bien cette fois organiser la fête nationale de 1959, d'autant plus qu'elle coïnciderait avec la cérémonie du cinquantenaire sacerdotal du curé Lachapelle.

On estime à près de sept mille personnes la foule qui a assisté à la parade de la Saint-Jean de 1959, à laquelle participaient la plupart des localités témiscamiennes et des organismes comme les Chevaliers de Colomb, les Filles d'Isabelle, les Cercles Lacor-daire et Sainte-Jeanne-d'Arc, les membres de l'UCC (Union catholique des cultivateurs) et de l'UCFR (Union catholique des femmes rurales), de même que la Ligue du Sacré-Coeur et la Société Saint-Jean-Baptiste.

Parmi les chars allégoriques, celui de Béarn représentant la famille pionnière des Bellehumeur a particulièrement attiré l'attention, de même que la parade des brouettes miniatures. Jude Bellehumeur (6 ans), fils de M. et Mme Donat Bellehumeur de Béarn, a figuré dans le rôle du petit Saint-Jean-Baptiste, entouré des filles d'honneur Elizabeth Beauregard, Carmen Forget, Solange Pichette et Jeannine Couturier.

Comme à chaque fois qu'une Saint-Jean se tient dans la paroisse, on veut faire les choses en grand. En plus des kiosques traditionnels, des expositions sont présentées devant plusieurs maisons du village et beaucoup de photographies sont exposées. En après-midi, les inévitables discours patriotiques sont prononcés par Albert Boucher, président local de la Société Saint-Jean-Baptiste; Léonel Perreault, maire de Béarn; André Larouche, député provincial du Témiscamingue, et beaucoup d'autres. Le maître de cérémonie de la journée, Gilles Gaudet, a lu le message de félicitations du premier ministre du Canada, représenté par Jean-Marie Laperrière.

Vers 15 h 00, le Cercle des Jeunes de Témiscaming a affronté un club d'étoiles de Ville-Marie dans un partie de balle-molle, remportée par l'équipe de Témiscaming au compte de 13 à 9. Par la suite, quelques acteurs ont présenté du théâtre au public mais, malheureusement, un gros orage est venu mouiller tous les comédiens et ils ont dû aller se faire sécher au restaurant d'Elizabeth Gaudet avant de poursuivre leur pièce.

*La parade des brouettes lors de la Saint-Jean-Baptiste de 1959.*

Collection: Jeannine Gaudet-Brault.



*Le char allégorique du petit Saint-Jean-Baptiste devant "l'école jaune", lors de la parade de 1959.*

Collection: Jeannine Gaudet-Brault.



*Lucette Gaudet à Julien A. dans le rôle de Jeanne d'Arc lors d'une séance en 1948.*

Collection: Marie-Paule Gaudet.



*On fait du théâtre! Clément Arpin et  
Marie-Paule Gaudet.*

Collection: Marie-Paule Gaudet.



La grande attraction de la fête devait être le folkloriste Jacques Labrecque qui devait donner deux concerts au cours de la journée. Toutefois, le célèbre chansonnier n'a pas connu le succès espéré, parlez-en à Jeannine Gaudet-Brault! Enfin, la journée s'est terminée par des danses en plein air et par un beau feu d'artifice.

Aujourd'hui, la Société Saint-Jean-Baptiste, qui a changé son nom pour celui de Société nationale des Québécois, est toujours très active à Béarn, plus qu'ailleurs au Témiscamingue. Le président régional est nul autre que Luc Brunet-Beaudry, un citoyen de la paroisse.

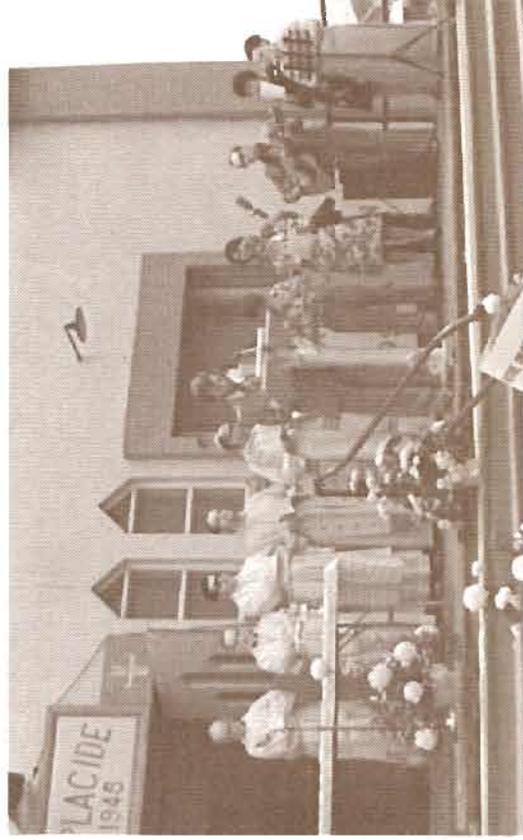
*Procession religieuse lors du  
cinquantenaire sacerdotal du curé  
Lachapelle ou de la Saint-Jean-Baptiste  
en 1959.*

Collection: Jeannine Gaudet-Brault.



Célébration religieuse de la Saint-Jean de 1976. Jean-Luc Gaudet au micro, devant Mgr Hamelin.

Collection: Jacinthe Gaudet.



## EN 1976, UNE SAINT-JEAN PAS COMME LES AUTRES

Depuis quarante ans, la Saint-Jean-Baptiste est devenue une occasion importante de rencontre pour les gens du Témiscamingue. Cependant, avec le temps, la fête a perdu de sa saveur et elle est devenue une grosse foire commerciale avec des kiosques.

Heureusement, on n'allait pas en rester là. Encore une fois, en 1976, les gens de Béarn ont voulu présenter la Saint-Jean, mais ils ont cherché à en faire une fête populaire et gratuite, à inviter les gens chez eux, simplement, comme des parents ou des amis. Au début, il y a eu de la résistance au projet et même le curé prétendait que c'était une grande utopie.



Un étalage d'un exposant lors de la Saint-Jean de 1976.

Collection: Jacinthe Gaudet.

À force d'en parler, les organisateurs de la "nouvelle" Saint-Jean ont réussi à embarquer le monde du village qui ont presque tous participé à la préparation de cette grande fête. Certains ont offert leur maison; d'autres ont laissé leur galerie aux artisans à des fins d'exposition; quelques-uns ont fait de la limonade et l'ont servie gratuitement; les hommes ont monté un bar en corvée où l'on pouvait asseoir deux mille personnes; les scouts et les 4H ont préparé un immense feu de camp. Les visiteurs ont eu le privilège de circuler dans les rues en prenant le temps de s'arrêter aux expositions de bijoux, de tricois, de cuirs, de céramiques, de taxidermie, de peintures, de travaux sur bois. Personne n'était là pour vendre, seulement pour montrer son. Le sous-sol de l'église regorgeait de photos anciennes et les garages présentaient des photos d'amateurs et des dessins d'enfants.

Côté spectacles, on a cherché à rejoindre tout le monde: chorales, théâtre de marionnettes, majorettes, orchestres pop dont "Prélude", pièce de théâtre (UTJ). Les jeunes disposaient de leur coin disco et l'Age d'Or bénéficiait d'un bout de rue

pour danser au son des violoneux.

Quarante artisans et autant d'artistes ont répondu à l'invitation. La Saint-Jean-Baptiste de 1976 s'est déroulée durant trois belles journées de fête sans accrochage avec au moins dix mille visiteurs déambulant dans les rues du village. Qui d'autres que Jeannine Gaudet-Brault, une des responsables de l'événement, est en mesure de décrire l'atmosphère de la fête. Son témoignage a été publié dans le livre: "Lâchés lousSES, les fêtes populaires au Québec, en Acadie et en Louisiane".

"Je suis allée en chaire un dimanche, j'ai pris le micro et je leur ai dit ce que je pensais de la Saint-Jean: on reçoit ou on reçoit pas! Qu'est-ce qui est le plus important pour vous autres, les gens de Béarn, quand vous voulez fêter quelqu'un? Est-ce que c'est de lui arracher de l'argent, ou bien qu'il conserve de la fièle le souvenir des gens qui l'ont bien reçu? Moi je calcule qu'en tant que Québécois, il doit bien y avoir une journée dans l'année où on serait capables de fêter ensemble sans qu'on soit obligés de payer. Je pense qu'on ne possède plus cette qualité qu'on avait autrefois de vraiment fêter. On devient étranger quand on paie. Il faut dire aux gens du Témis dans notre publicité: Vous êtes bienvenus, on vous invite comme des parents, des amis!"

"On a décidé qu'on laisserait tomber la parade. On a demandé aux paroisses d'utiliser les 3 000\$ qu'elles avaient l'habitude de mettre sur un char allégorique, pour nous envoyer des artistes de par chez eux. On a fermé la grande rue du village, d'un bout à l'autre, et sur chaque Perron des maisons on a fait nos kiosques; comme ça on éliminait le prix de construction. On a demandé aux gens de prendre soin des artisans qui étaient sur leur galerie: de fournir l'électricité le soir, leur permettre d'entrer leurs pièces d'exposition à l'intérieur pour la nuit, s'en occuper comme des invités. Toutes les maisons étaient ouvertes à tout le monde."



On tricote sur la galerie de Jeannine Gaudet-Brault, lors de la Saint-Jean de 1976.  
Collection: Jacinthe Gaudet.



On a pensé à tout, même du théâtre pour les enfants lors de la Saint-Jean de 1976.

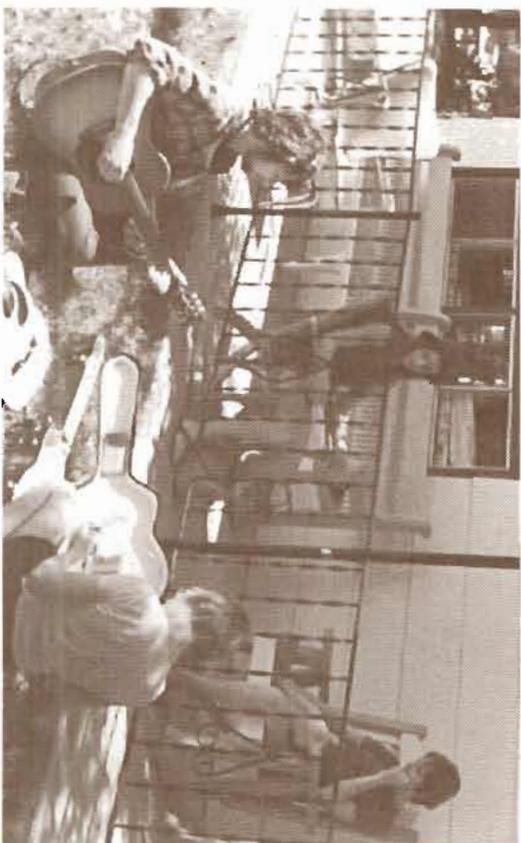
"Je te dirais que cette Saint-Jean-là, ç'a été une des belles expériences de ma vie. Le village était plein. Les gens du village n'ont pas pris conscience de l'étendue de la fête avant le 24 juin, même si on était cinq cents des mille deux cents habitants du village à y travailler. On a été surpris le premier matin avec quatre mille personnes dans le village! On les voyait arriver avec des gros paniers de pique-nique, la bouteille de vin et la bouteille de Coke sous le bras. Avec tous leurs enfants, parce que ça ne coûtait rien pour entrer, ils s'installaient, mangeaient, amenaient les plus jeunes à la garderie et faisaient le tour."

"Même les motards qui avaient la réputation de faire du trouble à toutes les Saint-Jean, on a décidé de les inviter. Ils n'en revenaient pas! Ils nous ont dit: "On aimerait faire une parade avec nos bicycles. On vous demande juste une chose, c'est qu'il n'y ait pas de policiers!". Nous autres, on a dit: "On vous demande trois choses: pas de violés, pas de vols et pas de vandalisme. Ça nous fait rien si vous êtes bourrés de drogue de la tête aux pieds, mais on veut pas que vous fassiez de marché avec les jeunes." On a misé sur leur confiance et ils ont respecté leur parole. On est allé rencontrer la police et on leur a dit qu'on voulait pas les voir là. Ils nous ont répondu qu'ils n'y seraient pas. Ce qu'on ne savait pas, c'est qu'il y avait un rallye-moto à Val d'Or cette même fin de semaine: quatre cents motards venus de partout! Ils se sont tous présentés à Béaru!!! Ils ont été parfaits. C'était assez beau quand ils sont arrivés, tous en rang, les motos ben frottées, avec une discipline incroyable! Il n'y a pas eu un petit accrochage et, en plus, ils se sont vraiment bien amusés! Les motards ont été acceptés comme ils étaient. Mais ce qu'on a découvert après, c'est que le village était bondé de policiers déguisés en motards ou en civil!!! Personne le savait. Une chance qu'on l'a pas su, parce qu'on aurait eu des raisons d'être vraiment inquiets!"

"On a aussi invité les Indiens, c'était la première fois que ça se faisait aux fêtes de la Saint-Jean dans le Témis. Ils étaient les

*La musique aussi est de la partie lors de la Saint-Jean de 1976.*

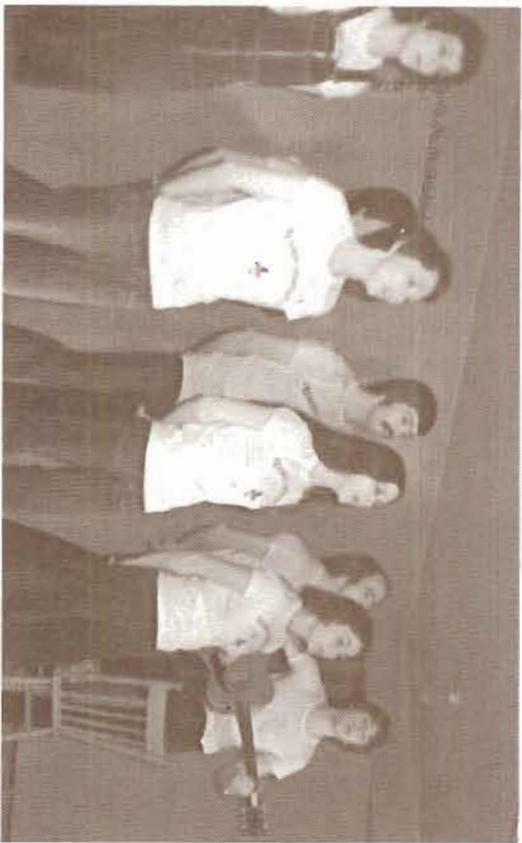
Collection: Jacinthe Gaudet.



*seuls à avoir le droit de vendre leur bannick qu'ils cuisaient sur un feu dehors. Sur une galerie, on nous montrait comment on fabrique les bardeaux et les fonds de paniers; sur une autre, c'était le métier à tisser, le rouet, la ceinture fléchée. Là-bas, c'était des cordes à linge remplies de couvertures tissées, brodées, des courtpointes de toutes les couleurs."*

*"Tout était gratuit, à tel point que les gens se demandaient à quelle place ils se feraient prendre! Ils étaient pas habitués à être reçus comme ça. Le seul endroit où on avait à payer, c'était le bar, alors les gens y allaient! Il y a eu assez de monde qu'on a fait 40 000\$ avec le bar! C'est quasiment pas croyable. À partir de notre expérience de la Saint-Jean-Baptiste à Béarn, je me dis: pourquoi on pourrait pas au Québec faire des fêtes pour le fun d'être ensemble?"*

Jeanne Gaudel-Brault dans *Lâchés lousSES, les fêtes populaires au Québec, en Acadie et en Louisiane*, p. 96-97.



*"Toiturez-vous", la pièce de théâtre jouée par l'UTJ à l'occasion de la Saint-Jean de 1976.*

Collection: Jacinthe Gaudet.

Wilfrid Lalonde et Joseph Caudet, avec  
des violons accrochés au mur, à l'arrière.

Collection: Marguerite Roy.



## DU MONDE BIEN SPORTIF

Comme pour la plupart des villages du Témiscamingue, les divertissements organisés au début de la colonie étaient plutôt rares. Entre 1900 et 1910, la danse et les veillées constituaient les seuls amusements de l'époque. Le dimanche, les habitants se regroupaient dans les maisons privées et ils dansaient des sets carrés, emportés par la musique des violons et des musiques à bouche.

Durant l'hiver, on allait veiller en "sleigh" et ces voitures sur skis transportaient souvent jusqu'à vingt personnes. On s'amusaient ferme mais les soirées prenaient fin avant minuit. L'arrivé du curé Lachapelle vient bouleverser cette tradition puisqu'il voyait dans la danse une atteinte à la moralité chrétienne. Il l'interdisait ouvertement et il ne se gênait pas pour sermonner en chaire les contrevenants. Pour cette raison, les Béarnais ont cessé peu à peu d'aller danser et ceux qui osaient outrepasser à la directive le faisaient en cachette.

En conséquence, les gens de la paroisse cherchèrent d'autres moyens de se divertir et le sport était un de ceux-là. Quelques-uns commencèrent à exercer le ski et ils fabriquèrent eux-mêmes leur matériel. Toutefois, la balle demeure l'activité sportive la plus populaire de l'histoire de Béarn.

Au début, ce sport se pratiquait occasionnellement et sans organisation réelle. Vers 1935, le baseball prend de l'expansion et une quinzaine de fervents amateurs se divisent en deux équipes, se disputant des parties amicales. L'emballage des joueurs les entraîne bientôt à vouloir se frotter aux équipes des autres paroisses. Désormais, l'esprit de compétition prend le dessus sur les joutes amicales et les Béarnais vont affronter les clubs de Saint-Eugène de Guigues, de Laverlochère, de Lorrainville et de Fabre.



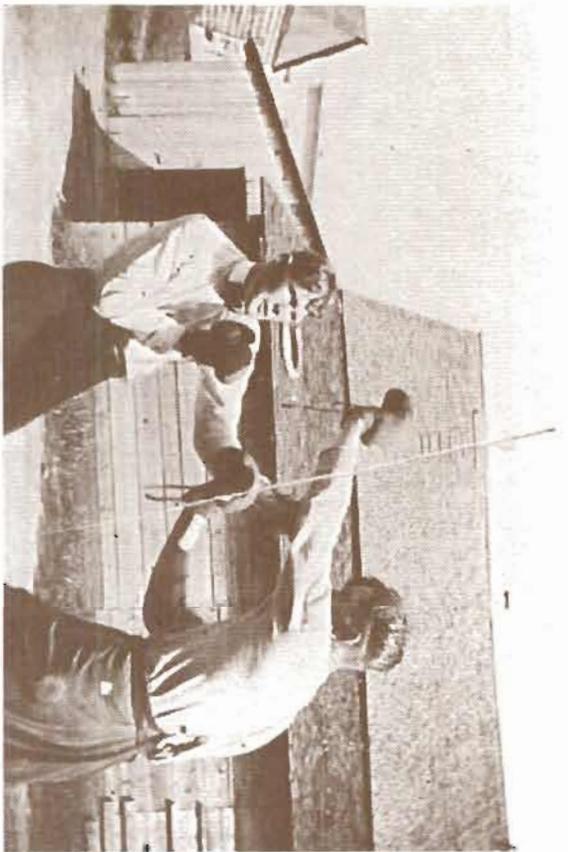
Une partie de la famille de Jules Caudet,  
sur skis, en face de la maison de Rémi  
Bellehumeur. De gauche à droite: Rock,  
Hélène, Réjean devant Hélène, Marie-

Paulle, René, Laurent, Huguelte, Robert,  
Gabriël, Lucette.

Collection: Marie-Paule Gaudet.

*Match de boxe entre Ido Brault et Raoul Brault.*

Collection: Émery Gaudet.



*Jean-Marie Laperrrière et Alfred Brisson, à la chasse à l'original, à chacun sa façon de "catter".*

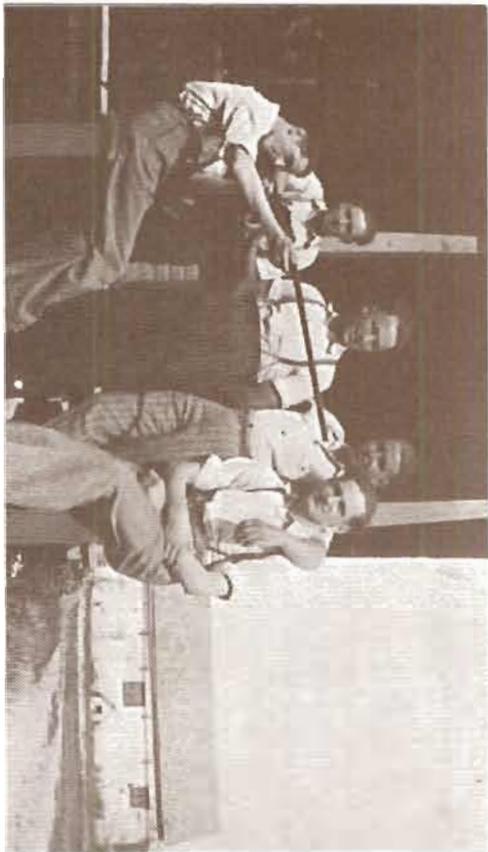
Collection: Alfred Brisson.



*La chasse est un sport populaire à Béarn.*

*De gauche à droite: Jean-Marie Laperrrière, Pacifique Gaudet, Georges Bellehumeur, Camille Gaudet, Réal Laperrrière.*

Collection: Léonile Chaumont.



Un des célèbres clubs de baseball de Béarn.  
 A l'avant, de gauche à droite: Georges  
 Bellehumeur, Sylva Léger, Jean-Marie  
 Laperrière, Alphonse Bellehumeur, Réal  
 Laperrière, Lionel Gaudet.

Collection: Jean-Marie Laperrière.



En 1939, le baseball est à la mode et la paroisse compte une équipe junior et un club senior. Dans le club junior, Alphonse Bellehumeur occupe le poste de receveur; Réal Laperrière celui de lanceur; Léo Gaudet, le premier but; Jean-Claude Mathieu, le deuxième but; Georges Bellehumeur, le troisième but; Maurice Lefebvre, l'arrêt-court; Yves Bélisle, le champ droit; Florian Carpentier, le champ centre; Sylva Léger, le champ gauche; Florent Gaudet agit en qualité d'arbitre. À l'époque, les joueurs doivent défrayer eux-mêmes leur équipement. Pour amasser des fonds, à la fin des rencontres ils circulent dans le public avec "le chapeau" mais ces collectes ne recueillent jamais des fortunes.

Après une période de relâchement, la fièvre de la balle reprend de plus belle. Dans le but de mieux structurer les loisirs de la paroisse, des partisans fondent le Comité d'organisation sociale de Béarn en mai 1946. Comme ce groupe se transforme peu après en Société Saint-Jean-Baptiste, un véritable comité sportif voit le jour en 1952. Le premier conseil se compose ainsi: Jean-Marie Laperrière, président; Paul Carpentier, secrétaire; Albert Brisson, gérant du club de balle; Viateur Mathieu, Jean-Claude Mathieu, Romuald Gaudet, Joseph Pétrin et Napoléon Audet, directeurs.

Au courant de la même année, le comité sportif se fait remettre gratuitement, par la fabrique, un terrain en arrière de l'église. Dans la première joute disputée sur le nouveau terrain de jeu, Béarn bat Belleterre au compte de 24 à 16. En 1955, le comité sportif implante sur le terrain de balle une patinoire municipale de cinquante-cinq mètres par vingt-quatre avec un abri chauffé pour les patineurs. Évidemment, cette installation favorise l'émergence de la pratique du hockey dans la paroisse. Un club junior est rapidement formé et il est dirigé par Alfred Brisson. L'équipe connaît bien du succès puisqu'elle ne perd qu'une seule partie au cours de la saison 1955-1956.

Cette année-là, le club junior de hockey regroupe les noms



Vous souvenez-vous de Placide Gaudet, entraîneur et supporter de bien des équipes sportives dans les années 1960? Collection: Cérald Beaurgard.

Photo ci-contre:  
 Léo Paul Lalonde, père de Maurice  
 Lalonde, en joueur de hockey.



suivants: Yvan Gaudet, capitaine; Ire ligne: Paul Ménard, Marcel Bélanger, Jacques Bélanger, Jacques Trudel, Aldor Perreault, Claude Bélanger, Bernard Trudel et Fernand Douaire; substitut: Jean-Nil Bélanger; gardien de but: Réjean Gaudet. Les gros marqueurs de l'équipe sont Yvan Gaudet, Paul Ménard et Aldor Perreault.

Le début des années 1960 amène la pratique d'un tout nouveau sport: le ballon-balai, lancé par Béarn puis repris un peu partout au Témiscamingue. Les premières parties mettent en présence un club de Béarn et une équipe de bûcherons du lac Saint-Amant. L'année 1962 voit la naissance d'une ligue téniscamienne de ballon-balai et Béarn compétitionne désormais les équipes de Ville-Marie, d'Angliers, de Témiscaming et d'autres.

Celle année-là, le petit Placide Gaudet se retrouve entraîneur de l'équipe de ballon-balai et le club remporte la coupe en finale contre Angliers. Réal, Gérald, André et Paul Beauregard, Yvon Bélanger, Joseph Lessard, Joseph Pétrin, Alfred Audet, Donald, Yves, Raymond, Yvon, Benoît, François et Auréas Gaudet, Robert et André Brisson, Réal Audet et Adrien Lepage sont quelques-unes des figures marquantes des premières heures du ballon-balai à Béarn.

Évidemment, ce sport se pratique d'abord sur des patinoires extérieures et les séries éliminatoires se déroulent souvent sur une glace en eau et en "slush". Au début, le transport des joueurs est assuré par le camion de Jean-Marie Laperrière qui exige 0,50\$ par joueur pour se rendre à Belleterre par exemple. Tout le club voyage dans la boîte arrière sur laquelle on jette une grosse toile et dans laquelle un petit poêle sert à réchauffer les joueurs.

Inévitablement, l'équipe de ballon-balai se fait suivre par un fort contingent de supporters. Il n'est pas rare de voir un autobus scolaire rempli de chauds partisans accompagner son

club préféré à l'extérieur. Malgré le froid intense, les amateurs sont toujours de la partie. Un de ceux-ci, Alfred Brisson âgé de soixante-dix ans à l'époque, se fait un devoir d'être présent sur le bord de la bande pour encourager son équipe, en dépit des froids incisifs et même durant les pratiques. Évidemment, le public est exigeant et il ne tolère pas la défaite mais, en même temps, il sert de source de motivation pour les joueurs.

La construction des arénas de Guigues, de Ville-Marie et de Notre-Dame du Nord met un terme à la pratique du ballon-balai à l'extérieur. Dorénavant, les clubs préfèrent s'affronter dans ces bâtisses aux conditions climatiques plus intéressantes. Pour se préparer en vue de chacune des compétitions, les joueurs s'entraînent au soccer à l'automne ce qui leur assure une forme supérieure aux autres équipes en début de saison.

Peu à peu, les femmes aussi s'intéressent à ce sport et c'est la première fois qu'elles participent activement à une activité sportive de la paroisse. Comme pour les hommes, elles acquièrent vite la réputation d'équipes championnes.

Avec les années, le ballon-balai devient une institution à Béarn et les championnats une dynastie. Des équipes locales remportent des finales régionales et participent à des compétitions sur la scène provinciale. Ce sport connaît une telle popularité que de plus en plus de citoyens veulent y participer. Comme l'équipe ne peut pas faire une place à l'immense relève, pour éviter les frustrations des jeunes, on en vient à former un deuxième puis un troisième club. Cette dilution des forces va affaiblir le rendement au niveau régional mais, sur le plan local, les équipes se défendent bien et, du même coup, on prépare ainsi la relève.

Et puis, vers 1977, le ballon-balai connaît son déclin avant de disparaître complètement de la vie de la paroisse. Plusieurs jettent la pierre à la municipalité qui n'a pas su supporter les équipes sportives ni allouer les sommes nécessaires à son

La chorale du "Clair-Matin" de Béarn.  
1re rangée, de gauche à droite: Georgette,  
Thérèse, Raymonde, Rachel et Carole  
Gaudet, Jacynthe Forget. 2e rangée:  
Suzanne, Idèle et Suzette Arpin, Marie.

Claude Ferron, Rollande Gaudet et  
Réjeanne Lepage.

Collection: Georgette Jolette.



Club social pour les jeunes de la paroisse  
en 1950. Collection: Cécile Gaudet.

émancipation et au support des bénévoles.

Côté baseball, l'année 1967 marque un renouveau à cause de la popularité croissante du nouveau club de balle des Expos de Montréal. En peu de temps, la paroisse compte des équipes Pee Wee, Bantam et Midget chez les jeunes, de même que six équipes adultes de balle-molle. Les Réjean Pétrin, Gilles Lepage et André Brisson contribuent à cet essor. Les Expos de Montréal viennent même donner des cliniques pour les instructeurs et les joueurs.

\*\*\*

Quelques équipes féminines s'organisent aussi. Ces talents ont pour noms Micheline et Agathe Beauchamp, Louise et Gaétane Lepage, Yolande Labelle, Dina Robichaud, Denise Gaudet, Johanne, Paulette et Marcelle Bellehumeur, Carole et Francine Lalonde, Danielle et Josée Arpin, Adèle, Sylvie, Jolyne et Aline Beauregard, de même qu'Andrée Bernard, Édith Gaudet et bien d'autres.

Les années 1960 à 1980 représentent l'âge d'or du sport à Béarn, que ce soit pour la balle ou pour le ballon-balai. Depuis quelques années, un essoufflement caractérise la pratique du sport dans la paroisse, elle dont les équipes ont suscité bien de l'angoisse auprès des formations adverses.

Pourtant des gars comme Luc Lalonde continuent de préparer la relève et il faut souligner le dévouement du Club Richelieu qui, depuis quelques années, parraine des équipes mixtes de balle chez les jeunes. Après ces décennies de gloire, le sport semble être en veillesse à Béarn. Pourtant, la municipalité possède la réputation d'avoir l'un des plus beaux terrains de balle du comté et elle s'est également dotée d'un terrain de tennis. Il faut aussi rappeler que le centre régional de ski de fond "Skipie" se trouve dans les limites de la paroisse. En conséquence, tous espèrent que le mouvement sportif connaisse bientôt de nouvelles heures de gloire.



Cinq années de gloire pour l'équipe féminine senior de hockey sur glace de Béarn. Sur la scène régionale, l'équipe féminine de Béarn a balayé les finales durant cinq années et elle a participé à six finales provinciales. En 1976, 1<sup>re</sup> rangée, de gauche à droite: Gaëlane Lepage, Louissette Lepage et Gaëlane Gaudet. 2<sup>e</sup> rangée: Rita Lepage (penchée), Marcelle

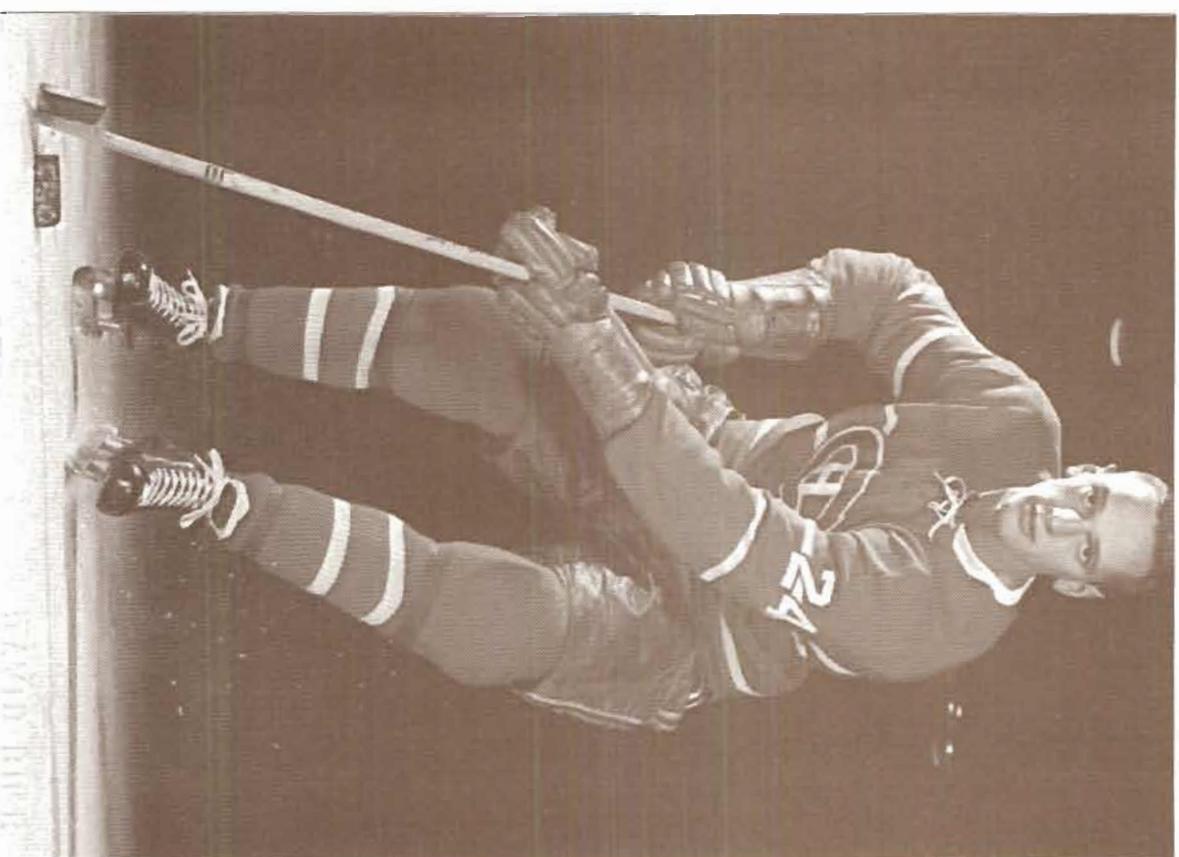
Bellehumeur et Adèle Beaugard. Debout à l'arrière: Michelle McIadalen, Joline Beaugard, Carole Bryon, Sylvie Arpin, Marie-Line Arpin, Carole Lalonde et Aline Beaugard.

Collection: Gaëlane Lepage.

Jacques Laperrrière, fils de Jules Laperrrière, joueur de défense pour le club de hockey "Les Canadiens" de Montréal. À quatre occasions, il a fait partie des formations d'étoiles de la Ligue Nationale de hockey. Il a gagné sept coupes Stanley et il a reçu les trophées Calder et Norris.

Àgé de 46 ans, il est actuellement assistant-entraîneur pour le club de hockey "Les Canadiens" de Montréal, au côté de Jean Perron, et il veut d'être élu au Temple de la renommée du hockey en avril 1987.

Collection: Huguette Laperrrière.



*"Les Dexters" en pratique en 1965. De gauche à droite: André Brisson, Réjean Gaudel (un copain), Roger Brisson, André Laliberté et Réjean Savard.*

Collection: André Brisson.



## CES NOBLES DE BÉARN

Vous souvenez-vous des "Nobles", ce groupe de jeunes de la municipalité qui s'est acquis une renommée enviable à la grandeur du Témiscamingue comme formation musicale? Leur histoire débute en 1963 dans la maison d'Alfred Brisson. Celui-ci tient une pompe d'essence et toute la famille participe au commerce familial.

Comme la plupart des jeunes de la localité, les fils Brisson s'activent farouchement dans les sports de la paroisse mais le hasard amène certains d'entre eux à se consacrer davantage à la musique.

Un jour, un des fils Brisson s'achète une batterie. Toutefois, il s'en désintéresse rapidement puisqu'il éprouve de la difficulté à en jouer. Il la refile à son frère Roger (13 ans) qui, pour sa part, se montre plus doué. Réjean Savard, qui gratté la guitare depuis un certain temps déjà, vient bientôt s'exercer en compagnie de Roger dans le garage de son père et André Brisson se joint à ce noyau.

Évidemment, le père Brisson n'apprécie guère le désordre de son garage car les instruments de musique s'entremêlent avec ses outils et il en déluge bientôt les jeunes amateurs de musique. Comme ceux-ci n'ont pas les moyens de louer un local, ils poursuivent leur entraînement en se déplaçant d'un sous-sol à l'autre et, par beau temps, les pratiques se font à l'extérieur devant un attroupement spontané d'une cinquantaine de jeunes de la paroisse.

Bientôt, deux nouvelles recrues s'ajoutent au groupe: François Savard et André Laliberté.

Les cinq jeunes musiciens ne se considèrent pas vraiment doués et, en conséquence, ils travaillent très fort dans les prati-

Poster autographié du groupe "Les Nobles". De gauche à droite: Roger Brisson, André Laliberté, Réjean Seward et André Brisson.

Collection: André Brisson.

LES

NOBLES



ques, cinq à six soirs par semaine.

Avec le temps, la formation musicale se monte tout un répertoire dans lequel l'accent est mis sur les chansons des Beatles et sur les principaux tubes rock de l'heure. Même s'ils ne sont pas professionnels, ces adolescents ont le goût de se produire en public et, suivant le courant à la mode, ils baptisent leur formation d'un nom à consonnance anglaise: "Les Dexters" (pour dextérité).

En 1964, les Dexters complètent une série de contrats et ils se produisent essentiellement dans des noces où ils doivent intégrer des "sets carrés" à leur répertoire... moins traditionnel. L'argent que leur procure ces parutions leur permet de payer leurs instruments et, souvent, ils empruntent les microphones du curé Pleyer.

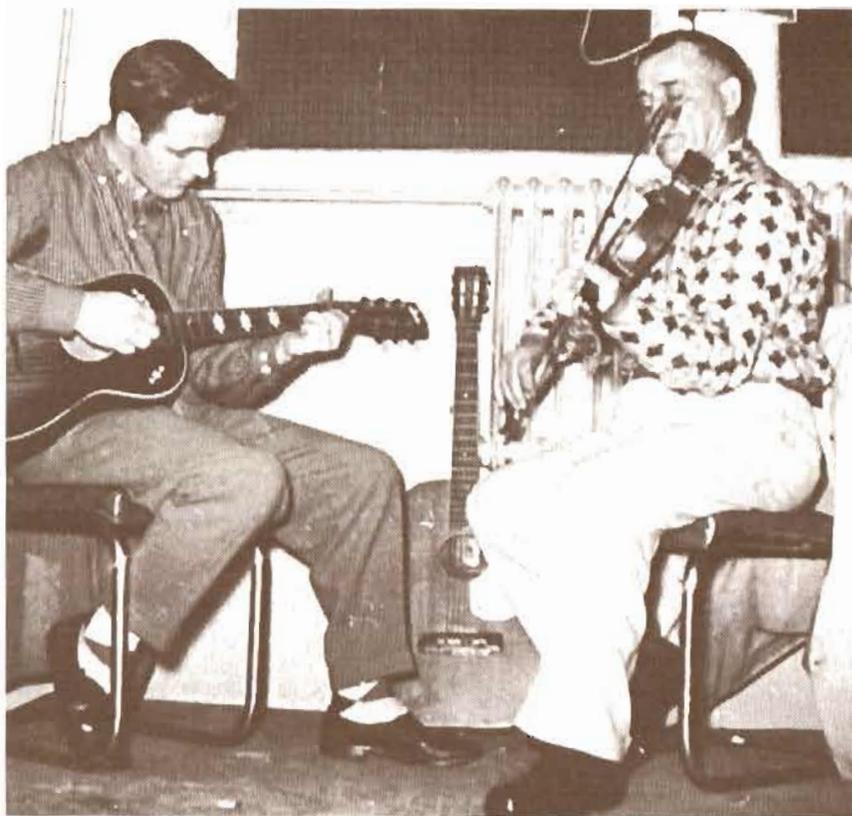
Et puis, le groupe choisit de franciser son nom. Dans les années 1960, des cigarettes se vendent sous la marque "Noblesse" et, comme ça fait distinguée, "Les Dexters" deviennent "Les Nobles".

Les nouveaux Nobles de Béarn donnent un premier spectacle public au Carnaval de Lorrainville, dans l'entrepôt du magasin Dubé & Roy. Comme salaire, l'organisation leur paye leurs déplacements aller-retour de Béarn à Lorrainville. Ensuite, l'hôtel Moderne de Lorrainville leur octroie leur premier contrat à long terme, soit dix-huit mois consécutifs. Les Nobles aiment faire de la musique et ils ne se produisent pas vraiment pour l'argent. En conséquence, le groupe accepte l'offre de l'hôtel Moderne à condition que l'établissement leur finance de l'équipement neuf. Cet arrangement correspond à environ 12,00\$ par soir pour les cinq membres du groupe. Comme les musiciens sont mineurs, Les Nobles se réfugient dans la cuisine de l'hôtel durant les intermissions.

Parce qu'ils sont de plus en plus connus, les contrats s'accumulent.

*Même s'ils n'ont pas fait partie de groupes, plusieurs Béarnais ont possédé beaucoup de talent pour la musique. Sur la photo, Donald Gervais à la guitare et Sinaï Gaudet au violon.*

Collection: Victorien Gervais.



lent et Les Nobles se produisent aussi dans les soirées à Béarn, dans les noces, dans les salles de danse, dans les fêtes populaires des paroisses, dans les "partys". À Saint-Eugène de Guigues, on leur demande même de jouer en première partie du spectacle du groupe québécois "Les Lutins". Leur popularité les conduit dans tous les villages du Témiscamingue, ainsi qu'à Rouyn-Noranda et à Amos.

Néanmoins, ils se considèrent avant tout comme des amateurs et le succès ne leur monte pas à la tête. Leur répertoire ne compte aucune composition personnelle mais ils adaptent

quelques chansons anglaises populaires en versions françaises et ils se permettent de réarranger certaines mélodies. Pourtant, en plein sommet de carrière, Les Nobles conviennent de se dissoudre parce que les membres doivent penser à trouver du travail régulier ou encore à aller étudier à l'étranger. En octobre 1968, le groupe organise une soirée d'adieu au Centre culturel de Ville-Marie afin de remercier leurs fans une dernière fois. Ils attendent une cinquantaine de jeunes, quatre cent cinquante se présentent: c'est le gros "party" et beaucoup d'émotion parcourt l'assistance.

Cependant, après cinq années d'inactivité, Les Nobles renaissent en 1973. Du premier groupe, il ne reste que Roger Brisson à la batterie, mais Ronald Lessard, à la basse, et Gilles Morin, à la guitare d'accompagnement, assurent la relève. Peu de temps après, Réjean Savard fait un retour avec sa guitare solo et Jean-Marc Gaudet accompagne le groupe en qualité de technicien du son et de l'éclairage.

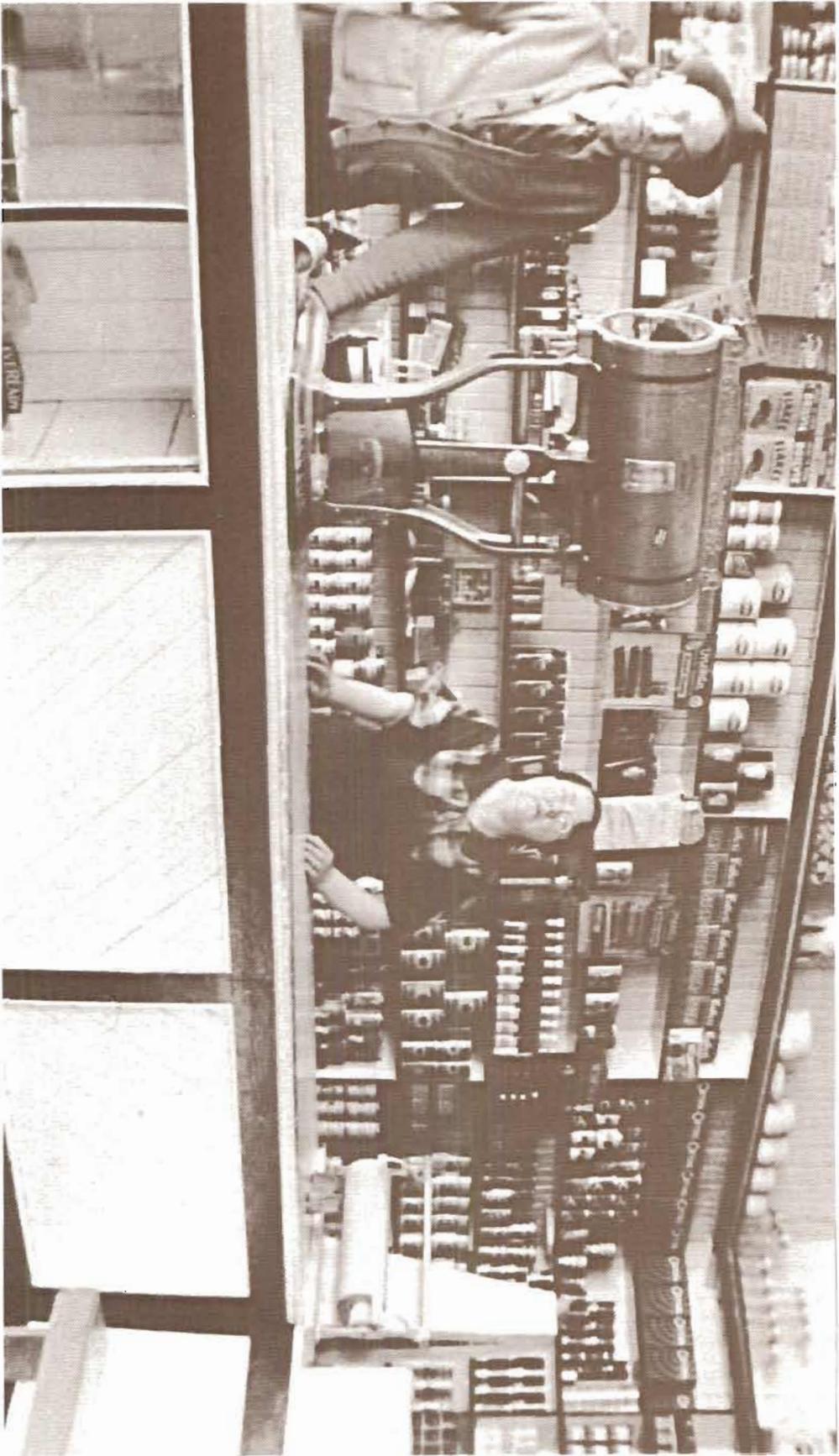
Les Nobles, deuxième édition, donnent un premier spectacle au Festival des Bohémiens de Béarn en 1973. Ils se produisent dans de nombreuses noces et ils jouent surtout de la musique anglaise populaire. Une soirée leur rapporte un cachet de 175 à 200\$.

En 1976, Les Nobles décident de prendre un temps d'arrêt afin de renouveler leur répertoire. En décembre, ils donnent un dernier spectacle à la Salle Lorraine de Lorrainville. Toutefois, le retour prévu ne s'effectue pas. Par la suite, Roger Brisson a joué dans les groupes témiscamiens "Sanguin" et "Le Choc". Pour sa part, en 1979, Ronald Lessard a contribué au groupe "Prélude" durant six mois.

Verrons-nous la troisième édition des Nobles? Ils le promettent bien pour le 75<sup>e</sup> anniversaire de Béarn... mais uniquement pour cette occasion.

*Elio Brault à Théophile et son épouse  
Zéphérina Caudet à Jean-Louis à  
l'intérieur du magasin général qu'ils  
viennent d'acheter en 1936 (aujourd'hui,  
Épicerie Tadalgan).*

Collection: Émery Caudet.



**UNE  
HISTOIRE  
DE  
COMMERCES**

## UNE HISTOIRE DE COMMERCES

Arsène Brisson est le pionnier de la vie commerciale de Béarn avec l'ouverture de sa boutique de forge en 1902 et de son magasin général en 1907. Son expérience est vite suivie par un nombre impressionnant de Béarnais qui, à mesure que le village s'allonge et grandit, cherchent eux aussi à implanter des commerces nécessaires à la communauté. La plupart du temps, ces entreprises sont à caractère familial et si les propriétaires ne font pas fortune, du moins réussissent-ils à gagner leur vie et à en retirer des revenus substantiels.

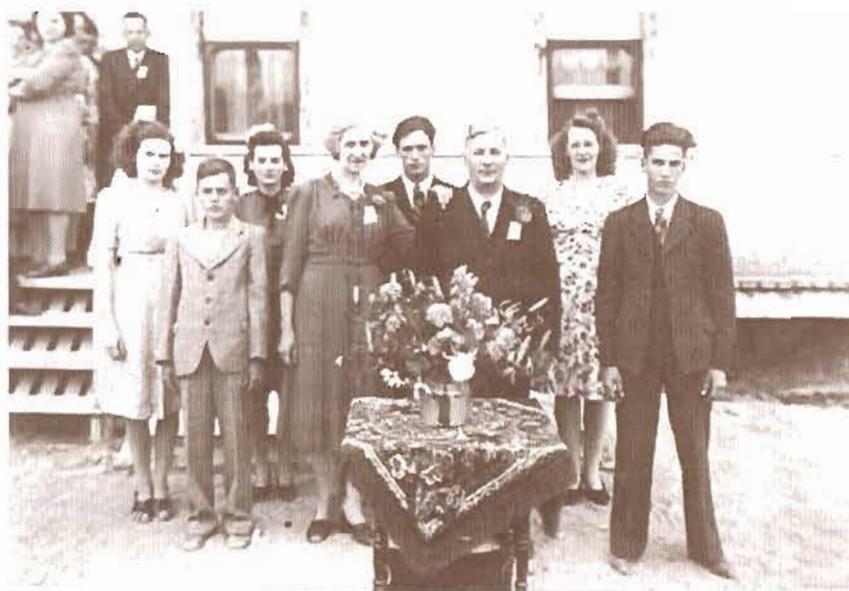
Il est impossible de faire l'histoire de tous les commerces de la municipalité parce qu'il y en a eu beaucoup et qu'il faudrait tout un livre pour couvrir le sujet. Nous nous contentons d'insister sur trois entreprises parce qu'elles furent uniques en marquant à leur manière le développement économique et social de la localité: la beurrerie d'Augustin Carpentier et la Coopérative du beurre, la maison de pension d'Albert Gaudet et le magasin de seconde main de Jules Gaudet.

Pour ceux qui demeurent sur leur appétit, nous livrons également un portrait plus général au moyen d'une liste de la plupart des commerces qui ont été en opération dans la localité au cours des soixante-quinze dernières années.

La famille d'Augustin Carpentier, propriétaire d'une beurrerie et d'un magasin général à Béarn. De gauche à droite: Claire, Paul, Lucille, la mère

Élodia, Florian, le père Augustin, Irène, Anicet.

Collection: Florian Carpentier.



## AUGUSTIN CARPENTIER ET LA BEURRERIE

À mesure que les fermiers améliorent leur terre et grossissent leur troupeau laitier, ils éprouvent le besoin d'écouler leur crème et de la transformer en beurre. Il leur faut une beurrerie. Noé Lessard du rang 2 décide de régler le problème et, en 1911, il construit une beurrerie au village sur l'emplacement actuel de la résidence de M. Gabriel Roy. Les débuts sont modestes mais l'affaire est lancée.

Deux années plus tard, Noé Lessard vend l'entreprise à Augustin Carpentier. Sous son administration, la beurrerie prend de l'ampleur et la production atteint 89 199 livres en 1931.

Homme d'affaires, Augustin Carpentier ne se contente pas des revenus de la beurrerie. Vers 1931, il décide d'ouvrir un magasin général sur le terrain voisin. À l'époque, deux autres commerces du genre opèrent dans la paroisse: ceux d'Ambroise Bellehumeur et de David Gaudet. Comme ses deux entreprises lui donnent trop d'ouvrage, Augustin Carpentier engage des employés pour la beurrerie. Sa famille s'occupe du magasin.

Le magasin général connaît vite un grand essor puisque les cultivateurs venant porter leur crème à la beurrerie en profitent pour y faire leurs commissions. Le magasin d'Augustin Carpentier devient ainsi le principal concurrent du commerce d'Ambroise Bellehumeur.

À l'époque, la marchandise se vend en vrac: le sucre et la farine dans de grands tiroirs, la mélasse et l'huile à lampe dans des tonneaux. Régulièrement, les clients laissent leur liste de commissions au magasin pendant qu'ils vont faire des courses ailleurs au village. Les commis s'affairent à préparer les commandes mais ils doivent continuellement se laver les mains parce qu'ils servent aussi de la gazoline puisque M. Carpentier

Certificat d'expert-essayeur de lait  
décerné à M. Augustin Carpentier par  
l'École de Laiterie Provinciale de Saint-  
Hyacinthe, le 23 février 1913.

Collection: Claire Pétrin.



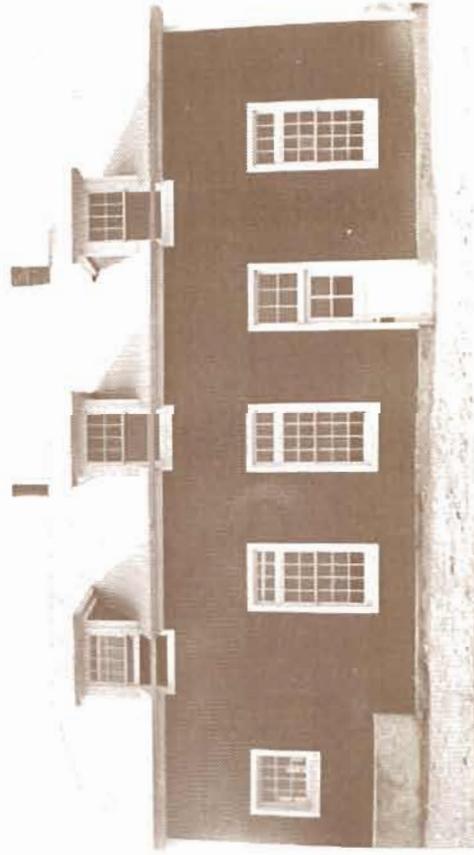
M. Augustin Carpentier a ouvert un  
magasin général au rez-de-chaussée de sa  
maison privée, sur le site actuel du  
magasin Joseph Pétrin. La photo a été  
prise dans les années 1930.

Collection: Claire Pétrin.



*La beurrierie de Béarn propriété de la  
Coopérative du beurre de Saint-Placide de  
Béarn, de 1937 à 1962.*

Collection: Julien I. Gaudet.



*M. Arthur Dubé, "beurrier" employé par la  
Coopérative de beurre de Béarn, entre 1941  
et 1948.*

Collection: Camille Gaudet.



a installé une pompe à essence devant son magasin.

En 1936, M. Carpentier met en vente sa beurrierie mais consacre son magasin. Comme un vent de coopératisme souffle sur la paroisse, vingt-six cultivateurs intéressés par l'industrie laitière forment la Coopérative du beurre de Saint-Placide de Béarn et achètent la beurrierie. La Coopérative du beurre entre en opération dès 1937 et bientôt presque tous les fermiers de la paroisse se joignent au mouvement.

Le premier conseil d'administration se compose ainsi: Albert Gaudet, président; Louis Savard, vice-président; Odilon Gaudet, secrétaire-gérant; Léonard Lessard, Albert Gaudreault, et Valère Audet, directeurs.

La coopérative dépasse ses objectifs. En 1959, elle fabrique 185 000 livres de beurre et les revenus générés depuis les débuts ont permis d'acquitter les redevances, de construire un bâtiment neuf et de renouveler la machinerie. De plus, des dividendes appréciables sont couramment versés aux membres.

Pour la fabrication du beurre, comme "beurriers" selon l'expression populaire, la coopérative engage tour à tour Hormidas Boucher, Victorin Trudel, Arthur Dubé et Michel Gaudet. Un camion effectue la tournée de la crème. Le contrat est octroyé à M. Donat Beaugregard.

La Coopérative du beurre va prospérer durant vingt-six années puis, face à la concentration industrielle croissante, elle fermera ses livres et ses portes en 1962.

## AU COEUR DU VILLAGE: LA MAISON DE PENSION D'ALBERT ET D'ÉLIZABETH GAUDET

Arrivé à Béarn en 1900 avec son père Jean-Louis et le reste de sa famille, Albert Gaudet est un pionnier de la paroisse. Quand il atteint sa maturité, Albert réside chez David Gaudet, le maître de poste. Il y fait la connaissance d'une des pensionnaires, Elizabeth Paquin de Guignes, qui enseigne à Béarn pour une courte période.

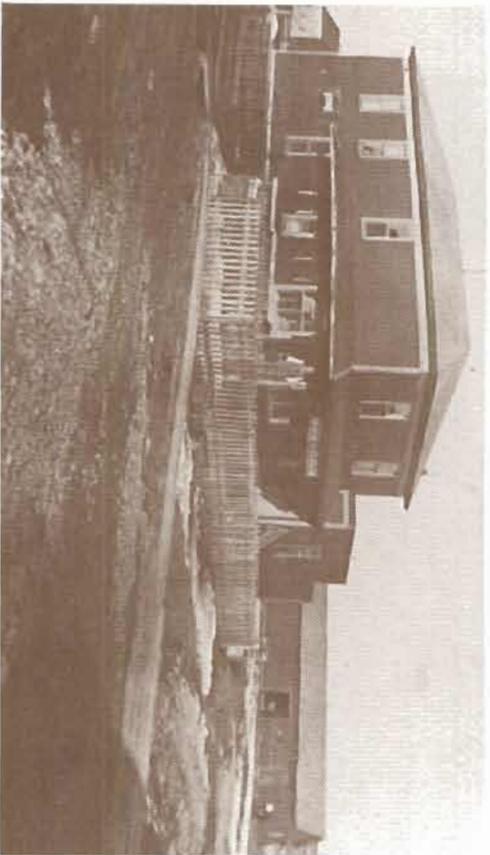
Cette rencontre fortuite aboutit au mariage. Au début des années 1920, la Banque Nationale ouvre une succursale à Béarn sur l'emplacement actuel de la Caisse Populaire. Elizabeth Paquin s'en voit confier la gérance. Peu de temps après, toutefois, la banque passe au feu.

Albert Gaudet achète alors la résidence de son père située sur le terrain voisin, au coin des rues Principale et Elizabeth. Dès 1923, le couple transforme l'habitation en maison de pension, la première et la seule de toute l'histoire du village. L'idée est excellente puisque durant la même année le CPR construit la voie ferrée dans le secteur et plusieurs travailleurs sur la ligne recherchent un logement dans la paroisse. La bâtisse à deux étages compte neuf chambres en haut et d'autres en bas et les propriétaires y aménagent un restaurant, une salle à dîner et une salle de jeux. Pour l'époque, la résidence offre un grand confort puisqu'elle est équipée de toilettes à l'eau, d'eau chaude et du premier téléphone du village. À l'arrière, l'étable d'une longueur de trente mètres abrite les chevaux des passants.

La maison de pension peut accommoder entre quinze et vingt personnes. Lorsqu'il y a trop de clients, il n'est pas rare de voir

*Le couple Albert Gaudet à Jean-Louis et Elizabeth Paquin devant la Banque Nationale de Béarn où Myne Gaudet était gérante, de 1920 à 1922. À l'arrière: Athne Daignezault et Dianis Paquin.*

Collection: Cécile Gaudet.



*La maison de pension d'Albert Gaudet à ses débuts (propriété actuelle de Maurice et Jeannine Brault). Remarquez la longue étable à l'arrière pour héberger les*

*chevaux des clients. Sur la galerie, le "Cros Albert".*

Collection: Jeannine Gaudet-Brault.

les membres de la famille céder leurs lits: les parents dorment tout simplement sur la table de billard et les enfants descendent des matelas de fortune dans le restaurant.

Les premiers employés du chemin de fer prennent automatiquement pension chez Albert Gaudet parce que c'est le seul lieu d'hébergement du village. Inévitablement, la maison compte bientôt des clients permanents, comme le premier contremaître de la ligne: M. Jean-Baptiste Lauriault. Celui-ci devient pratiquement un membre de la famille puisqu'il pensionne chez les Gaudet durant onze années jusqu'à l'âge de sa retraite. Quant à son fils, Ernest, il y habite aussi un certain temps avant d'épouser Mary Lavallée de Guigues.

D'autres employés du CPR y font aussi des séjours assez longs. C'est le cas des deux premiers agents de gare: George Eaton et Connie Dwyer. D'autre part, les inspecteurs, les superviseurs et les employés temporaires du CPR peuvent toujours trouver une chambre à la pension du "Gros Albert". Par conséquent, il ne faut pas s'étonner si le principal sujet de conversation dans le restaurant se rapporte au chemin de fer.

Grâce à M. Eaton, la maison de pension est équipée d'un des premiers postes de radio de la paroisse. Celui-ci trône bien en vue dans le restaurant. Lorsque la température favorise une bonne réception, les pensionnaires peuvent capter des émissions en provenance des États-Unis. Cet appareil permet aussi aux résidents de se tenir au fait des principales nouvelles nationales et internationales.

Outre les employés du CPR, beaucoup d'autres pensionnaires séjournent à la maison de pension et, comme plusieurs proviennent de la ville, ils apportent avec eux une autre vision du monde. Parmi les clients, il y a des bûcherons en route ou de retour des chantiers, des inspecteurs et des infirmières pour les écoles, des commis-voyageurs, des femmes venant donner des cours aux fermières... À l'occasion, des hommes viennent

présenter des films dans la paroisse et ils séjournent chez Albert Gaudet. Au début, les films sont projetés sur les murs extérieurs des maisons mais, par la suite autour de 1940, on les présente dans la salle paroissiale et il en coûte 25 cents d'entrée. Et puis, il y a des magiciens et des amuseurs publics de passage. Plusieurs jeunes mariés couchent chez Albert Gaudet pour leur nuit de noces.

Pendant très longtemps, il n'y a pas de tarif pré-établi dans la maison de pension. En général, il en coûte un dollar pour le coucher mais les clients réguliers se voient octroyer des prix de faveur. On peut consommer un repas complet dans la salle à manger pour environ 35 cents, mais plusieurs habitués préfèrent se joindre à la table familiale.

La famille d'Albert Gaudet ne connaît pas de vie privée; pour elle, la vie c'est la maison de pension. Les enfants sont élevés dans ce monde d'hommes et ils apportent leur contribution comme ils le peuvent au restaurant et à la pension. Quant à la mère, Elizabeth, elle dispose de bien peu de temps à consacrer à ses enfants. Pour l'assister, elle engage des bonnes: la tante Emma (Mme Sinai Plante), Edwina Boucher, grand-maman Elodie, Agnès Gaudet, Jacqueline Gaudet, Henriette Mayer, Rita Arpin, Mary Lavallée, Simone Rocheleau... Pour sa part, Maxime Gaudet joue le rôle d'homme à tout faire.

Bientôt, la maison de pension déborde sa vocation d'hébergement. Les agronomes viennent y donner des conférences; des dentistes y pratiquent périodiquement leur métier; on y donne des cours de puériculture; on y tient des cliniques de vaccination pour les enfants; on y organise des assemblées politiques.

Faute d'hôtels ou de centre de loisirs dans la paroisse, la maison devient rapidement le lieu de rencontre des hommes. On s'y transmet les nouvelles, on y jase de politique, on y joue au billard et aux cartes avec des pommes comme enjeu. À l'occasion, on y fait de la musique et parfois l'on y danse mais il faut

alors baisser les stores pour se cacher de la vue réprobatrice du curé Lachapelle. Évidemment, les femmes fréquentent peu les lieux puisque ce serait mal vu à l'époque. Grâce à la maison de pension et au restaurant, Albert Gaudet réussit à traverser la crise économique.

Il possède l'étoffe d'un homme d'affaires et il a le sens du public qu'il affectionne particulièrement. À même la maison de pension, il ouvre un salon de barbier. Il va se bâtir aussi un magasin au Sand Lake (Belleterre). À Rouyn, il devient propriétaire de quelques maisons et de la boulangerie Désabraies.

En 1934, M. David Gaudet met en vente son magasin général mais le curé Lachapelle soupçonne un Juif itinérant de vouloir mettre la main sur ce commerce. Comme il ne tient pas à voir un Juif s'installer dans la paroisse, (allez savoir pourquoi!) le curé convainc Albert Gaudet de se porter acquéreur de l'épicerie.

Malade, Albert Gaudet revend ce magasin à son beau-frère Léo Brault, deux ans plus tard, en mai 1936. Lors de la vente, l'inventaire se chiffre à peine à 500 dollars d'épicerie et de lingerie. Léo Brault transforme ce commerce en véritable magasin général et il offre peu à peu, outre l'épicerie et les vêtements, des coupons, des articles de classe et de la quincaillerie. Le magasin Léo Brault opère sur une base familiale sept jours par semaine, en journée et en soirée. Comme dans le cas de la maison de pension, ce magasin devient aussi un lieu de rencontre où l'on discute beaucoup et où l'on joue aux cartes en soirée. En 1968, le fils adoptif de Léo Brault, Émery Gaudet, prend la relève. En 1987, ce commerce est toujours actif sous le nom d'Épicerie Fadalgau et il appartient à la famille d'Adalbert Gaudet.

\*\*\*

En 1938, Albert Gaudet décède des suites d'une longue maladie. Son épouse, Élizabeth, continue d'opérer quand même la maison de pension. Pour cette femme, la relève est difficile puisqu'elle doit éponger les dettes contractées pour les soins

*La maison de pension plusieurs années plus tard. On y trouvait aussi un restaurant, une salle de jeux, un salon de barbier et des pompes d'essence. Devant, le fils Florent.*

Collection: Jeannine Gaudet-Brault.



*Florent Gaudet, fils d'Albert, jouant au billard dans le restaurant de la maison de pension.*

Collection: Florent Gaudet.



médicaux et les frais d'hospitalisation de son mari. Mais elle doit surtout tenir tête à l'opinion publique de l'époque qui conçoit mal qu'une femme soit en affaires particulièrement dans ce genre de commerce. N'eut été la prohibition interdisant la consommation d'alcool dans les endroits publics, Elizabeth Paquin-Gaudet aurait dû fermer ses portes.

Entêtée, elle décide de prouver son savoir-faire. Elle maintient la maison de pension ouverte pendant près de vingt-cinq années. Elle s'habitue à la présence des hommes et elle prouve sa capacité d'administrer. Vers 1960, la maison de pension connaît son déclin. Les belles années du chemin de fer sont révolues. Les automobiles permettent aux commis-voyageurs et aux visiteurs itinérants de retourner chez eux ou d'aller coucher à Ville-Marie le soir venu. Pour se divertir, les jeunes sortent maintenant du village. Ils se rendent dans les hôtels et les cinémas des paroisses voisines et à la salle Péloquin de Ville-Marie.

En 1962, Élizabeth vend la maison de pension à sa fille Jeannine. Celle-ci vient de se marier à Maurice Brault et elle enseigne au village. Le commerce fonctionne au ralenti avec moins de chambreurs et un restaurant peu fréquenté. Préférant le métier d'institutrice, Jeannine Gaudet-Brault ferme définitivement la maison de pension en 1967, après quarante-quatre années d'opération. C'est un choc pour la mère Élizabeth pour qui la maison de pension a été toute sa vie.

Jeannine et Maurice Brault habitent toujours cette demeure qu'ils ont maintenant amputée de l'étage supérieur. Même si la maison de pension n'existe plus, le couple poursuit la tradition puisqu'il reçoit encore beaucoup de gens venant de tous les coins du Québec et même d'outre-mer.

## LE MAGASIN DE SECONDE MAIN JULES GAUDET.

Un autre fils de Jean-Louis Gaudet va connaître une carrière commerciale prospère à Béarn. Il s'agit de Jules Gaudet qui épouse Rose-Marie Bellehumeur, fille d'Ambroise, en 1928. Jules Gaudet va d'abord travailler comme journalier puis comme secrétaire de la Mine d'Or Bellehumeur. Ayant fait l'acquisition d'un camion, il obtient le contrat du transport de la crème dans le Nord-Est ontarien et, en 1939, la Canada Packer's lui octroie le transport du beurre dans toutes les localités du Témis-camingue.

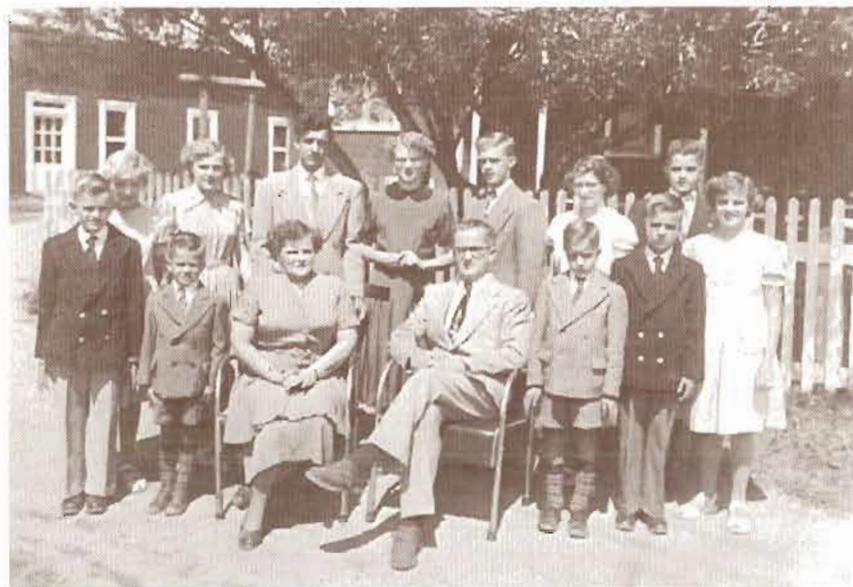
Par la suite, toujours grâce à son camion, il prend l'habitude de conduire des animaux de boucherie dans les grands encans de Toronto. Au retour de ces voyages, il rapporte des fruits et des légumes du Sud de l'Ontario qu'il offre en vente chez lui à Béarn mais aussi dans les commerces environnants. L'arrivée de chaque cargaison provoque bien de l'émoi dans "la petite rue" car M. Jules Gaudet est le seul à approvisionner le village en fruits et légumes. Tous les gamins du village se rassemblent autour du camion pour assister au déchargement des caisses de ces produits "de luxe", toujours prêts à déguster quelques bananes, pommes ou oranges. La famille Gaudet opère ce comptoir de fruits et de légumes pendant au moins cinq années.

Au cours de ses voyages à Toronto, M. Jules Gaudet explore la ville et il découvre plusieurs magasins qui vendent de la marchandise usagée en bon état. L'idée lui vient que de tels articles pourraient trouver preneurs à Béarn mais le couple hésite ne voulant pas se faire traiter de "guenilloux". Jules Gaudet décide de tenter une première expérience. Un beau jour, il ramène de Toronto quelques caisses de belles jupes en flanelle pourtant usagées. Les voisins se les arrachent en un temps record. L'affaire est lancée. Rose-Marie Gaudet ouvre

*La famille de Jules Gaudet et de Rose-Marie Bellehumeur, à Ambroise, en 1951. En avant, de gauche à droite: Gabriel, Régent, la mère Rose-Marie, le père Jules, Robert, Rock, Huguette. À l'arrière:*

*Lucette, Marie-Paule, Jean-Louis, Hélène, René, Yolande, Lorrent.*

Collection: Marie-Paule Gaudet.



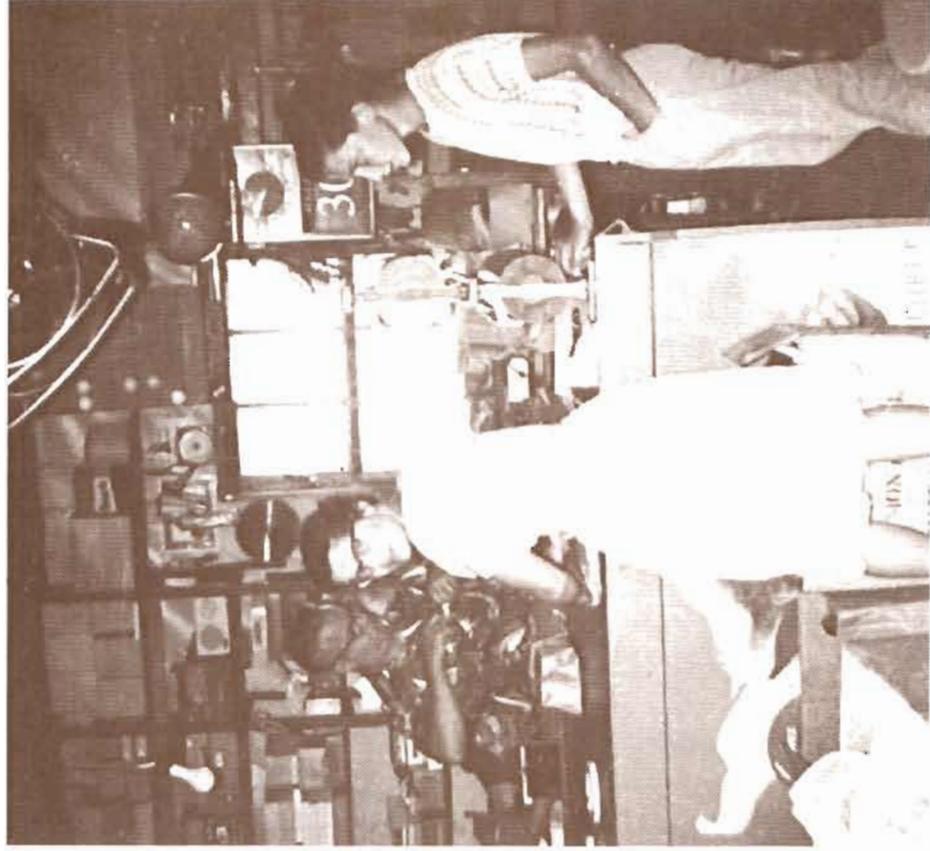
*Deux "gamins" de la "petite rue" toujours volontaires pour goûter aux fruits de Jules Gaudet: Jacques Saint-Onge et Adrien*

*Trudel.*

Collection: Jean-Marie Laperrière.

*Vue inférieure d'une partie du magasin de seconde main de Jules Gaudet, en 1956. On y voit Monique Bouvrette, Michel Belchanceur et Jules Gaudet derrière le comptoir.*

Collection: Marie-Paule Gaudet.



un premier magasin dans son sous-sol bien qu'elle soit déjà la mère de douze enfants. Afin d'approvisionner le commerce, le couple se rend à Toronto à tous les dix jours. Jules et Rose-Marie voyagent de nuit et, dès le petit matin, ils entreprennent la tournée des boutiques, choisissant leurs marchandises morceau par morceau. À chaque occasion, ils reviennent avec un camion plein à craquer de produits usagés de toutes sortes: vé-

tements, lingerie, chapeaux de paille, meubles, bureaux, bancs d'école, matelas... et même des robes de mariée. M. Gaudet prétend qu'il a vendu tellement de matelas que, s'il les avait placés bout à bout, il aurait tapissé la route menant de Béarn à Ville-Marie.

Tout ce que le couple rapporte se vend bien. Le sous-sol se montre bientôt trop étroit et le magasin est transféré dans le garage voisin, situé en arrière de la Caisse Populaire aujourd'hui. Une rallonge est construite dans le but d'agrandir l'entrepôt. En peu de temps, le commerce se taille une réputation qui déborde les limites de Béarn. Des gens de toutes les paroisses du Témiscamingue viennent profiter des aubaines du magasin de seconde main de Jules Gaudet. Des familles complètes viennent s'y habiller. Le commerce connaît un grand succès parce qu'il affiche des prix bien inférieurs aux autres magasins et aux catalogues, tout en offrant une marchandise de qualité. Tout le monde y trouve son compte, les gens les moins fortunés comme les plus à l'aise.

Face à la demande croissante, le couple Gaudet se voit bientôt obligé d'effectuer deux voyages par semaine à Toronto. Cinq commis s'activent au service de la clientèle. Jules et Rose-Marie Gaudet maintiennent cette activité commerciale durant une vingtaine d'années. Durant cette période, Jules Gaudet est également employé comme gérant de la Caisse Populaire de Béarn.

La mort subite de Jules Gaudet ébranle le fonctionnement de l'entreprise familiale. Fatiguée, Rose-Marie ne possède plus l'énergie nécessaire pour poursuivre l'administration de ce commerce pourtant prospère. Le fils Lorrent prend la relève et, plus tard, il déménage le magasin sur la rue Principale. Peu de temps après, le commerce de Béarn le plus connu à la grandeur du Témiscamingue fermait ses portes.

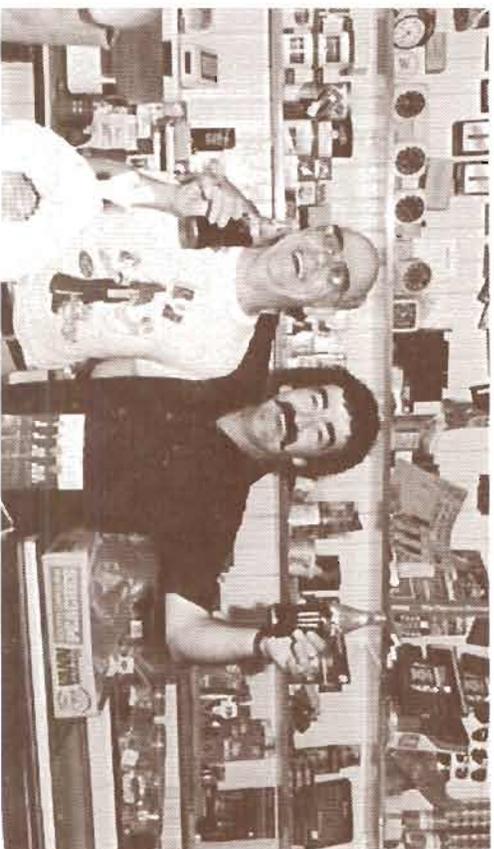
## DES COMMERCES EN VOULEZ-VOUS, EN V'LA...

L'histoire commerciale de Béarn mériterait à elle seule une étude particulière. Nous nous contentons d'offrir ici un portrait sommaire des différents commerces de la localité. L'entreprise est hasardeuse et nous nous excusons à l'avance auprès des personnes que nous aurions malencontreusement oubliées. De plus, les dates sont fournies seulement lorsqu'elles furent disponibles et elles se veulent approximatives.

### MAGASINS GÉNÉRAUX

1. 1987: ÉPICERIE FADALGOU
  - Sinai Plante (1914-1918)
  - David Gaudet (1918-1928)
  - Pacifique Plante (1928-1930)
  - Hyacinthe Lasalle (1930-1932)
  - David Gaudet (1932-1934)
  - Albert Gaudet (1934-1936)
  - Léo Braut (1936-1968)
  - Émery Gaudet (1968-1981)
  - Famille Adalbert Gaudet (1981- )
2. 1987: ÉPICERIE MARCY INC.
  - Odilon Gaudet (? - 1923) (Épicerie-boucherie)
  - Philémon Hurtubise (1923-1947)
3. 1987: RÉSIDENCE PRIVÉE DE MARIE-FRANCE ST-ONGE
  - Ambroise Belleumeur (1922-1946) (Poste de traite des fourrures et magasin général)
  - Jules St-Onge et Jeanne Belleumeur (1946-1971)
4. 1987: MAGASIN JOSEPH PÉTRIN
  - Augustin Carpentier (1931-1959)
5. 1987: MAGASIN JEAN-MARIE LAPERRIÈRE
  - Jean-Marie Laperrière (1944- )

Son épouse Rita Lachapelle y tient également le bureau de poste depuis 1963.



*Émery Gaudet, propriétaire du magasin Léo Braut, en compagnie d'Alidor Perrault, la veille de la vente du commerce au groupe familial d'Adalbert*

*Gaudet, le 31 juillet 1981 (aujourd'hui, Épicerie Fadalguou).  
Collection: Émery Gaudet.*

*Le couple de Jules Saint-Onge et de Jeanne Bellehumeur à Ambroise a repris le commerce d'Ambroise Bellehumeur en 1946. On y voit leur famille. 1<sup>er</sup> marche: Thérèse, Marie-France et Normand. 2<sup>e</sup> marche: Serge. 3<sup>e</sup> marche: Henri, François,*

*Cézar et Jacques. En haut: les parents.*  
Collection: Marie-France Saint-Onge.



Collection: Gilberte Bellehumeur.



*Philémon Huetubise, propriétaire d'un magasin général entre 1923 et 1947 (aujourd'hui, Épicerie Marcy inc.), en compagnie de son épouse Jeannette Goudreau.*

3. 1987: EMLACEMENT DE LA RÉSIDENCE D'OVILA GAUDET  
- Eugène Racine (? - ?)

#### BOULANGERIE

1. 1987: EMLACEMENT DE LA RÉSIDENCE D'OMER LABELLE  
- Hildège Thouin (1927-1930)  
- Gratien Savoie (1930-1934)  
- Ephrem Dubé (1934-1937)  
- Rodolphe Gaudet (1937-1940)  
- Aimé Perreault (1940-1942)

#### BEURRERIE

1. 1987: EMLACEMENT DE LA RÉSIDENCE DE GABRIEL ROY  
- Noé Lessard (1911-1913)  
- Augustin Carpentier (1913-1936)  
- Beurrerie coopérative (1936-1962)

#### HORLOGERIE

1. 1987: ?  
- Albert Brisson (? - ?)

#### BOUCHERIES

1. 1987: RÉSIDENCE PRIVÉE D'ARMAND RHEAULT  
- Joseph Robichaud (1940-1945)  
- Jules Bellehumeur (1945-1951)  
Épicerie-boucherie  
- Louise Lepage-Bellehumeur (1951-1953) au décès de son mari  
- Cléo Baril (1956-1960)

2. 1987: EMLACEMENT DE LA RÉSIDENCE D'YVAN GAUDET

- Louis Gaudet (1933-1937)

## RESTAURANTS

### 1. 1987: EMPLACEMENT DE LA RÉSIDENCE DE MARGUERITE ROY

- David Gaudet (1928-1942) (et bureau de poste)
- Délima Gaudet (1942-1947) (et bureau de poste)
- Bernard Brault (1947-1958) (et bureau de poste)
- Noëlla et Violetta Brault (1958-1962 ?) (et bureau de poste)

### 2. 1987: EMPLACEMENT DE LA RÉSIDENCE D'ÉMERY GAUDET

- ? Falardeau (193?-1938) (et salon de barbier)
- Antonio Perron (1938-1942) (salon de barbier et table de billard)
- Jean Brault (1942)
- Wilbrod Beauchamp (1942-1945) (restaurant seulement)
- Raymond Baril (1945-1975) (et salon de barbier)

### 3. 1987: RÉSIDENCE PRIVÉE DE BERNARD LEMIEUX

- Napoléon Audet (? - ?)
- Émile Jollette reconstruit une bâtisse neuve qu'il loue à
- Henri Gaudet (? - ?) locataire

- Thérèse Audet (? - ?) locataire
- Michel Brault (? - ?) locataire
- ? Girard (? - ?) locataire
- Eugène Turcotte (? - ?) locataire
- Bernard Lemieux (? - ?) propriétaire
- Jasmine Gaudet et Danielle Mathieu (177-1978) locataires

### 4. 1987: RÉSIDENCE PRIVÉE D'HENRI-PAUL BELLEHUMEUR

- Rosario Pétrin (1950-1962)
- Henri Gaudet (1962-1964)
- Marcel Beauchamp (1964-1980)
- Henri-Paul Bellehumeur (1980-1982) (Pizzeria)

### 5. 1987: RÉSIDENCE PRIVÉE DE JEANNINE ET MAURICE BRAULT

- Albert Gaudet (1923-1938) (maison de pension, salon de barbier et table de billard)
- Élizabeth Gaudet (1938-1962) (pension et billard)
- Jeannine Gaudet et Maurice Brault (1962-1967) (pension et billard)

Lucille Lachapelle-Gaudet et Georges Bellehumeur, à la porte du magasin général d'Ambroise Bellehumeur, en 1938. Jean-Marie Laperrière y a fait ses débuts comme commis avant d'ouvrir son propre commerce en 1944.

Collection: Lucille Lachapelle-Gaudet.



Roland Robichaud à côté de la demeure de ses parents qui tenaient le magasin Welly Robichaud près de la gare du CPR.

Collection: Dina Beauregard.



### 6. 1987: BRASSETTE 85

- Ghislain Bellehumeur et Roméo Arpin (1985-1986)
- Roméo Arpin et Gérald Chaumont (1986-1987)
- Gérald et Claude Chaumont (1987- )

### 7. 1987: RÉSIDENCE PRIVÉE D'ALFRED SAINT-ONGE

- Welly Robichaud (? - ?)

### 8. 1987: CASSE-CROÛTE CHEZ NICKY

- Nicole Bernard (1984- )

M. Napoléon Audet, à l'intérieur de son restaurant, en 1960. (Aujourd'hui, propriété privée de Bernard Lemieux).

Collection: Jean-Claude Audet.



M. Louis Gaudet a été le premier boucher de métier à Béarn, en 1933.

Collection: Mélanie Beauregard.



Aimé Perreault devant sa boulangerie en 1940, avec son épouse Prudentienne Laliberté et leur fille Jacqueline. (Aujourd'hui, sur le site de la maison d'Omer Labelle)

Collection: Alfred Brisson.

## BOUTIQUES DE FORGE

### 1. 1987: SUR LA PROPRIÉTÉ D'EUGÈNE TURCOTTE

- Arsène Brisson (1912-1923)
- Alexandre Mathieu (1923-1924)

### 2. 1987: SUR LES PROPRIÉTÉS D'ÉMERY GAUDET ET DE FERDINAND MOFFET

- Georges Dallaire (1922-1925) (chez Émery Gaudet)
- Georges Dallaire (1925-1935) (chez Ferdinand Moffet)

### 3. 1987: SUR LA PROPRIÉTÉ D'ADALBERT GAUDET

- Alphonse Gaudet (1922-1945)

### 4. 1987: SUR LA PROPRIÉTÉ DE VIATEUR MATHIEU

- Alexandre Mathieu (1924-1942)

### 5. 1987: SUR LA PROPRIÉTÉ D'ALPHONSE MORIN

- William Morin (1948-1966)

### 6. 1987: SUR LA PROPRIÉTÉ DE DESNEIGES SAMSON

- Édouard Gagnon (? - ?)

### 7. 1987: SUR LA PROPRIÉTÉ DE CLAUDE LESSARD ET DE SYLVIE GAUDET

- Donat Lessard (1942-1950) (au rang 9)
  - Donat Lessard (1950-1967) (chez Claude Lessard)
- La boutique de M. Lessard est détruite par le feu. Le dernier vestige de ce métier révolu disparaît ainsi en fumée.

## SALONS DE COIFFURE

1. Marie Beauchamp (1955- ?) annexe de l'épicerie de Joseph Lessard, aujourd'hui Épicerie Marcy
2. Marguerite Trudel Savard (? - ?) chez Mme Albert Arpin
3. Colette Lessard et sa fille Idèle Morin (1955- ?) dans le magasin de Cléo Baril, aujourd'hui Armand Rheault
4. Mme Marcel Rocheleau (? - ?)
5. Irène Carpentier (1950-1953)
6. Angèle Charbonneau Perreault (1968-1974)
7. Raymonde Arpin
8. Thérèse Gaudet
9. Pauline Lepage-Peluso (1977-1980)
10. Jeannine Piché
11. Manon Cadotte (1985- )
12. Suzanne Bellehumeur
13. Line Audet

## MAGASIN DE VÊTEMENTS

1. 1987:

- Jules et Rose-Marie Gaudet (1938-1962) (seconde main)
- Lorrent Gaudet (1962-1974) (seconde main et tissus)
- Mme Dorilda Laliberté (? - ?)

2. 1987: RÉSIDENCE PRIVÉE D'YVETTE ARPIN

- Irène Carpentier (1956-1963) (chez son père Augustin)
- Irène Carpentier (1963-1965) (chez Yvette Arpin)
- Yvette Arpin (1965-1968)

3. 1987: MAGASIN JOSEPH PÉTRIN

- Joseph et Claire Pétrin (1968- ) (vêtements et chaussures pour toute la famille)

4. 1987: MAGASIN DE TISSUS CHEZ YVAN GAUDET

- Jeanne Chaumont et Julien A. Gaudet (1950-1980)
- Lucie Gaudet et Yvan Gaudet (1980- )

5. 1987: RÉSIDENCE D'ALPHONSE MORIN

- Huguette Ferron-Morin (? - ?)

6. 1987: MAISON ACTUELLE DE JEAN BEAUREGARD

- Alma Gaudet (1960-1965)

7. 1987: ?

- Donat et Claire Bellehumeur (? - ?) (vêtements et chaussures)

8. 1987: ?

- Armand et Lucille Rheault

## BARBIERS

1. Albert Gaudet (? -1938) chez Maurice Brault

2. ? Falardeau (? -1938) chez Émery Gaudet

3. Antonio Perron (1938-1942) chez Émery Gaudet

4. Albert Brisson (? - ?)

5. Jules Brisson (? - ?)

6. André Brisson (1968-1974) en face de l'Épicerie Marcy

7. Raymond Baril (1945-1975) chez Émery Gaudet

## CORDONNERIES

1. 1987: MAISON DE ROSAIRE DOUAIRE, EN ARRIÈRE DU DÉPANNEUR DE MARCELIN LEPAGE

- Rosaire Douaire (1934-1984)

*La famille de Rosaire Douaire, cordonnier du village. De gauche à droite: Rosia, Laurent, la mère Pauline, la soeur Dora, le père Rosaire et Jacqueline.*

Collection: Rosaire Douaire.



2. 1987: CHEZ HEC  
- Hector Bellehumeur (1986- )

M. Rosaire Douaire à l'oeuvre, cordonnier  
à Béarn durant 50 ans de 1934 à 1984.

Collection: Rosaire Douaire.



La famille d'Albert Brisson, horloger, et  
de son épouse Marie Demers.

Collection: Jacques Brisson.

## GARAGES

### 1. 1987: DÉPANNEUR DE MARCELIN LEPAGE

- Augustin Carpentier (? - ?)
- Léonel Perreault (1940- ?)
- Mandoza Bureau (? - ?) (loué  
de Léonel Perreault)
- Léo Bélanger (? - 1956)
- Réginald Jubinville  
(1956-1973)

M. Jubinville devient détail-  
lant des petites automobiles  
allemandes de marque Prinz  
en 1960. En 1973, il convertit  
le garage en dépanneur.

### 2. 1987: GARAGE HÉGAU GARAGE ET STATION- SERVICE

- Alexandre Pelchat  
(1959-1969)
- Jacques Rivest
- Marcel Lefebvre
- Marcel Hébert (1979-1984)
- Yvan et Laurier Gaudet  
(1984-1986)
- Raoul Pellerin (1986- )

### 3. 1987: GARAGE RICHARD POITRAS

- Léonel Perreault (autobus  
scolaires)
- Gérard Perreault (autobus  
scolaires)
- Richard Poitras (1984-1987)

- Municipalité de Béarn  
(1987- )

En 1987, Jacquelin Lepage  
assure le transport scolaire.

### 4. 1987: GARAGE LÉONARD LABELLE

- Léonard Labelle (1981- )
- Loué à Richard Poitras
- Loué à Omer Carrière

## STATIONS-SERVICES

### 1. 1987: EMPLACEMENT DE LA RÉSIDENCE PRIVÉE D'OMER LABELLE

- Alfred Brisson (1950-1973)
- Roméo Arpin
- Raynald Gaudet
- Ronald Arpin

### 2. 1987: CHEZ HEC

- Hector Bellehumeur  
Ce commerce est polyvalent.  
On y trouve une station-  
service, un snack bar, une  
salle de jeux, un service de  
location vidéo et une  
cordonnerie.

### 3. 1987: À L'ARRIÈRE DE LA RÉSIDENTIE D'YVAN GAUDET

En 1958, M. Julien A. Gaudet  
devient représentant-distribu-  
teur de la compagnie pétroliè-  
re White Rose pour tout le Té-  
miscamingue. Il gare les  
camions-citernes sur son  
terrain.

M. Assol Perreault a aussi conduit un taxi.  
On le voit ici en compagnie d'Elizabeth  
Gaudet, de Marie Paquin et de Réjean  
Mathieu.

## TAXIS

1. Jules Laperrrière
2. Albert A. Gaudet
3. Lucien Robichaud
4. Alné Perrault
5. Henri Morrissette
6. Léonel Perrault
7. Gérard Perrault
8. Wilfrid Ferron
9. Wilson Beauchamp
10. Gaélan Mathieu
11. Valère Audet
12. Omer Morrissette

## SNOW-MOBILES

1. 1987: GARAGE  
DÉSAPPECTÉ DE WILFRID  
FERRON EN FACE DE SCIE  
& MARINE FERRON  
Bien avant que Bombardier  
mette sur le marché ses  
premières autos-neiges, M.  
Wilfrid Ferron avait déjà  
confectionné quatre modèles  
de "snow-mobiles": le  
premier en 1936, le deuxième  
en 1938, le troisième en 1940  
et le dernier en 1942. M.  
Wilfrid Ferron fut aussi  
l'inventeur de la pince bien  
connue "Wrench Vise Grip",  
dont il avait pensé le principe  
au cours d'un rêve, et qui fut  
mis sur le marché par la suite.

## MACHINERIES

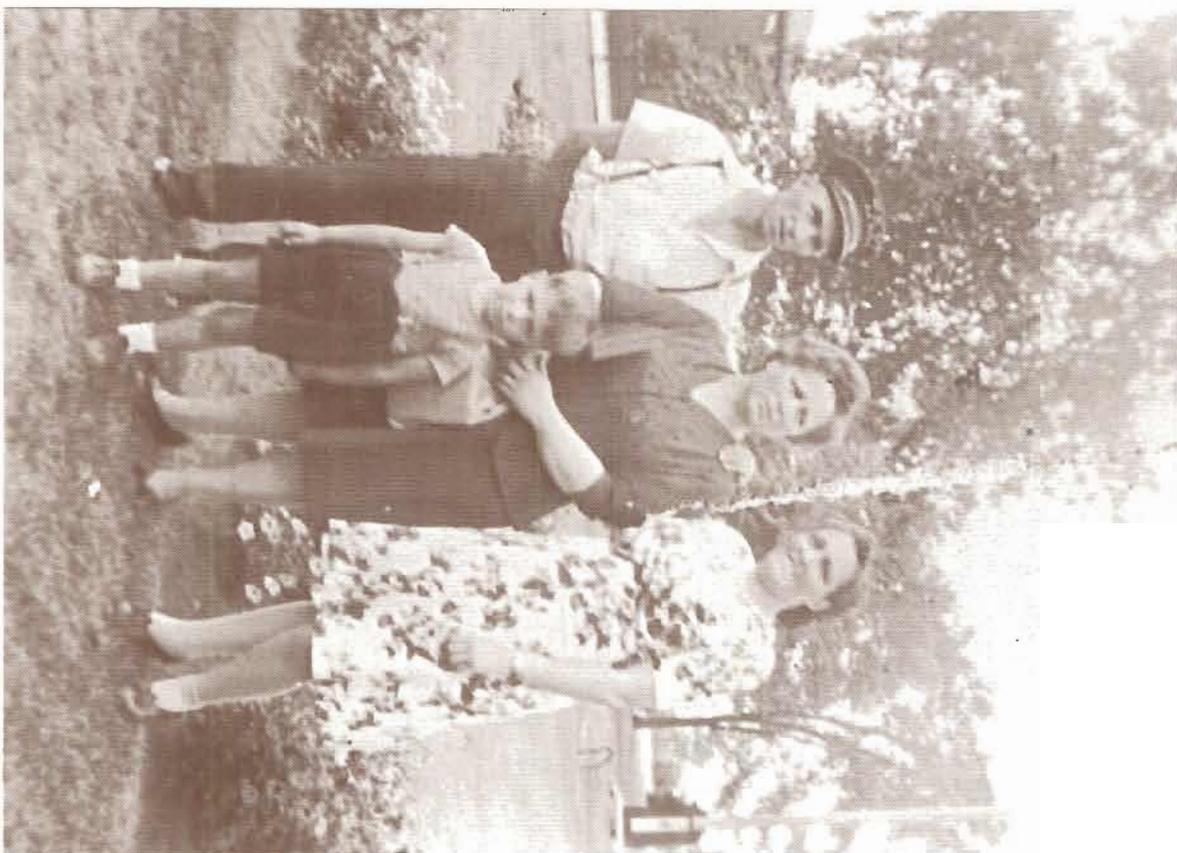
1. 1987: SCIE & MARINE  
FERRON L'ÉE  
- Wilfrid Ferron (1966- ?)  
(motos-neiges)  
- Fernand, Lucette et Serge  
Ferron ( ? - ) (scies à chaîne,  
moteurs de bateaux, motos,  
équipements de sports).

## DÉPANNEURS

1. 1987: ÉPICERIE DU COIN  
- Réginald Jubinville  
(1973-1976) (garage converti  
en dépanneur)  
- Marcellin Lepage (1976-1987)  
- Luc Turcotte et Micheline  
Lepage (1987- )  
2. 1987: DÉPANNÉUR CHEZ  
MAURICE  
- Maurice Lalonde (1978-1985)  
- Carole Lalonde (1985- )  
3. 1987: ?  
- Laclance Belhumeur ( ? - ?)

## ÉLEVAGE DE VISONS

1. 1987: WILFRID FERRON  
- Wilfrid Ferron ( ? - ?)
2. 1987: ?  
- Rémi Belhumeur (1955 - ?)  
élevage de plus de 300 têtes  
- Alfred Brisson ( ? - ?)



## 2. 1987: EMPLACEMENT DE

## LA CAISSE POPULAIRE

- Banque Nationale

(1920-1922) détruite par le

feu

Gérante:

Elizabeth Paquin-Gaudet

## 3. 1987: CAISSE POPULAIRE

- Caisse Populaire (1936 - )

Premier président:

Andrénique Bélanger

## BARS

## 1. 1987: BAR LA CHATTE

- Bernard Lemieux et Marie-

Pauline Pétin (1977-1978)

(Chez Ber-Line

- Jean-Paul Lemieux (1978)

- Jacqueline April

(Le Béarnais)

- Gaëtan Jollette et Jacques

Carpentier (Motel Cajo)

- ? De Montigny (Le Mancho)

- Emile Paquette (La Chatte)

## 2. 1987: BRASSELETTE 85

- Roméo Arpin et Ghislain

Bellehumeur (1985-1986)

- Roméo Arpin et Gérald

Chaumont (1986-1987)

- Gérald et Claude Chaumont

(1987 - )

## MEUNERIE

## 1. 1987: SORTIE SUD DU

VILLAGE, EN AVANT DU

TERRAIN DE SCIERIE

BEARN

- Coopérative du

Témiscamingue, filiale de

Ville-Marie (1950-1952)

Reni Goudreau et Conrad

Bernard, gérants

- Elevage de poulets

(1953-1954)

- Adalbert Perrault

(1954-1955)

- Cléo Baril (1955-1956)

En 1956, Cléo Baril vend le

bâtiment à M. Léonard Denis

qui le défait pour reconstruire

le Théâtre Idéal de Notre-

Dame du Nord. M. Baril con-

serve la machinerie pour

moudre et cribler le grain et il

installe la meunerie derrière

son magasin (aujourd'hui la

propriété de M. Armand

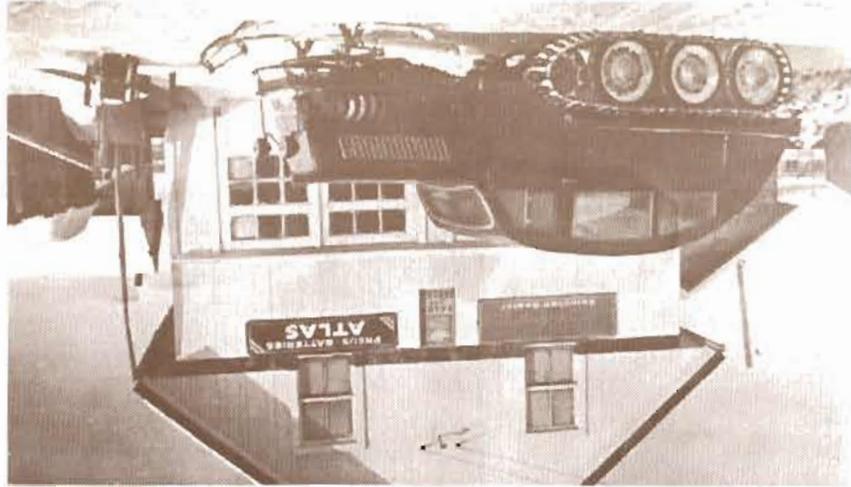
## BANQUES

## 1. 1987: ?

- Banque d'Hochelaga (1920- ?)

Gérants: Jules et Jean-Marie

Laperrière



Le "Snow-Mobile" construit par Wilfrid  
(Albertino) Ferron, vers 1940.  
Collection: Yvonne Ferron.



Albert Gaudet à Jean-Louis devant la  
Banque Nationale ayant existé entre 1920-  
1922 sur l'emplacement actuel de la Caisse  
Populaire.  
Collection: Jeannine Gaudet-Brault.

*Jeanne Chauumont, propriétaire d'un magasin de tissus de 1950 à 1980, et son mari Julien A. Gaudet, propriétaire d'un moulin à scier. Photo prise en 1931.*

Collection: Marguerite Roy.



*Jules Bellemeur à Amboise et son épouse Louise Lepege. M. Bellemeur a exercé le métier de boucher; il a tenu une épicerie-boucherie sur le site actuel de la maison d'Armand Réault et il a été aussi trappeur.*

Collection: Jeannine Gaudet-Brault.



## ALLÔ, POLICE!

Qui l'eût cru? Béarn s'est payé le luxe d'avoir sa propre police. En août 1955, la municipalité engageait Siegfroie Jodoin, ancien policier de Mattawa, pour maintenir le service de l'ordre dans la paroisse. En octobre 1956, Albert Brisson prenait la relève au poste de policier municipal mais on ne sait pas pour combien de temps.

Toujours est-il que le village a subi un vol à main armée en 1964. Le 6 mars, vers 20 h 00, trois bandits se sont présentés à la Caisse Populaire de Saint-Placide de Béarn et ils ont obligé le gérant, Paul Beauregard (26 ans), à ouvrir le coffre-fort. Après avoir fait main basse sur les 8 000,00\$ du coffre, les malfaiteurs ont garrotté, baillonné, bourré de coups, assommé, puis blessé d'un coup de feu M. Beauregard. Avant de se retirer, ils ont mis le feu à l'établissement, oubliant le gérant à son triste sort.

Mme Beauregard et M. Sylvio Gaudet ont aperçu les flammes dévastant le bâtiment en premier et ils ont alerté les pompiers. Entendant des gémissements, M. Gaudet s'est précipité à l'intérieur de la Caisse Populaire et, malgré la fumée intense, il a réussi à défaire les liens du gérant et à le tirer du brasier. Celui-ci était déjà à demi-inconscient, il perdait beaucoup de sang de la cuisse où s'était logée la balle et il souffrait d'une fracture du crâne.

Entre-temps, les malfaiteurs avaient pris la poudre d'escampette... sans laisser d'adresse évidemment.

---

Le 11 octobre 1962, Gaston Audet, son épouse et Mme Joseph Lessard se rendent au chalet d'Albertino Ferron, au lac Moran, avec l'intention arrêtée de chasser l'orignal le matin venu. Au cours de la nuit, la tempête éclate, la foudre retentit avec fracas

et le tout prend vite l'allure d'une tornade. Le vent arrache sur son passage le chalet dans lequel dorment les chasseurs, le transportant sur une distance de trente mètres et laissant les deux femmes sur le plancher. Un deuxième souffle de vent reprend la bâtisse et M. Audet et il projette le tout dans la forêt.

Revenues de leur émoi, les deux femmes cherchent à porter secours à leur compagnon coincé sous un amas de débris mais elles n'y parviennent pas à cause des nombreux désordres provoqués par la tornade. Elles tentent alors d'aller chercher du secours avec le camion mais les arbres renversés sur la route les en empêchent.

En conséquence, Mme Audet demeure dans le camion, klaxonnant pour attirer l'attention. De son côté, Mme Joseph Lessard part à pied dans la nuit noire, se guidant à la lueur des éclairs, contournant les étangs et enjambant les arbres renversés. Après une marche de quatre kilomètres, elle atteint la demeure de M. Viateur Bellehumeur à 5 h 00 du matin.

En peu de temps, des sauveteurs alertés se portent à la rescousse se frayant un chemin avec des scies mécaniques jusqu'au lieu du sinistre. M. Audet est transporté à l'hôpital de Ville-Marie souffrant de fractures et du froid mais il succombe de ses blessures sur l'heure du midi, à l'âge de 26 ans. Un triste drame de l'histoire de Béarn!!!



*"Ça relevait un  
peu du domaine  
des fées cette  
usine-là, parce que  
c'était un rêve  
grandiose et  
beaucoup de gens  
du*

*Témiscamingue  
étaient  
convaincus... qu'on  
était pour se péter  
la gueule là-  
dedans... L'histoire  
nous a vraiment  
prouvé que notre  
choix était bon; on  
a bâti une bonne  
entreprise."*

Lorrent Gaudet

# UNE HISTOIRE DE BOIS

## APRÈS LES MOULINS À SCIE, DES USINES DE CONTRE- PLAQUÉS

L'agriculture a marqué l'ouverture de la paroisse mais les habitants de l'endroit ont rapidement compris l'importance économique de la forêt environnante.

Dès le début du siècle, les frères Laverdière ouvrent un premier moulin à scie à Béarn, en bas de la côte au Nord du village. Plusieurs propriétaires s'y succèdent dont le dernier en ligne se nomme Julien A. Gaudet.

Au début des années 60, quelques personnes projettent d'implanter une usine de contre-plaqués sur le site de l'ancien moulin à scie. En 1963, le groupe procède à la construction d'un bâtiment à cet effet, mesurant 52 mètres par 18, et il prévoit opérer vingt heures par jour en donnant du travail à une cinquantaine d'ouvriers. Effectivement, la Compagnie de contre-plaqué du Témiscamingue inc. entre en production en 1964 et l'inauguration officielle de la manufacture s'effectue le 9 août, en présence du président de la compagnie: Julien A. Gaudet. Le curé Pleyer en profite pour bénir la bâtisse et l'équipement devant plus de trois cents personnes.

À l'origine, la production de l'usine est estimée à trois millions de pieds de bois par année et on prétend pouvoir verser 150 000\$ en salaires annuellement. De plus, les cultivateurs profitent également de cette nouvelle entreprise qui doit leur acheter pour 200 000\$ de billes de bois à chaque année.

Durant cette période indéterminée, la compagnie Incomaco d'Ottawa prend en charge la direction de l'usine. Malheureusement, elle connaît vite des problèmes de fonctionnement et la rentabilité insuffisante de la manufacture entraîne l'arrêt

des activités.

Toutefois, en 1966, la firme Jacques Angers, un syndic de Rouyn, reprend l'affaire en main et l'usine recommence la production. Cette firme engage Jean-Yves Cossette au poste de contrôleur des opérations et elle rebaptise l'entreprise du nom de "Compagnie de contre-plaqué de Béarn". L'affaire ne mène nulle part et la manufacture ferme à nouveau ses portes au cours de la même année.

Ayant été maire de Béarn, M. Léonel Perreault considère indispensable la présence d'une entreprise prospère dans la localité. En 1967, il rachète la compagnie et il compte bien la remettre en production. Seul, toutefois, il ne dispose pas des capitaux nécessaires et Maître Gilles Desjardins de Ville-Marie le met en contact avec Jean Martineau et Benoît Boivin, les principaux actionnaires de la Compagnie Consim International inc., une firme de banquiers hypothécaires de Montréal.

Ces messieurs effectuent plusieurs voyages à Béarn pour étudier l'organisation de l'usine, le marché et les possibilités de réouverture. L'étude se montre concluante et M. Léonel Perreault signe un contrat avec la Compagnie Northern Plywood inc, de Montréal, au bureau du notaire Du Mesnil de Ville-Marie, le 22 août 1967.

L'usine de contre-plaqués, connue maintenant sous le nom de Novaply inc., redémarre pour de bon. Afin de doubler la production, en 1968, on ajoute une rallonge aussi grande que le premier bâtiment. On parle d'installer un nouveau séchoir et de procurer de l'emploi à 90 personnes. Au début de 1969, les travaux sont complétés et M. René Lorrain est assigné au poste de gérant. L'affaire prend de l'ampleur et les employés produisent du contre-plaqué de tremble qui est vendu au Québec et en Ontario.

Mais le mauvais sort s'acharne sur cette entreprise. Vers 12 h 00, le 14 avril 1969, un incendie de source inconnue se déclare entre la toiture et le plafond. Les employés constatent le drame quand la fumée commence à s'échapper par les ventilateurs. En très peu de temps, l'usine est entièrement rasée par les flammes. Les pertes de la Compagnie Novaply inc. s'élèvent à 300 000\$ et l'usine n'est pas assurée. Quatre chargements de bois, à l'intérieur, prêts pour la livraison, partent aussi en fumée mais la réserve extérieure de bois est épargnée, grâce à la présence du curé, suppose-t-on!!!

La perte de l'usine Novaply porte un dur coup à l'économie de Béarn puisque soixante-dix employés se retrouvent en chômage du jour au lendemain: une masse salariale d'un quart de million annuellement.

En dépit de cette lourde perte financière, parce que l'usine connaissait un avenir prometteur, on apprend en août 1969 qu'elle doit être reconstruite sur le même site mais sous le nom de "TEMISPLY". Encore une fois, c'est Léonel Perreault qui se fait le défenseur de la reconstruction de l'usine et, bientôt, le Ministère des Terres et Forêts accorde le permis de reconstruction.

Effectivement, l'usine "TEMISPLY" a été reconstruite et a ouvert ses portes... non pas à Béarn mais à Ville-Marie, allez donc savoir pourquoi?

## LA COOPÉRATIVE FORESTIÈRE DU TÉMISCAMINGUE: ON Y CROÏT!

Béarn vient de perdre une industrie, c'est dramatique pour l'économie locale. Par ailleurs, les Témiscamiens les plus conscients s'inquiètent du dépeuplement du Témiscamingue. Faute d'emplois, entre 1960 et 1970, le comté se vide graduellement de sa population. Il faut arrêter la saignée et pour se faire il faut de nouvelles entreprises pour générer des emplois permanents.

Sous l'instigation de M. Placide Bernard, un groupe de Témiscamiens se réunit à Béarn en 1969 afin de chercher un compromis à l'exode massif des jeunes Témiscamiens suite à la fin des travaux aux barrages de l'Hydro-Québec. La forêt représente une solution envisageable mais il faut implanter une industrie de transformation. Durant cette rencontre, les personnes présentes forment un comité de développement dont le rôle consiste à mettre sur pied une industrie forestière au Témiscamingue.

Le groupe obtient aussitôt l'appui inconditionnel de la Fédération des Chantiers Coopératifs de Taschereau, en Abitibi. L'implantation d'une nouvelle entreprise forestière au Témiscamingue ne constitue pas une manche facile puisqu'il faut convaincre les ministères et trouver des bailleurs de fonds. Pour Québec, le Témiscamingue c'est le bout du monde et on ne détient pas de données récentes sur les inventaires forestiers des forêts témiscamiennes.

Au début, les Témiscamiens se font promener de "Caïphe à Plate" et on leur fait beaucoup de promesses qui en restent au stade des promesses. Heureusement, les appuis d'Odilon Boulin de la Fédération des Chantiers coopératifs de Tasche-

reau et celui d'Alfred Allen, le directeur-général de Scierie Taschereau, vont aider à ouvrir bien des portes au gouvernement et auprès de la Société de Fiducie du Québec et du Mouvement Desjardins. La Coopérative Forestière du Témiscamingue prend forme peu à peu. En 1970, le groupe cherche à obtenir des garanties d'approvisionnement auprès du Ministère des Terres et Forêts, chose obtenue en 1972. La garantie d'approvisionnement permet de fournir la future usine mais il faut également trouver les fonds nécessaires. On demande à la Coopérative forestière de recueillir 200 000 \$ par une campagne de financement au Témiscamingue, à la suite de quoi la Fédération des Chantiers coopératifs mettra son énergie à trouver les millions manquants.

Le conseil d'administration de la Coopérative du Témiscamingue entreprend donc une vaste campagne de financement et il organise huit assemblées d'information en sept jours dans huit paroisses différentes. Les Caisses Populaires et les banques du Témiscamingue offrent en vente les parts sociales. La démarche porte ses fruits et elle permet de recueillir 225 000 \$ par la vente d'actions à 500 \$ chacune dans dix-sept paroisses témiscamiennes. Les résidents de Béarn fournissent également 2 000 \$ pour financer les déplacements des promoteurs à Québec et à Montréal.

En 1972, la Coopérative Forestière du Témiscamingue voit officiellement le jour et des personnes de diverses localités du Témiscamingue composent le conseil d'administration. Une étude effectuée par la firme Gauthier, Poulin & Thériault de Québec démontre la faisabilité du projet à condition de disposer d'un minimum de 2,5 millions de dollars et de 25 millions de pieds de bois.

Au cours de la même année, le conseil d'administration propose de déterminer le site de la future usine mais il suggère d'en laisser le choix aux ingénieurs afin d'en arriver à une meilleure rentabilité de l'entreprise. Ceux-ci fixent leur choix

sur Béarn, à la limite Sud du village, parce que cette paroisse est bien positionnée par rapport aux champs de coupe du domaine du lac Kipawa. Le 11 mai 1972, le bureau de direction s'engage à acheter plus de 100 acres de terrain sur le site offert par le municipalité de Béarn.

Les débuts des travaux de construction de la nouvelle usine est prévue pour juillet 1972 et le complexe manufacturier prévoit une scierie, un séchoir à bois, une installation de planage, un moulin à copeaux et de l'équipement pour la préparation en longueur. Deux lignes de production sont prévues tant pour les feuillus que pour les résineux: l'une pour le gros bois, l'autre pour le petit.

Le 29 mai 1972, une assemblée générale spéciale des membres est convoquée à la salle Lorraine de Lorrainville afin d'obtenir l'autorisation de construire l'usine. La proposition est adoptée facilement. M. Aurèle Lambert de Laverlochère est nommé directeur de la Coopérative Forestière du Témiscamingue en remplacement de M. Henri Trudel qui quitte pour des raisons de santé.

La souscription de 225 000 \$ recueillie au Témiscamingue sert de garantie pour l'obtention de subventions gouvernementales. En décembre 1972, le Ministère de l'Expansion Économique au fédéral accorde un octroi de 665 000 \$ pour la réalisation de l'usine de bois de sciage. En avril 1973, le Ministère de l'Industrie et de Commerce du Québec ajoute un prêt de 150 000 \$ via la Société de Développement Industriel du Québec. En mai de la même année, la Société de Fiducie du Québec garantit un emprunt de 1 606 000 \$ pour une période de dix ans. L'Union Régionale des Caisses Populaires de Montréal fait aussi sa part en allouant un prêt de 120 000 \$.

En 1973, M. Lorrent Gaudet est nommé au poste de directeur-général de la Coopérative et on le mandate pour procéder à l'achat de la bâtisse du moulin et de la machinerie de la scierie.

Le 14 mai 1973, l'entreprise commence les travaux de nivelage sur le site de la future usine et poursuit par la mise en place des fondations devant recevoir la bâtisse pré-fabriquée. On achète pour un million d'équipement à la compagnie Forano. Peu après, la machinerie est installée et la Coopérative procède à la construction des autres bâtiments: une usine de rabotage, un planneur, un séchoir, un garage, une station de pompage, des bureaux administratifs et une balance pour peser le bois.

Puisque les sources d'approvisionnement de bois se situent dans la forêt domaniale, le Ministère des Terres et Forêts du Québec investit 450 000 \$ pour la construction du premier tronçon du chemin de pénétration, en 1972. L'année suivante, un nouveau budget est voté pour la prolongation de la route sur une quinzaine de milles supplémentaires. Une autre section de treize milles s'ajoute en 1974. En mars 1974, le Ministère des Affaires Municipales et de l'Environnement alloue une subvention de 109 000 \$ à la municipalité de Béarn pour la réalisation des travaux de construction d'une conduite d'eau devant desservir l'usine de sciage et la station de pompage.

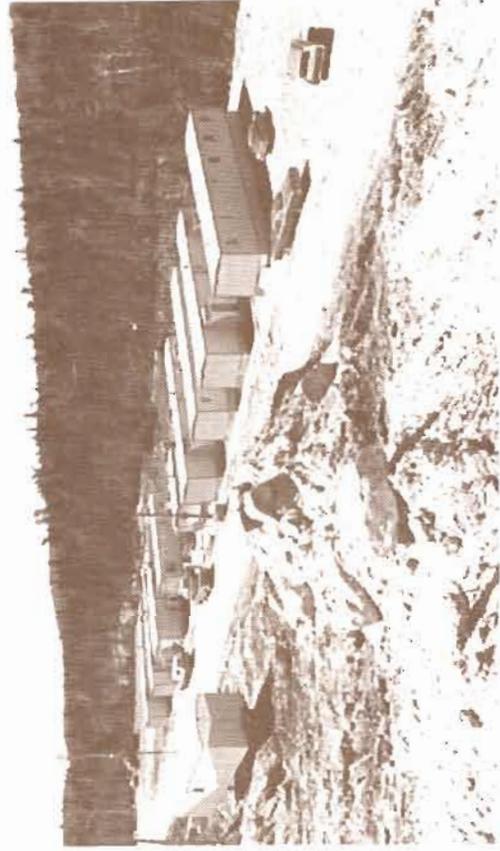
Le premier billot est scié dans l'usine de la Coopérative Forestière du Témiscamingue le 8 mai 1974. C'est le fruit de l'effort collectif des Témiscamiens. Une première ligne d'usinage est réservée aux pins blancs et rouges, essences inexistantes en Abitibi; la deuxième ligne est alimentée par les résineux, tels le sapin, l'épinette et le cyprès. Pour sa part, le bois franc coupé est vendu aux industries de transformation de la région. La majorité du bois usiné est écoulé vers l'Ontario à cause de la proximité de ce marché. La Coopérative procède à ses propres opérations forestières et elle engage elle-même les bûcherons.

L'inauguration officielle de la Coopérative Forestière du Témiscamingue se tient en août 1974, en présence de nombreux dignitaires dont le ministre des Terres et Forêts, M. Kevin Drummond. Le conseil d'administration de l'époque compte les personnalités suivantes: Lorrent Gaudet de Béarn,

président et directeur-général, Horace Paquin de Guigues, Théodore Gauthier de Laverlochère, Pierre Gagnon de Fabre, Rolland Bergeron de Ville-Marie, Alphonse Bérubé d'Angliers, Paul Carrière de Laverlochère, Paul Gilbert de Latulipe, Réjean Jolette et Yves Simard de Ville-Marie, Fernand Ferron de Béarn et Raymond Genesse d'Authier qui représente la Fédération des Chantiers coopératifs.

Ainsi, après une longue période de gestation, la Coopérative Forestière du Témiscamingue devient enfin réalité. Elle est vouée à un avenir prometteur. Pourtant, huit mois plus tard, en décembre, elle doit fermer ses portes. Elle n'avait pas prévu la dure récession de l'industrie du bois en 1974. L'entrée en opération de l'usine coïncide avec la chute des prix du bois et

la nouvelle compagnie n'a pas prévu cette crise. D'autres scieries bien établies connaissent des problèmes similaires. Même la Fédération des Chantiers coopératifs de Taschereau se retrouve en faillite. La Coopérative Forestière du Témiscamingue doit fermer ses portes et l'entreprise poursuit l'écoulement des inventaires de bois jusqu'en février 1975. C'est un drame énorme pour les Témiscamiens qui ont cru dans cette coopérative.



*Le camp forestier de Scierie Béarn, sur le chemin de pénétration.*

Collection: Scierie Béarn.

## L'ÈRE MODERNE AVEC SCIERIE BÉARN

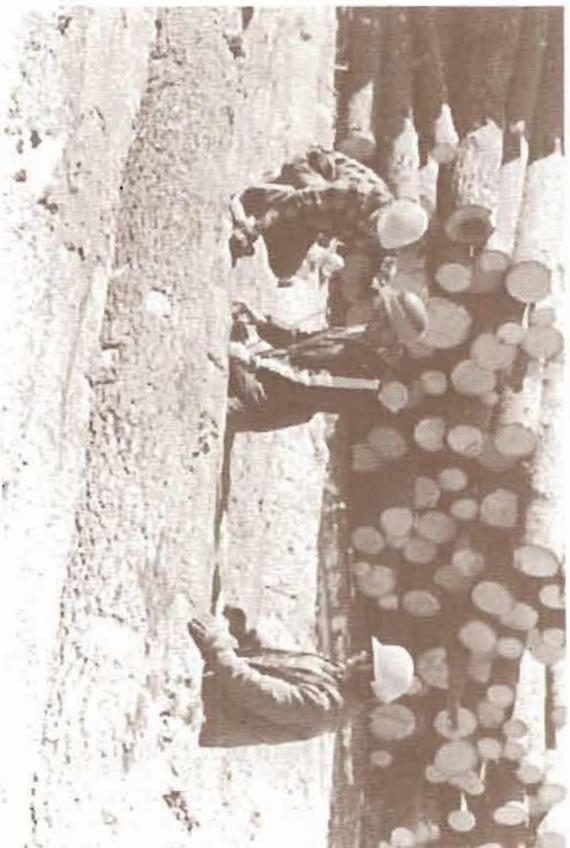
Les actionnaires de la Coopérative Forestière du Témiscamingue n'acceptent tout simplement pas cet échec après tant d'efforts et d'argent investis. Avec l'aide de Scierie Taschereau, ils exigent que le Ministère des Terres & Forêts se porte à leur secours. Le ministère ne peut rien faire mais il demande à la Société Rexfor de rentabiliser les usines de Taschereau et de Béarn.

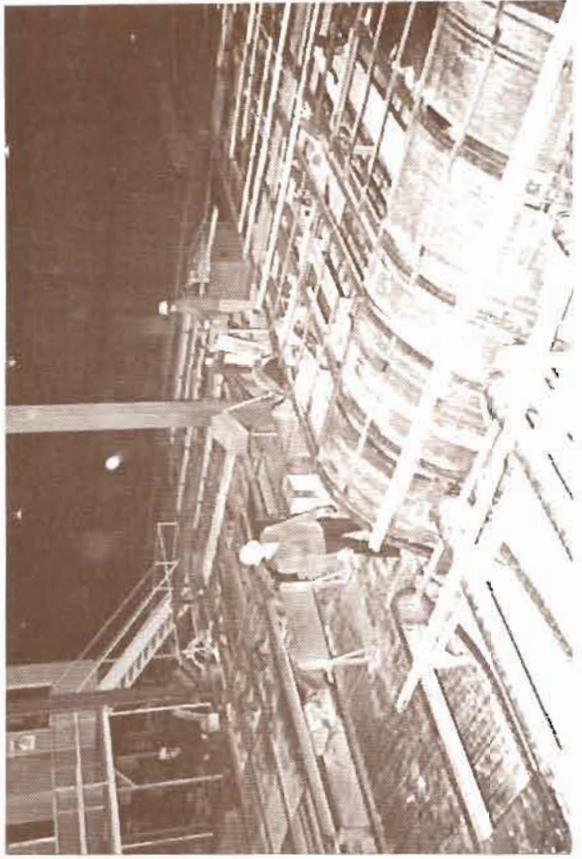
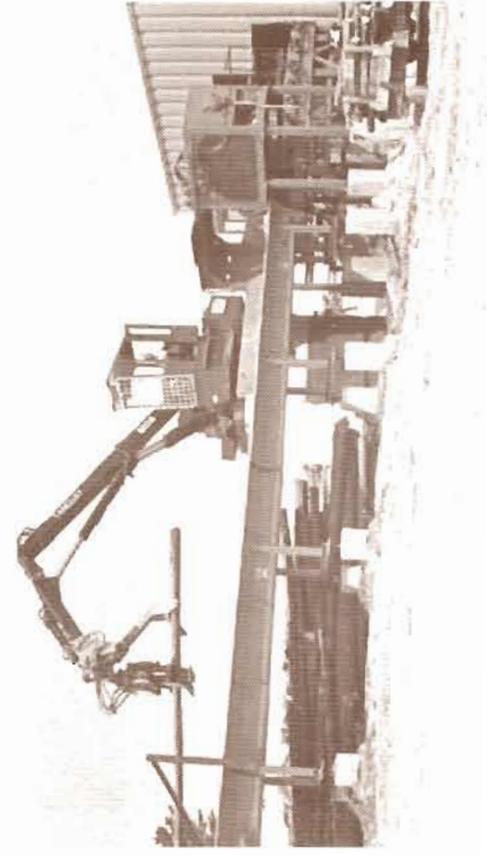
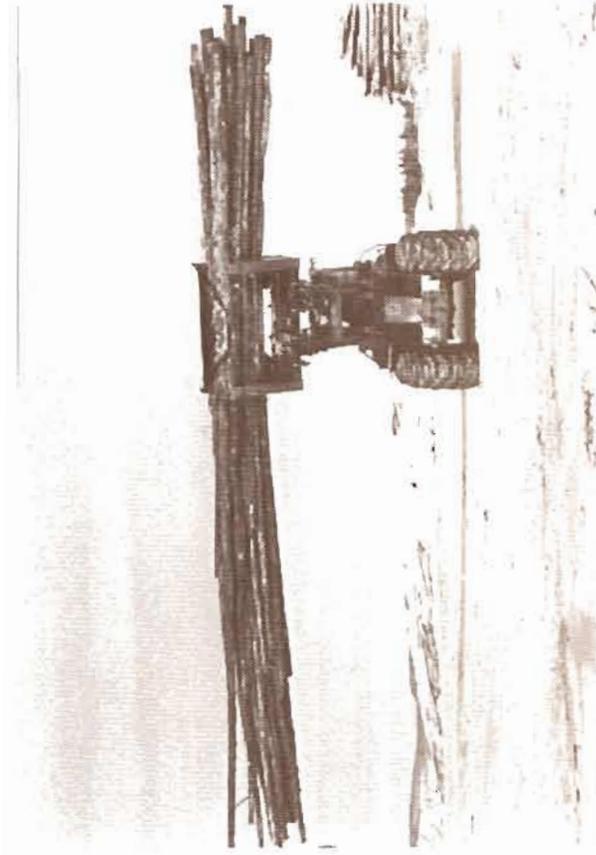
Rexfor est une compagnie gouvernementale puissante et elle a les reins assez solide pour supporter la récession. Le 15 septembre 1975, elle signe une entente avec la Coopérative Forestière du Témiscamingue dans le but de prendre possession de ses actifs mais elle assure en même temps que la population régionale ne perdra pas son argent. Pour la Coopérative, ce n'est pas la solution idéale puisqu'elle doit disparaître mais au moins, avec Rexfor, elle atteint un de ses objectifs de doter le Témiscamingue d'une entreprise rentable.

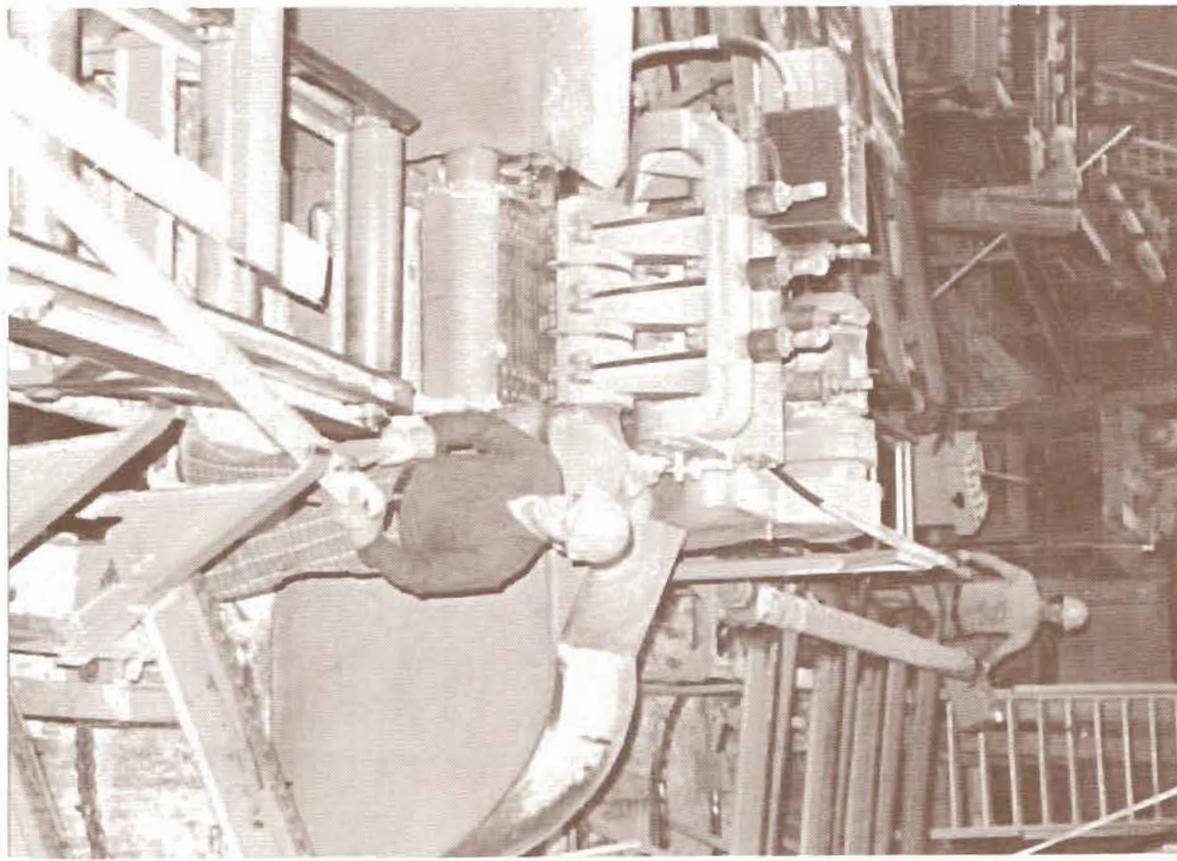
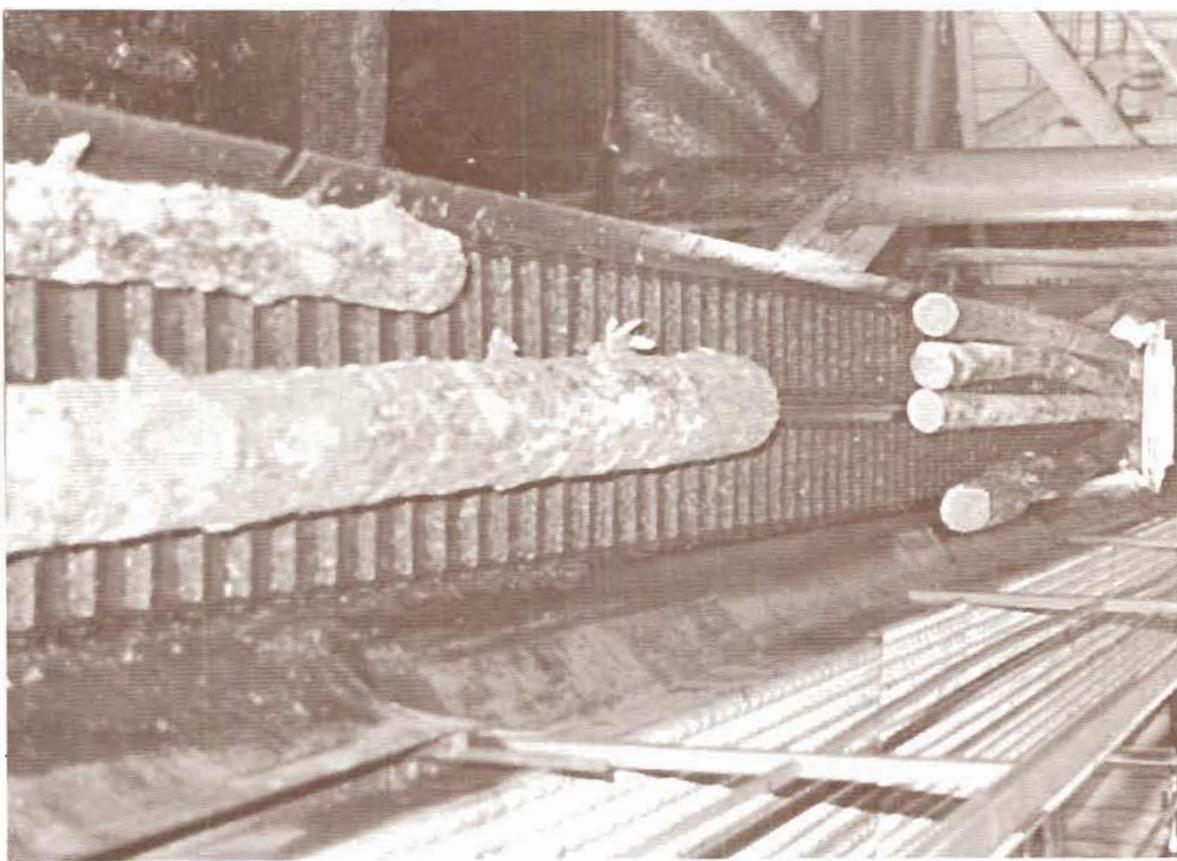
À l'automne 1975, Rexfor redébuta les opérations de l'usine sous le nom de "Scierie Béarn inc.". Sa prise de possession de l'entreprise coïncide avec la remontée des prix du bois et, en peu de temps, l'entreprise réalise des profits considérables. Entre 1977 et 1980, elle fait des profits de deux à trois millions par année qu'elle maintient heureusement dans Scierie Béarn.

En 1980, l'industrie du bois subit une nouvelle crise mais Rexfor et Scierie Béarn disposent des moyens financiers pour y faire face. En 1985, l'usine célèbre son dixième anniversaire d'existence malgré les propos alarmistes de bien des Témiscamiens. Dans les opérations forestières comme en usine, la compagnie fournit de l'emploi à plus de trois cents personnes.

En 1987, Scierie Béarn est la deuxième plus grosse entreprise du Témiscamingue, après Tembec qui vient de s'en porter acquéreur afin d'assurer son approvisionnement en copeaux. Scierie Béarn c'est également l'industrie qui a permis la survie de Béarn, un accroissement de la population et un changement des mentalités avec l'addition de sang neuf.

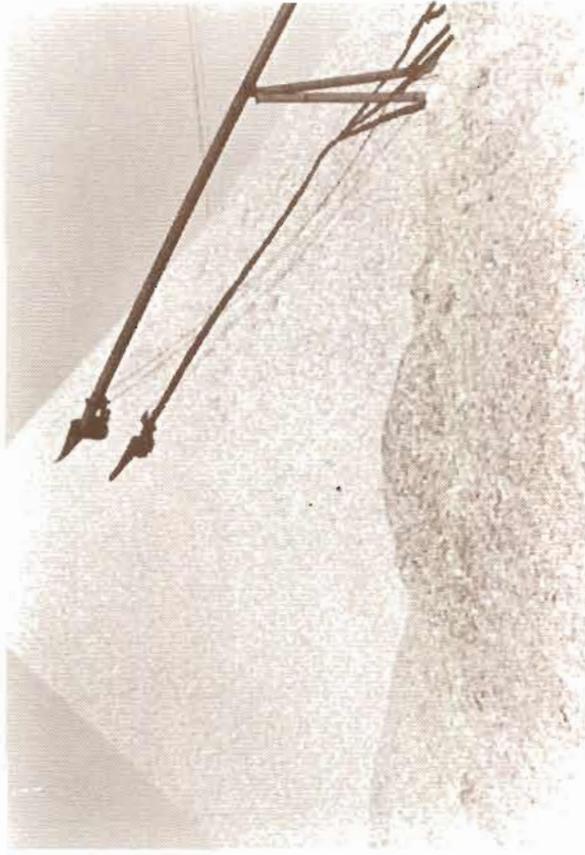




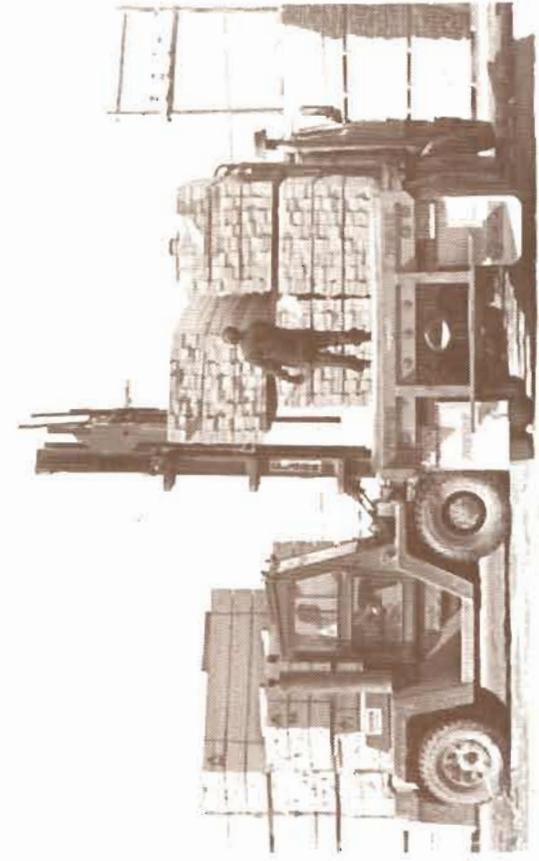
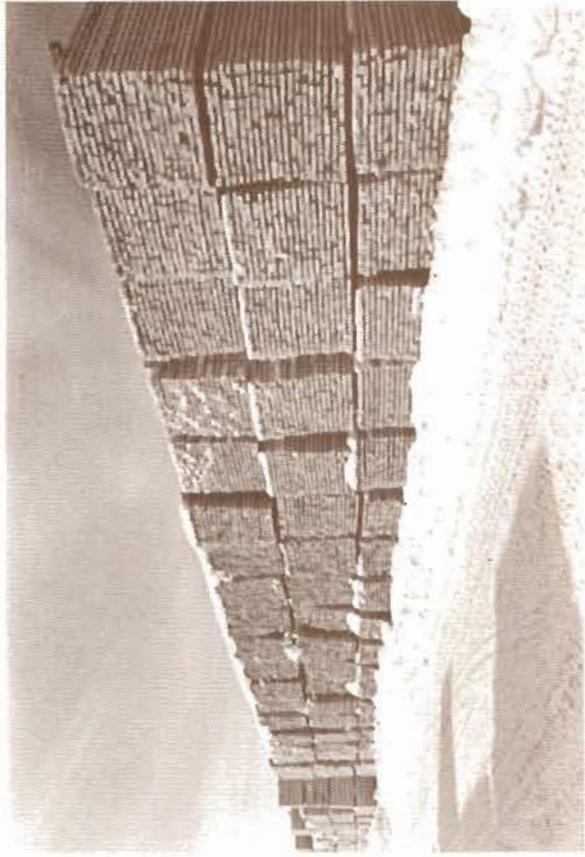


*Les copeaux de Scierie Béarn sont achetés  
par Tembec.*

Collection: Scierie Béarn inc.



Collection: Scierie Béarn inc.



*Une des nouvelles familles à peupler  
Béarn à cause de Scierie Béarn: celle de  
Gilles Breton. On y voit Gilles Breton et  
son épouse Simone Cloutier, de même que  
les enfants: Maryse, Nancy, Alex et Billy.*

Collection: Gilles Breton.



La têtuyenne de Béarn, Doria Héroux-Caudet (91 ans), photographiée avec les seuls membres de sa famille encore vivants: sa sœur Flore (82 ans), résidente de l'Alberta, et son frère Amable (78 ans), résident de Temiscaming.

Collection: Amable Caudet.

**PORTRAIT  
DE LA DOYENNE:  
DORIA HÉROUX-  
GAUDET**

Madame Doria Caudet est la citoyenne résidante la plus âgée de Béarn. Voilà maintenant quatre-vingts années qu'elle demeure dans la localité. En 1987, elle porte fièrement ses 91 ans.

Elle est née à Sainte-Béatrix, comté de Joliette, en 1896. Les terres de Sainte-Béatrix ne sont pas fameuses et les Héroux ont peine à y joindre les deux bouts. Comme la famille compte plusieurs garçons et qu'il ne reste plus de lots disponibles pour leur établissement dans les environs, le père, Ludger Héroux, va chercher ailleurs un endroit plus propice. Deux des frères de sa femme demeurent déjà à Béarn: Gaspard et Simai Plante. Pourquoi ne pas tenter la chance de ce côté?

En 1904, une première visite à Béarn le convainc de s'y installer. Il achète deux lots d'Ambroise Bellehumeur (aujourd'hui Rosaire Douaire) au coeur du présent village. Il s'y bâtit un petit camp. L'année suivante, il retourne chercher sa famille de huit enfants ainsi que le mobilier et quelques chevaux. Comme la plupart des colons du temps, les Héroux gagnent le Témiscamingue par chemin de fer puis la remontée du lac se fait sur le "Météor". De Ville-Marie, on fait le trajet en "bogie" jusqu'à Béarn. À l'arrivée, le camp se révèle trop petit pour loger toute la famille. Quelques enfants doivent demeurer chez des voisins pour un certain temps.

À l'époque, les colons reçoivent une prime du gouvernement pour le nombre d'acres défrichées. Cette aide financière permet à Ludger Héroux de s'organiser un troupeau d'une dizaine de vaches et de se bâtir une grange.

En 1913, à dix-sept ans, Doria Héroux épouse Alphonse Caudet (24 ans), fils de Léon arrivé en 1902, qui demeure pas très loin dans le village.

Alphonse Caudet est déjà propriétaire. En effet, il a acheté avant son mariage une partie de la terre de son père Léon et y a bâti sa maison (aujourd'hui la maison de son fils Adalbert).

*Le célibataire doyen de la paroisse est  
Emilien Caudet: (94 ans en  
juillet 1987), mais il ne demeure plus à  
Béarn puisqu'il séjourne au Centre  
d'accueil Dubanel à Ville-Marie. On le  
voit ici au centre.*



*entouré de sa famille. 1re rangée: Fernand,  
Emilien et Maria. 2e rangée: Elvare, Rita,  
Paul, Émile et Laurette.*

La famille d'Alphonse et de Doria Gaudet, dans les années 1950. De gauche à droite: André, Jean-Jacques, Michel, Alphonse, Lucia, Adalbert, Lionel, Adrien

et Lucien. À l'avant: Raymond, la fille adoptive, avec les parents.

Collection: Doria Gaudet.



Alphonse Gaudet à Léon (24 ans) avec son épouse Doria Héroux (17 ans), le jour de leur mariage en 1913.

Collection: Armande Gaudet.



Le nouveau couple s'y établit. Le lot est partiellement défriché et il reste beaucoup à faire. Doria Héroux-Gaudet se souvient d'avoir défriché et cultivé sur l'emplacement de sa maison actuelle et sur celui de son fils Adalbert.

L'année suivante, les jeunes mariés construisent l'étable et la grange. À l'époque, le troupeau ne compte qu'une seule vache, mais ils achètent des veaux qui agrandissent le cheptel.

Ensemble, Doria Héroux et Alphonse Gaudet fondent une famille de dix enfants: huit garçons et deux filles, Irène née en 1914 et décédée à deux mois, Lucia, Lucien, Adrien, Lionel, Adalbert, Alphonse, Michel, Jean-Jacques et André. En 1946, le couple prend à sa charge Raymond, alors âgée de vingt-deux mois, fille de Marcel Gaudet et de Yvette Robichaud.

En 1918, Doria Héroux-Gaudet est lourdement éprouvée. La grippe espagnole emporte son père (27 juin), âgé de 58 ans, sa mère (30 mai), âgée de 52 ans et une de ses sœurs, Rosa (18 mai) alors âgée de 15 ans.

Suite à ces décès, la terre paternelle et son contenu sont vendus et Monsieur Isaïe Douaire en devient l'acquéreur.

Doria est déjà mère de trois enfants (Lucia, Lucien, Adrien) mais elle prend quand même la relève de ses parents et voit sa famille augmenter de trois personnes. Ses sœurs, Flore, Marie-Ange et Alma vont vivre chez elle. Elles y font leur nid jusqu'à ce qu'elles se marient.

De son côté son mari Alphonse Gaudet loue des emplacements à l'étable (environ quatre ou cinq) pour les chevaux des gens qui viennent au village, soit pour la messe, soit pour faire des commissions. La maison de Doria et d'Alphonse est vite fréquentée par la plupart des citoyens de la paroisse. Mme Doria Héroux-Gaudet raconte que les familles qui demeuraient dans les rangs apportaient leur lunch et, après la messe,

(car il faut être à jeun pendant plusieurs heures avant d'aller communier), ils en profitaient pour se restaurer. Les fermiers faisaient de même lorsqu'ils viennent faire leurs commissions au village.

Souvent, avant d'aller à la messe, les gens utilisent le poêle de la cuisine de Doria et font mijoter leur repas. Il arrive parfois que Doria fournisse à manger à ceux qui n'en ont pas apporté et qui s'attardent au village.

M. Alphonse Gaudet est très politisé. Tout comme son père Léon, il prête régulièrement sa demeure pour des assemblées de toutes sortes, dont celle de l'Union Catholique des Cultivateurs (UCC). Durant dix années, il occupe la présidence de cet organisme. M. Gaudet est élu maire par acclamation en 1929. Il se retire de la mairie, en 1931, puis reprend cette fonction de 1937 à 1939. On raconte que lorsqu'il est battu à ce poste, on brûle un homme de paille devant sa résidence, comme l'exige la tradition de l'époque.

Comme son mari s'occupe beaucoup de choses politiques, et qu'en plus, il fait chanter pendant au moins deux hivers (vers 1923), Doria Héroux-Gaudet doit voir à l'exécution des travaux de la ferme, en plus de sa corvée familiale. À mesure que les enfants grandissent, ils peuvent donner un coup de main à leur mère. Mme Doria Héroux-Gaudet raconte qu'elle aimait travailler sur la terre, mais qu'elle n'appréciait pas beaucoup la traite des vaches, car dit-elle, elle en avait peur.

Doria Héroux-Gaudet travaille fort sur la ferme, voit à l'entretien de la maison et doit également accueillir toutes ces personnes qui se présentent chez elle. En plus elle reçoit beaucoup d'hommes intéressés aux activités politiques de son mari. Elle raconte qu'elle en a fait des repas, qu'elle en a lavé du linge avec un moulin à bras. Elle ne compte pas ses heures de travail et est toujours disponible pour épauler son mari.

*Alphonse Gaudet et Doria Héroux à l'occasion de leur cinquantième anniversaire de mariage en 1962. Le petit-fils Jean-Charles, fils d'Adalbert, les conduit.*

Collection: Noëlla Gaudet.



*Alphonse Gaudet s'est présenté au poste de député, pour l'Union des Électeurs de Réal Caouette. Il fut battu.*

Collection: Doria- Héroux-Gaudet.

**VOTEZ POUR**

**VOTE FOR**



Alphonse Gaudet  
Candidat de *Candidate for*  
**UNION DES ELECTEURS**

Dès 1937, Alphonse Gaudet milite pour le crédit social. Jusqu'à son décès survenu en mai 1965, M. Gaudet a toujours défendu farouchement les orientations de ce parti politique. M. Réal Caouette, chef de ce parti, assiste à la messe des funérailles de ce dernier, en l'église de Béarn.

En 1947, avec l'aide de leurs enfants, le couple a construit une nouvelle maison où Doria habite depuis ce temps. À la mort d'Alphonse, sa fille Lucia et son mari, Réal Mathieu, ont quitté Belleterre pour venir vivre avec Doria Héroux-Gaudet. En 1987, ils partagent toujours le même toit.

## BIBLIOGRAPHIE

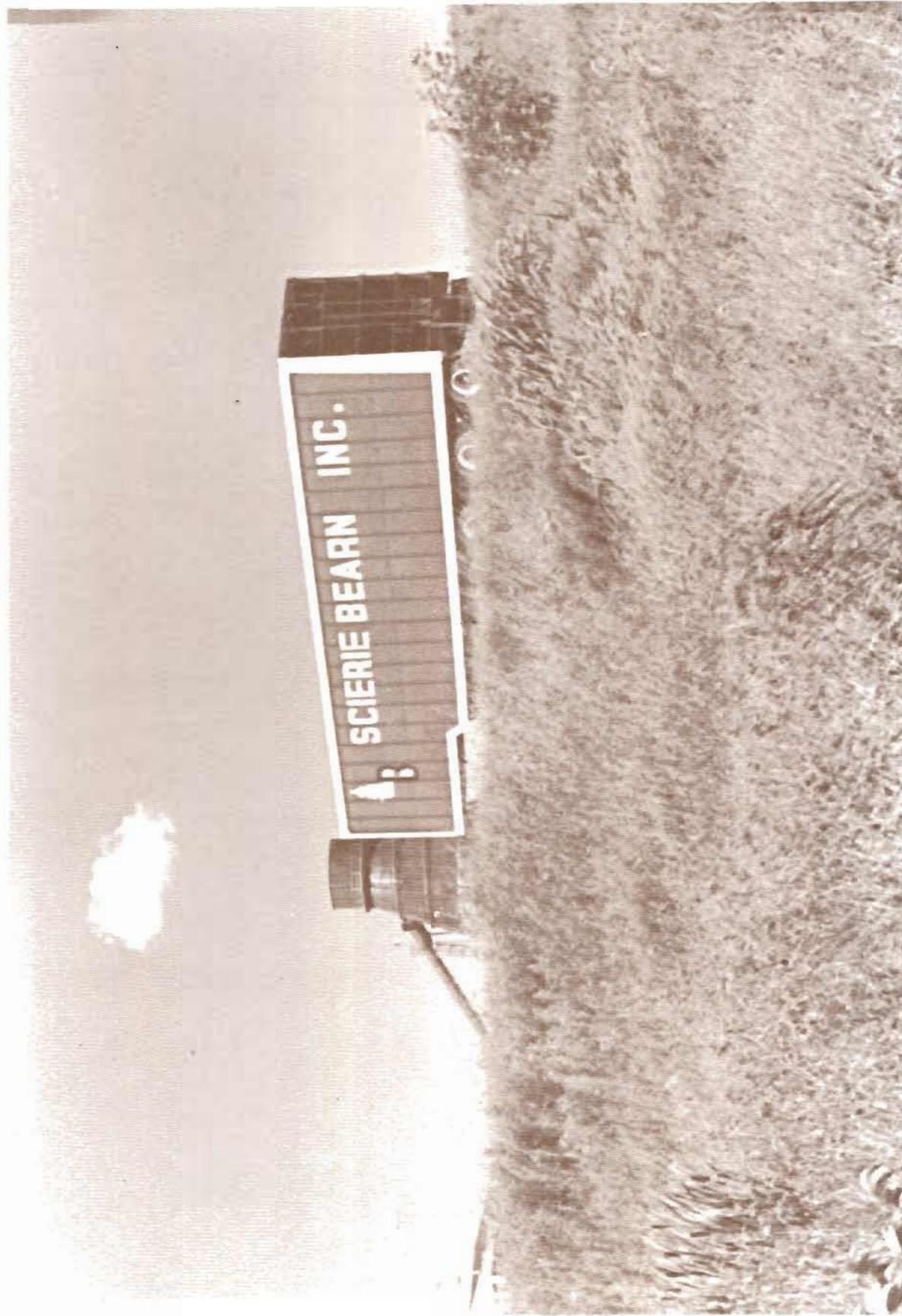
### SOURCES MANUSCRITES

- ....., Arbre généalogique de la famille Émery Gaudet, non-publié, 4 pages.
- Archives Nationales du Québec, Rapports d'ingénieurs, Québec Department of Mines, de 1931 à 1959.
- Carpentier (Gaudet) Anna, Début de la paroisse de St-Placide de Béarn, Cté Témiscamingue, P.Q., non-publié, 9 pages.
- Carpentier (Gaudet) Anna, Historique des pionniers de Saint-Placide de Béarn, Cté Témiscamingue, P.Q., non-publié, 12 pages.
- Carpentier, Joëlle et Gaudet, Lynda, "La Mine d'Or de Béarn, histoire régionale, Collège du Nord-Ouest", 1978, conservé aux Archives Nationales du Québec à Rouyn-Noranda.
- Chicoine, Marie et les autres, Lâchés loussets: Les fêtes populaires au Québec, en Acadie et en Louisiane, Montréal, VLB éditeur, 1982, 324 p.
- Comité organisateur, La Grande Virée des Chaumont, Album-souvenir, juillet 1953, 52 pages.
- Dallaire, Jacques et les autres, Légendes du Nord-Ouest, projet, 1974 (?), 154 p.
- Gaudet, Cécile et la 4e année de Béarn, Saint-Placide de Béarn, bandes dessinées, La Minerve, Vol. 2, no 2, Société d'histoire du Témiscamingue, novembre 1986, p. 13 à 27.
- Gaudet, Côme, Mémoires de Côme Gaudet dictées à son petit-fils: Mario Boucher, non-publié, 4 pages.
- Gaudet, Florent, Homélie de la messe de la "Grande Feuillée", non-publié, 7 juillet 1984, 6 pages.
- ....., Gaudet, Messe de la Grande Feuillée, samedi, 7 juillet 1984, Église St-Placide de Béarn, non-publié, 18 pages.
- Gaudet, Jeannine, Gaudet, Alphonse, Gaudet, Lucien, Album souvenir 1959, Jubilé d'Or sacerdotal du Chanoine Joseph Lachapelle curé de St-Placide de Béarn, Cté Témiscamingue, Béarn, 1959, 100 p.
- Héroux, Angèle, Familles Héroux de Béarn, comté Témiscamingue, P.Q., 1905-1986, Rouyn-Noranda, 1986, 35 p.
- Lachapelle-Gaudet, Liliane, La montagne Lachapelle, l'histoire d'une famille témiscamiennne, New-Liskeard, 1986, 214 p.
- Laurendeau, Jean-J., Béarn, Société Nationale des Québécois d'Abitibi-Témiscamingue inc., 1981, 122 pages.
- Lemire Gaëtan et les autres, La Maison du Colon, témoin de la colonisation du Témiscamingue, non-publié, Société d'histoire du Témiscamingue.
- Riopel, Marc, Un siècle d'éducation au Témiscamingue, Collection Maison du Colon, no 2, Société d'histoire du Témiscamingue, 52 pages.

### SOURCES ORALES

- Avoite-Gaudet, Alma, par Gaëtane Gaudet et Robert Jéré, Société d'histoire du Témiscamingue, 1971.
- Bellehumeur, Eddy, par Joëlle Carpentier et Lynda Gaudet, tiré de "La Mine d'Or de Béarn, histoire régionale", Collège du Nord-Ouest, 1978, conservée aux Archives Nationales du Québec à Rouyn-Noranda.
- Bellehumeur, Hervé, par Joëlle Carpentier et Lynda Gaudet, tiré de "La Mine d'Or de Béarn, histoire régionale", Collège du Nord-Ouest, 1978, conservée aux Archives Nationales du Québec à Rouyn-Noranda.
- Beaudoin, Clément, par Marilyn Rannou, mars 1987.
- Boucher-Gaudet, Noëlla, par Gaëtan Lemire, mars 1987.
- Brisson, Alfred, par Gaëtane Gaudet, Société d'histoire du Témiscamingue, 1971.
- Brisson, Alfred, et Imelda Laliberté-Brisson, par Martine et Carole Lessard, vidéo, 1987.
- Brisson, André, Brisson, Roger, Lessard, Ronald, par Marilyn Rannou, mars 1987.
- Carpentier, Floriant, par Marguerite Chénier, mars 1987.
- Durnais-Carpentier, Fernande, par Marguerite Chénier, mars 1987.
- Gaudet, Adalbert, par Gaëtan Lemire, mars 1987.
- Gaudet, Donat, par Gaëtane Gaudet, Société d'histoire du Témiscamingue, 1971.
- Gaudet, Émery, par Marilyn Rannou, février 1987.
- Gaudet, Florent, par Marilyn Rannou et Gaëtan Lemire, mars 1987.
- Gaudet, Lorrent, par Marguerite Chénier, février-mars 1987.
- Gaudet, Louis, par Gaëtane et Germain Gaudet, Société d'histoire du Témiscamingue, 1971.
- Gaudet, Marie-Rose, par Marguerite Chénier, février 1987.
- Gaudet, Placide, par Marguerite Chénier, mars 1987.
- Gaudet, Sylvio M. Mme, par Martine et Carole Lessard, vidéo, 1987.
- Gaudet-Bélangier, Luminia, par Gillette Bélangier, Société d'histoire du Témiscamingue, 1971.
- Gaudet-Brault, Jeannine, par Marilyn Rannou, mars 1987.
- Héroux-Gaudet, Doris, par Gaëtane et Germain Gaudet, Société d'histoire du Témiscamingue, 1971.
- Lepage, Gilles, par Marguerite Chénier, février 1987.
- Mayer, Eloi M. Mme, par Martine Lessard et Sylvie Gaudet, vidéo, 1987.
- Morissette-Bernard, Colette, par Marilyn Rannou, mars 1987.
- Pétrin, Réjean, par Marguerite Chénier, mars 1987.
- Plante-Aliberté, Dorilda, par Marilyn Rannou, février 1987.
- Roy, Marguerite, par Martine et Carole Lessard ainsi que Johanne Barbe, vidéo, 1987.

*Scierie Béarn inc. est heureuse de s'associer au comité organisateur du  
75e anniversaire de la municipalité de Béarn,  
pour le succès des fêtes.*



*Le Comité organisateur du 75<sup>e</sup>  
anniversaire de la municipalité de  
Béarn tient à remercier toutes les  
personnes qui ont collaboré, de près  
ou de loin, à la réalisation des  
festivités.*